

Université Paris VII - Denis Diderot  
U.F Anthropologie, Ethnologie, Science des religions

## Mémoire de Maîtrise d'Ethnologie

« Tourisme à Saly-Portudal (Sénégal)  
ou la rencontre de deux imaginaires »

présenté par Laurence HAYAT

n° 20009948

sous la direction de

Roger Renaud

Année universitaire 2005-2006

**« Tourisme à Saly Portudal (Sénégal)  
ou la rencontre de deux imaginaires »**



Place du village de Saly Koulang

*Aux villageois de Saly-Portudal et leurs enfants*

# SOMMAIRE

<b>PRESENTATION</b>	<b>5</b>
<b>Chapitre I Le contexte du village de Saly-Portudal</b>	<b>6</b>
<b>I Le contexte géographique, historique, religieux et économique du Sénégal ancienne colonie française :</b>	<b>6</b>
A La géographie du Sénégal :	6
B L'histoire du Sénégal : de la colonisation à l'indépendance:	7
C La religion au Sénégal et l'importance des confréries :	10
D Les différentes ethnies:	13
E Le système de castes:	15
F L'économie du Sénégal :	15
G Les mouvements migratoires :	17
<b>II Histoire du village de Saly : un village de paysans/pêcheurs :</b>	<b>18</b>
A Histoire du village traditionnel de Saly-Portudal :	18
B Les différents quartiers du village de Saly, un village multi-ethnique :	19
C Les activités traditionnelles :	20
1) La pêche artisanale :	21
2) L'agriculture et l'élevage:	21
<b>III Le village de Saly ouvert à un tourisme local intégré de week-end jusqu'en 1977 :</b>	<b>21</b>
A Les caractéristiques de ce tourisme local :	21
B Les effets sur la vie locale :	23
C Les prémices d'un tourisme international à petite échelle :	23
<b>IV Le village de Saly objet d'une action de développement touristique international:</b>	<b>24</b>
A Le village de Saly lieu d'implantation d'une station balnéaire à partir de 1977: un projet imposé du dehors au nom d'impératifs économiques :	24
B Un projet d'aménagement touristique pensé uniquement en terme d'emplois et d'amélioration des conditions de vie :	26
C Violence symbolique d'un projet d'aménagement touristique imposé du dehors, sans consultation de la population et mis en œuvre par l'expropriation des terres de culture des paysans de Saly:	28
D La frustration des villageois :	29
E Abandon des cultures vivrières et déclin des activités traditionnelles:	30
F Témoignage du vécu de cette transition : l'histoire de Jean et de sa famille :	31
<b>Chapitre II Ma démarche ethnologique</b>	<b>34</b>
<b>I Le choix du terrain et de ma problématique :</b>	<b>34</b>
<b>II Méthodologie:</b>	<b>34</b>
<b>Chapitre III Etude de terrain à partir du complexe hôtelier Les Alizés</b>	<b>36</b>
<b>I L'univers hôtelier Les Alizés vu par le « client touriste » :</b>	<b>36</b>
A Le complexe hôtelier Les Alizés :	36
1)L'hôtel Teranga	37

# SOMMAIRE

2) L'hôtel Baobab	38
B L'arrivée du touriste au complexe Les Alizés :	39
C La réunion d'information et la présentation des activités aux clients des deux hôtels:	41
D Le temps, le rythme, la vie dans cet univers presque clos :	43
E Quel est ce Sénégal proposé et accessible au touriste français?	44
F Quel est l'imaginaire du touriste français au complexe Les Alizés ?	47
G Un état d'abandon inattendu dans ce « petit paradis »:	55
<b>II L'univers « village de Saly » au cœur de la station balnéaire de Saly-Portudal après presque 20 ans de fonctionnement:</b>	<b>57</b>
A Les nouvelles populations du village de Saly : nouveaux arrivants du reste du Sénégal, des pays voisins et d'Europe :	58
B Les différentes activités, circulations autour du tourisme :	59
C Les pouvoirs locaux traditionnels et leurs liens avec le tourisme :	60
D L'Europe et l'influence du tourisme visibles partout dans le village :	62
E Les infrastructures destinées à la population locale :	63
F Les relations sociales dans le village de Saly:	65
G Evolution progressive de l'habitat et du mobilier :	67
H Maintient des solidarités familiales à Saly :	69
<b>III L'univers « hôtel » du point de vue de ses acteurs « locaux » :</b>	<b>71</b>
A Pourquoi travailler dans les hôtels, quelle est la signification symbolique ?	72
B Quelles sont les caractéristiques du personnel du complexe Les Alizés?	74
1) Les origines géographiques :	74
2) Liens entre le personnel:	74
3) Les catégories de personnels:	75
4) Constitution d'une véritable élite avec des salaires allant de 1 à 10 et des activités annexes :	76
5) Des avantages plus que matériels : pouvoir partir et revenir :	77
6) Une grande liberté dans l'observance de leur religion :	79
C Les « entre-deux monde » : comment vivent-ils le passage d'un univers à l'autre ?	80
<b>IV La rencontre de ces deux imaginaires et ses différentes formes dans le contexte hôtelier et touristique :</b>	<b>82</b>
A Une relation graduelle avec le client-touriste induisant un certain nombre de comportements :	83
1) Créer et provoquer les occasions de la rencontre :	83
2) Culture de l'oisiveté, de l'attente, de l'argent facile :	83
3) Entretenir des liens, des correspondances avec le client-touriste, être invité, recevoir des cadeaux, de l'argent:	84
a) Les clients sont généreux, et donnent :	84
b) Les clients ramènent même des cadeaux :	84
c) Il est envisageable de demander des cadeaux aux clients parce qu'ils sont des « amis » :	84
d) Les clients deviennent des « amis » et souvent proposent des invitations en France ou ailleurs :	85
e) Les clients proposent aussi du travail :	85
f) Les touristes parrainent également des enfants :	85
g) Les touristes envoient de l'argent:	85

# SOMMAIRE

4) Les réactions de ceux qui ne parviennent pas à partir en Europe :	86
5) Du statut d'animateur à époux : le scénario d'une capture réciproque: Le vécu de Ibou :	87
B Produire de l'alliance entre ces deux mondes par le mariage : une stratégie d'adaptation culturelle :	92
1) La signification symbolique de cette alliance pour l'homme ou la femme sénégalais immergés dans un monde européen qu'est la structure hôtelière ou en contact avec les touristes:	93
2) La signification symbolique de cette alliance pour la femme européenne, touriste à Saly:	100
3) Les adaptations culturelles :	103
a) <i>Une nouvelle polygamie significative d'alliance entre ces deux mondes:</i>	103
b) <i>Partir et laisser son épouse sénégalaise :</i>	105
c) <i>Avoir une copine régulière qui vient en vacances à Saly :</i>	105
4) Les regards que suscitent ces alliances :	107
a) <i>La position des anciens :</i>	107
b) <i>Les regards négatifs :</i>	108
c) <i>Ceux qui valident complètement le processus :</i>	108
5) Les effets de ces alliances sur l'entourage au Sénégal : constitution d'un véritable modèle de réussite sociale pour les jeunes:	109
6) Le déséquilibre sur le marché matrimonial que cela crée localement :	112
7) Le devenir de ces mariages mixtes dans la réalité de l'autre monde imaginé :	115
8) La pratique du Mbaraan par les femmes (et par les hommes): une prostitution dissimulée contre de l'argent ou des cadeaux:	120
<b>Chapitre IV Axes de réflexion</b>	<b>127</b>
<b>I Le processus d'acculturation des villageois de Saly-Portudal :</b>	<b>127</b>
A La culture véhiculée au sein des hôtels :	127
B La culture du touriste « colonisateur »:	127
1) La désertion de l'école face à la « culture du loisir » :	128
C La culture de ceux venus travailler à Saly :	132
D La culture des européens venus s'installer et investir à Saly : les résidents:	133
E La culture de ceux partis vivre en France ou en Europe (par le mariage notamment), qui reviennent en vacances, et investissent : les nouveaux touristes/résidents sénégalais :	133
<b>II Des valeurs et des mœurs venues d'ailleurs:</b>	<b>134</b>
A L'importance de l'argent dans les rapports sociaux et son caractère incontournable:	134
B Prostitution, pédophilie et tourisme sexuel:	135
1) La prostitution féminine banalisée à Saly :	135
2) La pédophilie et les actions de lutte:	139
3) L'homosexualité :	142
4) La prostitution masculine:	142
5) « Sexotisme » et tourisme sexuel :	142
<b>III Une mauvaise image de Saly du dehors et un attachement         à « l'esprit villageois », à un passé mythique du dedans:</b>	<b>143</b>

# SOMMAIRE

<b>IV Stratégie culturelle d'adaptation: entre capture « positive » et désolidarisation :</b>	<b>146</b>
A Une capture « positive » en adhérant à la culture venue envahir le village:	146
1)Investir le secteur associatif :	146
2)Se faire le défenseur des attentes « du dehors » :	147
a) <i>Soutenir le football au nom de la lutte contre les effets pervers du tourisme :</i>	147
b) <i>Défendre le tourisme et le salariat dans le secteur hôtelier :</i>	149
c) <i>Défendre ce qui est dit « moderne » :</i>	153
3)Aspirer au pouvoir local pour se réapproprier les nouveaux atouts de Saly et revendiquer un statut de Commune pour Saly:	154
4)Entrer dans les sillons du tourisme planifié mais pour en sortir :	156
B Se désolidariser de la culture «villageoise »	156
1)Par une dévalorisation de la culture locale :	157
2) Par une délocalisation du village :	157
<b>V Evolution de la pratique religieuse face à cette évolution des mœurs :</b>	<b>161</b>
<b>VI L'augmentation de la délinquance et de la violence à Saly :</b>	<b>164</b>
<b>CONCLUSION</b>	<b>169</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>172</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>173</b>
<b>LEXIQUE</b>	<b>175</b>
<b>PHOTOS</b>	<b>177</b>
<b>ANNEXES</b>	
ANNEXE I carte du Sénégal	
ANNEXE II carte des hauts lieux de l'Islam sénégalais	
ANNEXE III article« Migrations africaines »	
ANNEXE IV article: « l'eldorado, c'est l'Espagne ou rien »	
ANNEXE V carte de "Dakar et la Petite-Côte"	
ANNEXE VI carte du village de Saly au cœur de la zone Saly-Sud	
ANNEXE VII carte situant « Saly-Nord » et « Saly-Sud »	
ANNEXE VIII extrait de l'entretien avec Jean	
ANNEXE IX schéma « Coûts et bénéfices du tourisme »	
ANNEXE X liste des personnes rencontrées	
ANNEXE XI liste des excursions	
ANNEXE XII descriptif de Saly, guide distribué par l'Office du Tourisme du Sénégal	
ANNEXE XIII Plan de la concession de la famille de Jean	
ANNEXE XIV article de Sciences au Sud "Contraints de rester jeunes"	
ANNEXE XV article Le Soleil « Souleymane Faye épouse Brigitte Allamand »	
ANNEXE XVI « Mbaraan », la frivolité du couple du hasard » de Bassirou Sow	
ANNEXE XVII article dans le journal MK2 sur le film "Vers le Sud" de L. Cantet	
ANNEXE XVIII extrait du livre de Fatou Diome « Le ventre de l'Atlantique ».	
ANNEXE XIX « Scène de jalousie d'un couple homosexuel à Saly Niakhniakhal »	
ANNEXE XX Pièce de théâtre « Bambi, elle est noire, mais elle est belle » de M. Gueye	
ANNEXE XXI « Un des 5 Packs migratoires: se marier » dans "senegalaisement.com"	

Affiche du film "Vers le Sud de Laurent Cantet"

## Présentation

Mon étude porte sur le village de Saly-Portudal, village sénégalais situé à 80 km au sud de Dakar, sur la côte océanique. Ce village a fait l'objet d'un plan d'aménagement le transformant en station balnéaire à vocation internationale à partir de 1977.

Ma problématique est la rencontre du touriste étranger occidental et des habitants de Saly-Portudal au sein d'une structure hôtelière et de ses circuits. A partir de mon enquête de terrain, je définie et analyse les effets de ce tourisme international occidental sur le village de Saly-Portudal, sur ses habitants-villageois et les migrants sénégalais ou venus d'ailleurs attirés par la manne touristique.

Je vais tout d'abord décrire le contexte du village de Saly-Portudal jusqu'à l'ouverture des premiers hôtels de la station balnéaire de Saly-Portudal entre 1981-1989. ([Chapitre I](#))

Ensuite, je présenterai ma démarche ethnologique et ma propre rencontre du terrain, du village de Saly-Portudal à partir d'une structure hôtelière, ainsi que les motivations qui m'ont conduite à choisir ce terrain. ([Chapitre II](#))

Enfin, à partir de mon enquête de terrain ([Chapitre III](#)) s'appuyant sur des entretiens réalisés auprès du personnel de cette structure hôtelière, d'acteurs extérieurs et de rencontres diverses, je dégagerai des axes de réflexion ([Chapitre IV](#)).

## Chapitre I : Le contexte du village de Saly-Portudal

Avant de présenter l'histoire du village de Saly-Portudal et de son intégration dans un plan d'aménagement touristique international, je donnerai quelques repères géographiques, historiques, religieux, ethniques et économiques sur le Sénégal.

### I Le contexte géographique, historique, religieux et économique du Sénégal ancienne colonie française :

#### **A- La géographie du Sénégal :**

La République du Sénégal est un Etat d'Afrique occidentale Subsaharien baigné par l'Atlantique, séparé de la Mauritanie par le Fleuve Sénégal au Nord et du Mali à l'Est par son affluent la Falémé, de la Guinée au Sud-Est et de la Guinée-Bissau au Sud-Ouest. L'enclave de la Gambie isole la région méridionale de la Casamance. (voir la carte du Sénégal en Annexe I)

Le Sénégal a une superficie de 196.772 km<sup>2</sup>.

Pays de brousse et de savane, le Sénégal est constitué par une plaine sablonneuse limitée par la vallée du fleuve Sénégal et légèrement vallonné au Sud-Est.

Son climat tropical chaud comporte une seule saison des pluies dont la durée diminue au fur et à mesure que l'on s'élève en latitude (de juin à octobre en moyenne). La saison sèche de novembre à mai est marquée par la prédominance des alizés maritimes (au Nord-Ouest) et continentaux (à l'intérieur).

On distingue trois zones : sahélienne au Nord et au centre, soudanienne au Sud et une zone côtière humide grâce au courant froid des Canaries. Cette côte basse et sablonneuse est très poissonneuse.

Les minima thermiques sont atteints pendant le mois de janvier et les maxima pendant la saison des pluies. Le cours général des isothermes est Nord-Sud avec un effet très atténuant très marqué par la mer. Sur le littoral Nord, les températures comprises entre 16 et 30°C sont modérées Elles montent jusqu'à 40°C dans la zone centre-est du Ferlo (Linguère-Matam) et s'approchent de 39°C à Tambacounda.

Sur l'ensemble du pays, l'aridité s'est renforcée, les cours d'eau se sont asséchés, le Fleuve Sénégal s'est envasé.

La savane recouvre les 2/3 du territoire.

## **B- L'histoire du Sénégal : de la colonisation à l'indépendance:**

De part son histoire et sa situation géographique, le Sénégal a vécu différentes influences culturelles.

L'histoire du Sénégal précolonial est surtout caractérisée par l'existence de royaumes ou d'Etats qui ont été progressivement morcelés.

C'est dans la vallée du Fleuve Sénégal que se forme le peuple Toucouleur, noyau du royaume de Tekroun constitué au IX<sup>ème</sup> siècle et qui dominait aussi bien les Wolofs à l'Ouest que les Peuls du Sénégal central, islamisés au XI<sup>ème</sup> siècle par les Almoravides qui régnèrent sur le Maghreb et l'Andalousie de 1061 à 1147. Cette dynastie fut fondée par Ibn Yassine, un marabout de Kairouan.

Les royaumes des Sérères et des Wolofs se détachèrent du Tekroun et, comme lui, ils furent un moment vassaux de l'Empire du Mali (XIV<sup>ème</sup> siècle) puis se partagèrent en plusieurs petits Etats (XVI<sup>ème</sup> siècle) : Cayol, Boal, Siné, Saloum, Boundou, Niani, Gabou.

Avec le commerce maritime, les Portugais découvrent l'Ile de Gorée en large de Dakar en 1482. Ils furent rapidement concurrencés par les Britanniques puis les Hollandais qui édifièrent un fort en 1627. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, les Français s'installèrent à leur tour le long des côtes du Sénégal où en 1659, ils fondèrent Saint-Louis. S'avançant vers le Sud, ils implantèrent d'autres comptoirs à Rufisque, à Portudal (Saly) et à Joal. En 1677 ils investirent l'Ile de Gorée.

Au début du XVII<sup>ème</sup> siècle la Compagnie du Sénégal et de la Gambie fondée par des marchands dieppois et rouennais obtint le monopole de la traite des esclaves, envoyés vers les Amériques et les Antilles. C'est le commerce triangulaire (Europe, Amérique-Antilles et Afrique), avec un flux de main d'œuvre pour la culture de la canne à sucre notamment, un flux de matières premières (épices, cire, gomme arabique) et précieuses (or) venues d'Afrique.

Les Anglais chassèrent les Français du Sénégal à deux reprises, puis le Traité de Paris signé le 30 mai 1814 rendit le Sénégal à la France. L'emprise française se limitait aux Comptoirs. Mais à partir de 1854, le nouveau gouverneur Louis Faidherbe entreprend d'élargir la domination de la France à l'ensemble du Sénégal par la conquête des royaumes du Djolof et de Kayor.

La France abolit finalement l'esclavage en 1848.

Le Gouvernement de l'Afrique Occidentale Française (AOF) est constitué en 1895. En 1902, Saint-Louis perd son rôle de chef-lieu de l'AOF au profit de Dakar. En 1904 les limites administratives de la colonie française furent fixées.

Le Sénégal a connu une évolution particulière au sein de l'AOF : dès 1848, la citoyenneté est accordée aux habitants libres du Sénégal qui sont représentés à l'assemblée française par un député. En 1916, la citoyenneté française est élargie aux habitants des quatre Communes (Dakar, Saint-Louis, Gorée et Rufisque) ; ce qui leur donne le droit d'élire des conseillers municipaux. Blaise Ndiagne a été le premier député noir à entrer au Parlement français.

Durant la Première Guerre mondiale, la France met sa colonie à contribution sur le plan économique (apports de vivres et de matières premières) et surtout militaire en recrutant 96 000 tirailleurs sénégalais qui seront envoyés sur le front en Europe.

Durant la Seconde Guerre mondiale, le gouverneur général de l'AOF, Pierre Boisson, obéit d'abord à l'Etat français installé à Vichy en 1940. La même année, deux attaques britanniques de Dakar soutenues par la France Libre échouent. Toutefois, après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, le Sénégal se rallie à la France libre le 7 décembre 1942.

De retour des camps de prisonniers de guerre allemands et démobilisés, les tirailleurs sénégalais débarquent le 21 novembre 1944 à Dakar. Ils sont rassemblés au camp de Thiaroye à quelques kilomètres de Dakar. Ils attendaient de recevoir les arriérés de leur solde et de pouvoir changer leurs marks. En France, ils s'étaient opposés à un refus et il en fut de même, de retour au Sénégal. Les tirailleurs protestèrent et manifestèrent. Trente cinq d'entre eux sont fusillés par l'armée française et d'autres sont emprisonnés jusqu'en 1947, date à laquelle ils obtinrent la grâce présidentielle de Vincent Auriol. Ce massacre colonial fut étouffé par la censure militaire jusqu'à ce qu'il sorte de l'oubli récemment.

Le mouvement nationaliste sénégalais va naître entre les deux guerres. En 1932-1934, le concept de négritude fut forgé par le Sénégalais Léopold Sédar Senghor (futur premier Président de la République du Sénégal), le Martiniquais Aimé Césaire et le Guyannais Léon-Gontran Damas.

La Constitution française de l'après guerre de 1946, crée l'Union Française qui modifia le statut des colonies. « L'Empire français » devenait « Union française », les « colonies » des « départements de territoires d'outre-mer ». La même année, une loi abolit « l'indigénat ».

En 1956, une loi-cadre modifie le statut des colonies d’Afrique Noire en accordant le suffrage universel aux populations.

La Constitution de 1958 transforma « l’Union française » en « Communauté française » et donna leur autonomie.

Le 4 avril 1960, le Sénégal accède à son indépendance au sein de la Fédération du Mali.

Le 20 août 1960, cette Fédération éclate. Le 5 septembre 1960, Léopold Sédar Senghor devient le premier Président de la République du Sénégal.

La constitution adoptée par référendum en 1963 instaurera un régime de type présidentiel. C’est un régime à l’image de la Vème République française. Le Président de la République est élu pour 7 ans au suffrage universel direct.

Le 31 décembre 1980, Léopold Sédar Senghor quitte le pouvoir et laisse sa place à son Premier Ministre Abdou Diouf. Il sera élu président en 1983, réélu en 1988 puis en 1993.

En 2000 son opposant de longue date, Abdoulaye Wade, lui succède à la présidence.

Les prochaines élections présidentielles auront lieu en 2007.

Avant de donner quelques éléments sur le Sénégal actuel, il est important de noter les faits qui vont marquer l’imaginaire français durant plusieurs siècles dans leurs liens imaginaires avec les anciennes colonies. La France édite le Code Noir en 1704 qui définit le statut de l’esclave indigène assimilé à une « chose » et non à un être humain. Ce qui est important dans la mémoire coloniale française, une colonisation à vocation « civilisatrice ».

De même que la grandeur de l’Empire colonial français va être mise en scène entre 1877 et 1912 à l’occasion « d’exhibitions ethnologiques » au Jardin zoologique d’Acclimatation de Paris. Un « zoo humain » est organisé. Des millions de français vont à la rencontre cet Autre, « l’indigène de l’empire », en cage. L’univers de cet « indigène » sera reconstitué en « village noir » ou « village sénégalais » avec des « attractions » à l’occasion des Expositions universelles parisiennes de 1878 et 1889, et plus tard des Expositions coloniales à Marseille en 1906 et 1922, et à Paris en 1907 et 1931. C’est l’imaginaire de millions de français qui sera ainsi marqué par ces exhibitions. Et la théorisation scientifique est la « hiérarchie des races » justifiée par une « anthropologie physique » des races (sources : article du Monde diplomatique du mois d’août 2000 p16 et 17 « Ces zoos humains de la République coloniale » de Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire et Nicolas Bancel).

L'héritage français au Sénégal se retrouve dans la Constitution du Sénégal et dans le découpage administratif du pays. Le Sénégal compte 11 régions, 34 départements, 67 communes, 103 arrondissements et 324 communautés rurales.

La capitale est Dakar. Sa population ne cesse d'augmenter. Dakar et ses nouveaux quartiers périphériques accueillent 3 millions d'habitants sur les 9,8 millions d'habitants du pays (estimation de 2001). La population urbaine est de 45.1%. Le Sénégal est un pays jeune dont 43.6% de sa population a moins de 15 ans. Les 20-50 ans représentent seulement 37% de la population active. Le secteur informel, les petits boulots font vivre beaucoup de jeunes. Le taux de chômage au Sénégal est de 48%.

La moitié de la population au Sénégal vit en dessous du seuil de pauvreté (avec moins de 2 € par mois par jour). A ce titre Sénégal fait parti des PMA (pays les moins avancés) selon la classification de l'ONU.

La langue officielle est le français (langue de l'administration, de l'enseignement et des affaires). Les autres langues nationales sont le wolof, le sérère, le diola, le puular, le soninké et le mandingue. Mais c'est le wolof qui est parlé principalement dans tout le pays.

### **C- La religion au Sénégal et l'importance des confréries :**

Le Sénégal compte officiellement 88% de musulmans et 12% de catholiques qui se trouvent dans la partie sud du pays (Casamance, Sénégal oriental). Cependant la religion animiste reste présente chez les musulmans et les catholiques. Elle est pratiquée par 15% de la population.

De nombreux catholiques se trouvent dans l'ethnie Sérère (dans les régions de Thiès, Fatick et Kaolack). Ces derniers ont été évangélisés par les missionnaires portugais et français. L'ethnie Diola a été évangélisée plus récemment au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Le Pèlerinage du lundi de Pentecôte à Popenguine est une occasion de rassemblement. Le premier Président, Léopold Sédar Senghor, élu à 90% des suffrages était catholique.

L'histoire de l'Islam au Sénégal est plus ancienne. Elle est l'une des plus riches et des plus mouvementées de toute l'Afrique.

La religion de l'Islam a fait son entrée vers le X<sup>e</sup> siècle grâce aux tribus berbères du Tagant (de Mauritanie) qui se lancèrent, appuyés par les pouvoirs étatiques autochtones, dans l'expansion de la nouvelle religion dans le nord du pays. La progression de la

religion connaîtra diverses étapes : la traite négrière, la période pré coloniale, la période post coloniale.

Ainsi, au XIXème siècle, les français présents dans la capitale du Nord Saint-Louis se heurtent à une double résistance : celle des ceddo (animistes) et des musulmans. Une djihad est menée par les musulmans (de la future confrérie Tijane) contre les ceddo et contre les Européens défenseurs de l'Eglise et de sa « mission civilisatrice ». Cette résistance armée sera écrasée par l'armée française.

Une autre forme de résistance voit le jour, plus pacifique et culturelle. C'est véritablement l'ère de l'islam confrérique.

Une confrérie, au sens sénégalais du terme, est un ensemble de croyants se réclamant d'un guide spirituel commun, le marabout. Cette organisation de la religion musulmane est unique au monde. A la tête des confréries, cheikhs hommes de culture et de savoir, détenteurs de la Baraka, de la bonne fortune et de la réussite ont un pouvoir immense. Ensuite viennent les marabouts assurant la médiation entre la règle venue d'en haut et le commun des fidèles. De ce contact avec les fidèles, les marabouts tirent également une grande notoriété. Ils sont représentés un peu partout en photos, sur les murs, dans les voitures, dans les maisons, en médaillons...



Photos de marabouts  
dans une échoppe de tailleur à Mbour

#### Les principales confréries musulmanes :

La confrérie Tidjane, la Tidjania a pour fondateur Sidi Ahmed Al Tidjani né en Algérie en 1737 et décédé à Fez en 1815. L'essor de la confrérie est dû à El Hadj Omar Tall (1794-1864) revenu de la Mecque en qualité de khalife des Tijanes et à Malick né en 1855. En

1902, il se fixa définitivement à Tivaouane qui devint, sous son impulsion un centre de culture islamique. (Voir la carte des hauts lieux de l'islam sénégalais en Annexe II)

L'actuel khalife est Sérigne Mansour Sy.

Le Gamou de Tivouane rassemble chaque année de nombreux fidèles à l'occasion de Maouloud (la fête de la naissance du Prophète). La « maison » de Tivanouane n'est pas la seule, il y a celle de Kaolack et de Médina-Gounass.

La Tidjania attache une grande importance aux aspects culturels et éducatifs. Elle est favorable à l'adhésion individuelle du disciple. Elle est la première en nombre au Sénégal.

La confrérie Mouride a pour fondateur Amadou Bamba Mbacké (1853-1927). Les autorités coloniales le déportèrent au Gabon (1895-1902) puis en Mauritanie (1903-1907). Il fut ensuite assigné à résidence à Thiéyène, avant d'être autorisé, en 1912, à s'établir à Diourbel où il mourut.

Chaque année est célébré à Touba (dont la mosquée est la plus grande de l'Ouest africain) le Magal, en commémoration du départ en exil d'Amadou Bamba. Lors des Magals, le nombre des pèlerins est époustouflant.

Le mouridisme intègre à l'islam certaines valeurs traditionnelles de la société wolof. Il sanctifie le travail. Encouragés par Amadou Bamba, les mourides se sont lancés dans la culture de l'arachide et produisent actuellement près des deux tiers de la récolte nationale. Plus récemment, ils ont investi le commerce demi-gros et les transports. La plupart des commerces du marché de Samdaga à Dakar ainsi que les cars rapides appartiennent aux mourides.

Profitant de l'exaltation au travail prônée par les mourides, certains marabouts exploitent de manière éhontée leurs talibés (disciples fidèles des marabouts). Par exemple, ils prélèvent la plus grande part du revenu de leurs disciples travaillant dans leurs champs d'arachides. Par dérision, ces marabouts qui ont amassé des fortunes considérables ont gagné le titre de marabouts « cadillac ».

Ces confréries notamment mouride et tidjane, de part leur poids économique servent de courroie de transmission entre le pouvoir et le peuple et aucun parti politique ne peut ignorer leur influence. Les marabouts, pénétrant toutes les couches de la société et surtout les campagnes, jouent un rôle d'intermédiaire capital entre le pouvoir politique et le peuple. Lors des élections de 1988, le Khalife général des mourides a appelé à voter pour

Abdou Diouf. En retour, les confréries peuvent compter sur l'appui de l'Etat par exemple pour obtenir des crédits.

Néanmoins depuis quelques années et par souci de discrétion, les confréries évitent d'intervenir trop directement dans la vie politique.

L'animisme est la croyance, le mode de vie, la cosmologie qu'aucune religion n'a pu totalement éradiquer. Chez les catholiques cohabitent la messe du dimanche et les fétiches, chez les musulmans, les fêtes de l'Aïd et les « sacrifices » (des colas, ...). L'animisme est une façon différente de se situer dans le temps et dans l'espace. Tout est organique et tout communique : le passé et le présent, l'arbre et la pierre. Quel est le Sénégalais qui se lancerait dans une entreprise quelle qu'elle soit sans consulter l'oracle d'un marabout. Les croyances et les rites fétichistes rythment le quotidien de tous.

#### **D- Les différentes ethnies :**

Il existe au Sénégal de nombreuses ethnies. Certaines sont depuis longtemps installées dans la région, d'autres sont venues plus tard au gré des guerres, conquêtes et sécheresses. Le recensement de la population est extrêmement difficile du fait de la grande mobilité des habitants et d'un Etat-civil naissant. On compte 22 ethnies au Sénégal.

Parmi les principales ethnies, on trouve au Sénégal :

Les Wolofs, Lébous et Sérères qui rassemblent la population du Sénégal Nord. Ils sont majoritaires, en grande partie musulmans et sont au pouvoir depuis l'indépendance.

Les Wolofs représentent 27% de la population. Leur nombre leur a permis d'imposer leur langue comme langue nationale. Juste avant le français, le wolof est la langue la plus comprise par les différentes ethnies sénégalaises. Les Wolofs sont traditionnellement des cultivateurs sédentaires qui produisent l'essentiel de l'arachide du pays. S'ils ne sont pas commerçants par nature, ils détiennent néanmoins quelques boutiques sur l'ensemble du territoire. Malgré leur majorité en nombre, ils n'ont jamais été au pouvoir autant que l'ont été les Sérères pourtant beaucoup moins nombreux.

Ils sont à 90% musulmans et forment la majorité des talibés de la confrérie mouride.

Les Sérères représentent 17% de la population. Ils sont incontestablement l'élite du pays. A la tête des hauts postes de l'administration et chefs de grandes entreprises, le pouvoir

leur donne une importance historique. Le premier Président, Léopold Sedar Senghor était Sérère (élevé à Joal). Cela est dû sans nul doute à la religion des Sérères. Certes musulmans, les Sérères forment la deuxième communauté catholique du pays. C'est surtout la plus ancienne. Les Sérères sont les premiers Africains convertis à cette religion par les missionnaires portugais puis français. C'est grâce à la communauté catholique que les Sérères forment la matière grise du pays. Devant le déficit d'enseignement à l'échelle nationale, les différents diocèses ont créé de nombreuses écoles privées catholiques prestigieuses.

Les Sérères sont à l'origine du sport national : la lutte sérère qui fait le plaisir dominical des sénégalais.

Les Lébous constituent 7% de la population. Ce sont les premiers occupants de la presqu'île du Cap Vert. Peuple de pêcheurs, on les retrouve de Rufisque au Sud, à Kayar au Nord. Les Lébous sont à majorité musulmans.

Les Peuls (5%), les Toucouleurs (10%) et les Sarakolés (ou Soninkés 3%) présents sur l'ensemble du territoire, sont originaires des régions les plus désertiques du Sénégal et du Mali. Nomades par excellence on les retrouve dans de nombreux pays de l'Afrique de l'Ouest malgré leur progressive sédentarisation. Ils sont à l'origine de l'islamisation des autres ethnies du pays.

Les forestiers (les ethnies Diolas, les Balantes, les Bainouks) sont constitués des ethnies habitant la Casamance (voir la carte du Sénégal en Annexe I) qui annonce les premières zones de forêts pluviales africaines. Les forestiers casamançais sont à majorité catholiques mais ont une lointaine tradition animiste. Les ethnies forestières casamançaises se retrouvent de la Gambie jusqu'en Guinée-Bissau voir jusqu'en Guinée.

Les Nars : « Nar » est la dénomination générale des habitants d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. Ils ont au Sénégal une très grande importance puisqu'ils constituent la première communauté étrangère juste avant les Français. Les deux nationalités les plus représentées sont les Libanais et les Maures de Mauritanie. Depuis quelques années des Algériens se sont installés dans la Région de Dakar. Les Marocains sont moins nombreux, mais l'histoire entre les deux pays est ancienne en terme religieux et d'échanges économiques. Le Maroc est le pays non occidental qui reçoit le plus d'étudiants sénégalais.

Les Maures sont les plus nombreux parmi les Nars. Ils se mélangent peu aux Sénégalais. Une grosse partie du petit commerce sénégalais leur appartient. Leur seconde activité est la fabrication de bijoux et autres objets en argent.

Les Libanais estimés à près de 40.000 (dont à peine 25% a la nationalité sénégalaise) vivent également en cercles plutôt fermés. Ils détiennent les moyens commerces. Les tissus et la restauration rapide sont leurs professions phares mais de nombreux médecins, chirurgiens exercent dans le pays. Ils sont présents sur la totalité du territoire mais uniquement dans les grandes villes. Ils sont arrivés au Sénégal au moment de la colonisation française puis après la guerre du Liban.

#### **E- Le système de castes :**

Le système de caste perdure au Sénégal comme au Mali, pays voisin dont certaines ethnies sont communes. Il correspond à l'ancienne division du travail. Il se juxtapose aux ethnies et perd un peu de son importance dans les relations sociales.

Les différentes castes sont : les Griots (musiciens, poètes, chanteurs, danseurs), les Forgerons, les cultivateurs et les Nobles ou « affranchis » (de l'esclavage).

Les personnes de différentes castes ont des liens de voisinage, des liens professionnels mais les alliances entre époux de castes différentes peuvent ne pas être acceptées par les familles respectives. Par exemple, un homme de la caste des Nobles pourrait ne pas obtenir le consentement de son père s'il voulait épouser une femme de la caste des Griots. Le système de caste doit être une grille de lecture dans la distribution des pouvoirs au niveau administratif, économique ou religieux mais je n'ai pas trouvé d'études sur ce sujet.

#### **F- L'économie du Sénégal :**

Les trois principaux secteurs d'activités par ordre d'importance économique sont: la pêche, le tourisme puis l'agriculture.

L'agriculture représente cependant le secteur prédominant de l'économie du moins en terme d'emplois (70% des actifs). Elle fait vivre huit habitants sur dix et occupe une place importante dans l'activité des industries de transformation. Peu intensive, elle tend depuis quelques années à se moderniser.

La sécheresse constitue une menace permanente, avec des cycles de dix ans. A titre d'exemple, le cycle de sécheresse survenu dans les années 1970-1980 a provoqué une baisse générale du revenu de 18 à 20%. Chaque cycle laisse des séquelles définitives accrues par une déforestation intempestive. Petit à petit, le désert gagne inexorablement les terres de cultures.

Sous l'impulsion de la France et avec l'appui des marabouts mourides, la production d'arachides s'étendit à l'intérieur du Sénégal. En 1923, l'achèvement de la ligne de chemin de fer reliant Dakar à Bamako favorisa la diffusion de l'arachide. La culture a longtemps fait la fortune du Sénégal, mais la chute des prix, l'apparition de nouveaux producteurs et la concurrence d'autres huiles a entraîné le déclin du secteur.

L'agriculture se diversifie. Dans le Siné Saloum et dans la basse Casamance, la culture du riz est en plein essor même si sa production ne couvre que la moitié des besoins de la population. La production du coton a augmenté. Le maraîchage se développe dans la Région de Thiès (où se situe le village de Saly-Portudal).

La pêche est un secteur prospère au Sénégal. C'est la première ressource du pays. La pêche industrielle a débuté en 1954 et ne cesse de se développer. Elle mobilise actuellement plus de 150 unités modernes : sardiniers, thoniers, chalutiers. La pêche artisanale mobilise des milliers d'embarcation tout au long du littoral.

L'élevage tient une place restreinte dans l'économie du pays. Il est pratiqué surtout par les Peuls.

Pauvre en ressources énergétiques et minières, le Sénégal demeure l'un des Etats d'Afrique francophone les plus avancés sur le plan industriel. De nombreuses multinationales prestigieuses y sont implantées (Nesle, Coca-cola, Rhône-Poulenc...).

C'est dans la presqu'île du Cap Vert que sont implantées la plupart de ces entreprises.

Une part importante de l'industrie sénégalaise est liée à la transformation des matières premières disponibles sur place (huileries, unités de décorticage des arachides et du riz).

De son sous-sol, le Sénégal extrait surtout du phosphate qu'il exporte vers la France, le Royaume-Uni, le Japon et l'Allemagne.

Enfin, l'artisanat est un secteur important qui occupe plus de 40.000 personnes.

Le tourisme constitue la deuxième ressource du pays après la pêche avec 112 milliards de Fcfa de recettes en 2003 et 98 milliards en 2002. En 2003, le nombre de touristes (de non résidents) était de 353.539 dont 181.000 Français soit un peu plus de la moitié. Cependant, depuis 2001, le nombre de touristes ne cesse de baisser. Entre 2003 et 2002, le Ministère du tourisme sénégalais enregistre une diminution de 17% des arrivées (dont 21% de touristes français en moins). La perte d'emplois touristiques au Sénégal entre 2001 et 2005 a été de 35%.

### **G- Les mouvements migratoires :**

Le Sénégal connaît un mouvement migratoire interne avec un exode rural vers les grandes villes, notamment la capitale. Il accueille des Africains des pays limitrophes.

Le Sénégal est aussi une terre d'émigration vers l'Europe par des modes réguliers : le regroupement familial, en qualité d'étudiant, par le mariage.

Les réseaux confrériques mourides et tidjanes sont très efficaces. Comme le précise Jean Schmitz dans son article « Migrations africaines » paru dans Sciences au Sud, le journal de l'IRD n°13 janvier/février 2002 p 8 ( en Annexe III ) : « Créant de puissants liens sociaux, les marabouts mourides et tidjanes, riches hommes d'affaire au Sénégal, en Mauritanie ou en Côte d'Ivoire, apparaissent comme de véritables courtiers de la migration...Par là même, les confréries jouent un rôle pacifique et régulateur auprès des populations immigrées souvent en crise morale et identitaire ».

Les mouvements migratoires vers le Nord de l'Afrique (Maroc, Tunisie, Algérie, Libye) sont importants notamment pour tenter de rejoindre l'Europe par la mer, par des filières clandestines coûteuses. Les années 2005 et 2006 sont marquées par des drames humains de naufragés africains, dont des Sénégalais, tentant d'atteindre la Sicile, Malte et les Canaries. (Voir l'article de l'AFP : « Sénégal : vu de Saint-Louis, « l'eldorado, c'est l'Espagne ou rien » du 25 mai 2006 en Annexe IV). Cet article précise que le voyage entre Saint-Louis et les Canaries coûte de 610 à 762 € et dure de 5 à 7 jours. Objet d'une focalisation médiatique et politique ces mouvements migratoires clandestins ont entraîné un durcissement des lois sur l'immigration en France en cours d'élaboration et une coopération avec les pays d'émigration (Maroc, Sénégal, Libye, Algérie). Fin mai 2006, la Communauté européenne a décidé de renforcer les moyens de surveillance des côtes de l'archipel des Canaries, du Sénégal, de la Mauritanie et du Cap-Vert afin de contrôler l'accès à l'espace européen de Schengen.

## **II Histoire du village de Saly : un village de paysans/pêcheurs :**

Voici tout d'abord quelques repères géographiques, démographiques et administratifs sur le village de Saly-Portudal.

Le village de Saly-Portudal se situe à 80 km au sud de Dakar et à 3 km de la ville moyenne de Mbour, sur la Petite-Côte sénégalaise qui s'étend sur un vaste littoral de 115 km de la Pointe du Cap-Vert à la Pointe de Sangomar. La Petite Côte se définit par rapport à la Grande Côte (entre Saint-Louis et Dakar). (Voir la carte de Dakar et la Petite-Côte en Annexe V).

En 1984, le village de Saly comptait 2.080 habitants. Aujourd'hui, en 2006, sa population varie entre 12.000 et 15.000 habitants tous quartiers confondus. En plus de vingt ans, elle a été multipliée par 6.

Sur le plan administratif, le village de Saly-Portudal est situé dans la Région de Thiès, le Département et de la Commune de Mbour, l'Arrondissement de Sindia et enfin la Communauté rurale de Malicunda dont il est l'un des 22 villages qui la compose.

### **A- Histoire du village traditionnel de Saly-Portudal :**

L'ancien nom de Saly-Portudal est « Ndèmane Ngoudhie ». Selon la légende, le père fondateur de Saly-Portudal est Lat Gandal (« celui qui connaît beaucoup de choses »), petit frère du père fondateur de Mbour. La fondation proprement dite de Saly daterait du IV<sup>ème</sup> siècle. Le village de Saly est l'un des plus anciens villages du Sénégal.

Selon la tradition orale, les premiers occupants de la zone de Saly sont les Socés, puis les Sérères venus de la vallée du Fleuve Sénégal, fuyant l'islamisation du Nord du pays.

A partir des langues de ces deux premières ethnies de Saly (le Socé puis le Sérère), naît la langue traditionnelle de Saly le « Koulang Koulang » qui n'est plus parlée aujourd'hui. Le dernier témoin vivant de cette langue est décédé depuis peu.

Les Wolofs font leur apparition bien après, ainsi que les Lébous venant de la presqu'île du Cap-vert et originaires de Mauritanie.

Découvert par le portugais Denis Diaz en 1444 en même temps que les côtes de la presqu'île du Cap-vert, Saly devient un Comptoir portugais sur la route maritime des

Indes. Selon la légende, lorsque les Portugais arrivèrent sur la plage de Saly, ils auraient demandé à un pêcheur le nom du village. Celui-ci aurait répondu « saly ». Ce mot désigne une façon de trancher le poisson pour préparer l'appât en wolof, ce qu'il était en train de faire précisément. Les Portugais donnèrent alors au village qu'ils venaient de découvrir le nom de « Saly-Portugal » (devenu Portudal par déformation).

Point de commerce très florissant, le Comptoir de Saly attirait les habitants de l'arrière pays qui venaient échanger leurs produits contre des fusils ou des étoffes. Les Européens (dont les Français qui prirent ensuite le comptoir), venaient y chercher des tissus, des cuirs, des dents d'éléphants, de l'ambre gris, des perles, des chevaux et du bois, mais aussi des esclaves.

### **B- Les différents quartiers du village de Saly, un village multi-ethnique :**

L'arrivée par vagues successives de populations d'ethnies différentes a entraîné la fondation de petits hameaux dont la réunion constitue aujourd'hui le « village » de Saly-Portudal.

Ces hameaux, assimilés sur le plan administratif à des « quartiers », étaient initialement au nombre de 6:

- Saly Niakhniakhhal
- Saly Bambara
- Saly Velingara
- Saly Tapé
- Saly Joseph
- Saly Koulang

Depuis la création de la station balnéaire de Saly-Portudal, 6 nouveaux quartiers ont vu le jour en raison de l'accroissement de la population de Saly : « Saly Golf », « Saly Extension », « Saly Station », « Saly Carrefour », « Saly Aéroport » et « Saly Médine ». Le village de Saly s'étend progressivement vers la ville de Mbour (le quartier de « Saly Médine » touche le quartier « Médine Mbour » de la ville de Mbour). Voir la carte du village de Saly (Saly-Sud) en Annexe VI.

Le Saly d'origine est *Saly Koulang* (« puit » en mandingue) habité surtout par des Sérères, des Lébus et des Peuls et se situe sur le littoral.

Dans ce même quartier de Saly Koulang (quartier à majorité Sérères musulmans) habite le Chef de village de Saly, Monsieur Babacar Diom. Il est de Sérère musulman. Il coiffe un Conseil des Sages composé d'un représentant par quartier. Il est le premier interlocuteur de l'administration à Saly-Portudal, même s'il a perdu son pouvoir de chef de terres.

Le caractère dispersé de l'habitat est lié au fait que les différents quartiers de la localité de Saly ont été fondés à des périodes différentes. L'installation de chaque groupe sur le territoire de Saly était soumise à l'autorité du Chef de village qui était également le « lamane » (chef des terres). Il désignait la zone d'installation du nouveau quartier ainsi que l'étendue des terres nécessaires à l'agriculture. Le territoire ainsi défriché et mis en valeur devenait la propriété du groupe.

Les quartiers de Saly avaient une prédominance ethnique, mais moins marquée aujourd'hui en raison du développement de la station et l'arrivée de travailleurs qui, attirés par l'activité touristique, se sont installés à Saly.

*Saly Joseph* est habité par des Sérères plutôt de confession catholique. Ce quartier dispose d'une église.

*Saly Niakhniakhal* est habité par des Lébous et des Sérères ; *Saly Bambara* principalement par des Bambaras ; *Saly Velingara* par des Toucouleurs, des Mandingues, des Saracourés. Enfin, *Saly Tapé* est à majorité Sérères, Lébous et Wolofs.

La langue nationale parlée est le Wolof, mais chaque ethnie a conservé sa propre langue. Un jeune sérère de Saly Koulang de 30 ans aujourd'hui sait parler la langue Sérère transmise par ses grands-parents.

Les habitants de chaque quartier ont des relations au sein du quartier mais aussi entre quartiers. Certaines ethnies ont des liens de « cousinerie », c'est-à-dire des noms de famille communs. Par exemple, les noms de familles Sene et Faye sont communs aux deux ethnies sérères et lébous.

Le village de Saly est donc un village multiculturel, multiethnique et multi religieux.

### **C- Les activités traditionnelles :**

Le village de Saly était un village avec des activités traditionnelles telles que la pêche, l'agriculture pendant l'hivernage et l'élevage domestique.

### **1) La pêche artisanale :**

Apparue avec l'arrivée des populations sur la côte, la pêche artisanale était pratiquée par l'ensemble des actifs de Saly, à l'exception des habitants de Saly Joseph et de Saly Velingara plus éloignés du littoral.

La forme de pêche localement encore pratiquée est la pêche dite artisanale, sans filets. C'est une pêche à la ligne avec un fil de 80 mètres avec 30 à 40 hameçons. Les pirogues utilisées se trouvent sur le littoral au niveau de Saly Koulang et de Saly Niakhniakhal.

Le poisson frais destiné à la consommation locale et au marché de Saly, est vendu également à Mbour et à Dakar.

### **2) L'agriculture et l'élevage:**

Les habitants de Saly mettaient à profit la saison des pluies du mois de juin à septembre/octobre pour cultiver l'arachide (destinée à la vente) et le mil, le sorgho (destinés à la consommation locale). L'agriculture constituait l'activité d'origine des populations de la côte, la pêche n'était alors qu'une activité complémentaire. Mais au fil du temps, les hommes sont passés de la condition de « paysans-pêcheurs », à celle de « pêcheurs-paysans ». Grâce à cette double activité, le niveau de vie des populations de la côte était plus élevé que celui des populations de l'intérieur dépendant uniquement de l'agriculture pluviale.

L'élevage domestique de moutons et de chèvres se pratique dans les familles de Saly. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare de voir des moutons se promener dans les allées du village. Les familles plus aisées ont une vache ou un zébu qu'elle garde pour les grandes occasions.

## **III Le village Saly ouvert à un tourisme local intégré de week-end jusqu'en 1977 :**

### **A- Les caractéristiques de ce tourisme local :**

Avant d'être inclus dans un plan d'aménagement touristique, le village de Saly était déjà confronté à un tourisme de type local et de week-end. Né pendant la période coloniale, ce tourisme s'est prolongé après l'indépendance et ce jusqu'en 1977.

Avant l'ouverture de la station, les quartiers de Saly en bord de mer, Saly Koulang et Saly Niarniakhal, étaient occupés par quelques 250 bungalows ou « cabanons » permettant d'accueillir chaque fin de semaine au moins 750 citadins aisés de Dakar ou de Thiès essentiellement.

Ces touristes (fonctionnaires, enseignants, expatriés français, industriels ou commerçants libanais) possédaient des bungalows qui leur servaient de résidences secondaires.

Ces bungalows étaient construits souvent avec l'aide des villageois et dans des matériaux traditionnels (paille, bois) et comprenaient un puits individuel ainsi qu'un groupe électrogène pour les plus sophistiqués. En effet, le village de Saly n'avait à l'époque ni l'eau courante, ni l'électricité.

Les touristes vivaient séparés des villageois. Ils leur procuraient du travail informel, non salarié : gardien, cuisinier(ère), femme de ménage, jardinier. Les villageois pouvaient aussi gagner de l'argent en louant des pirogues aux touristes amateurs de pêche en haute mer.

Ciss Gorgui a mené une étude de terrain entre novembre 1981 et avril 1982 dans le cadre de sa thèse de Doctorat de 3<sup>ème</sup> cycle de l'Institut de géographie et études régionales de l'Université de Bordeaux III, mai 1983, intitulée « Le développement touristique de la Petite-Côte sénégalaise ». Dans un article de 1989 « Saly-Portudal, un village sénégalais face au tourisme international » paru dans la revue des Cahiers d'Outre-Mer, n°165, pp. 53-72), Ciss Gorgui décrit comme suit ce tourisme à Saly :

« Grâce à ces installations, plus de 150 villageois avaient trouvé du travail. Ils étaient femmes de ménage, jardiniers ou gardiens et pouvaient gagner entre 5000 et 30.000 Fcfa par mois (entre 7,50 € et 45 €). La rémunération de cette sorte de travail ne nécessitant aucune qualification dépendait de la « gentillesse » du propriétaire. Les touristes entretenaient des relations très intéressées avec les villageois qu'ils avaient habitués à régler tous les problèmes d'intérêt collectif. Par exemple le montant de l'impôt du village (environ 650.000 Fcfa) était recouvré grâce à des contributions volontaires des touristes de week-end. Près d'une dizaine de ressortissants de Saly ont trouvé du travail à Dakar et même en France grâce aux propriétaires des bungalows. Avec le démarrage des travaux d'aménagement de la station balnéaire de Saly et la démolition des bungalows qui s'en suivie, la plupart des touristes de week-end se sont déplacés vers le Nord de la Petite-Côte. A travers ce type de tourisme, les habitants de Saly avaient l'habitude de côtoyer des touristes et de se mettre à leur service »

Le contact effectif avec les touristes limité à trois jours par semaine, était suffisamment court pour ne pas entraver le mode de vie des villageois, par opposition à un contact quotidien avec des touristes étrangers dans les hôtels, après l'ouverture de la station balnéaire de Saly-Portudal comme je le développerai dans le Chapitre III.

### **B- Les effets sur la vie locale :**

Ce tourisme local est un tourisme relativement intégré à la culture locale. En lui-même, il ne bouleversait pas la propriété des terres, la nature des constructions des habitations des villageois ni les activités traditionnelles. Les villageois avaient des rapports directs avec les touristes dont ils avaient la gestion.

Les touristes vont avoir une influence sur la scolarisation des enfants et sur le choix du futur métier de ces enfants (comme ouvriers qualifiés dans le bâtiment afin de profiter des possibilités offertes dans la construction de bungalows de plus en plus élaborés).

Les touristes s'intéressaient au village en terme d'apports culturels et financiers et l'ouvraient sur l'extérieur. Cette ouverture du village va favoriser l'émergence de nouveaux comportements comme nous le verrons plus loin.

### **C- Les prémices d'un tourisme international à petite échelle :**

De 1960 à 1977, sur la Petite-Côte s'ouvrent quatre unités hôtelières (en dehors de la future station balnéaire de Saly-Portudal) Voir carte de Dakar et la Petite-Côte en Annexe V. Elles accueillait chaque année des milliers de touristes venant surtout de l'Europe de l'Ouest.

Le premier hôtel (de 90 chambres) ouvre en 1964 au centre de Mbour. La clientèle était à 95% européenne et l'hôtel travaillait avec des tours opérateurs français, allemand et suisse.

Le second hôtel (de 62 chambres) ouvre en 1966 sur les berges de la Somone non loin de Saly. La clientèle était locale le week-end, pour moitié, et l'autre moitié venait de France, Belgique ou de Suisse.

Le troisième hôtel (de 105 chambres) ouvre en 1972 à Nianing (à 14 km de Mbour). La clientèle y était à 90% française, et pour le reste belge, italienne et allemande de RFA.

Enfin le dernier hôtel (de 281 chambres) ouvre à Nianing en 1973 avec une clientèle exclusivement allemande. Il fonctionne encore aujourd'hui contrairement aux trois précédents.

Ce tourisme international sur la Petite-Côte aura ainsi constitué une sorte de « laboratoire » d'étude des potentialités en terme de marché et de satisfaction de la clientèle européenne pour le lancement de la future station balnéaire de Saly-Portudal.

#### **IV Le village de Saly objet d'une action de développement touristique international:**

##### **A- Le village de Saly lieu d'implantation d'une station balnéaire à partir de 1977 : un projet imposé du dehors au nom d'impératifs économiques :**

Sous l'impulsion du F.M.I (Fonds Monétaire International), le Sénégal fait du tourisme une priorité depuis le 3<sup>ème</sup> plan économique et social de 1969 à 1973. Confronté depuis 1966 à la baisse de la production arachidière, à la sécheresse de 1967, 1968, 1969 et à la baisse des cours des oléagineux, le Sénégal doit améliorer sa balance des paiements et augmenter le volume des emplois.

L'objectif de ce plan était de délocaliser le tourisme existant sur Dakar vers la Petite-Côte dont les plages et le climat présentent les atouts nécessaires au développement d'un tourisme de type international.

Le Plan d'aménagement touristique de la Petite-Côte datant de 1972 est l'œuvre d'un bureau d'études français Henri Chomette de Dakar. Il sera affiné par une étude de faisabilité réalisée en 1976 par le Cabinet Louis Berger International.

Ce plan est pensé par des Occidentaux pour développer un tourisme de type occidental.

Il définit six zones d'aménagement pouvant accueillir à terme 30.000 lits, à Toubab Dialaw, Popenguine, Somone N'gaparou, Saly-Portudal, Nianing et Joal. (Voir carte de Dakar et la Petite-Côte en Annexe V).

Pour Saly-Portudal, il a été entrepris dans une zone protégée de 600 hectares l'aménagement de 60 hectares destinés à accueillir une dizaine de réceptifs (hôtels) qui constitueront la station balnéaire de Saly-Portudal.

Le choix de cette zone reposait sur les paramètres suivants :

- 2- « La bonne qualité des plages avec des fonds marins sablonneux »
- 3- « La mer est également calme et les écarts climatiques faibles »
- 4- « La présence d'une végétation assez importante à proximité de la plage (baobabs, filaos, prosopis, bougainvilliers... ».
- 5- « L'existence d'une population dont les activités pouvaient constituer un support au phénomène touristique ». (cf. : « Etude de l'impact des aménagements touristiques au Sénégal : le cas de Saly-Portudal », I.S.E, Faculté des Sciences, Dakar, février 1986, Gningue A.M.).

Les critères du site correspondent bien à une typologie propre au tourisme balnéaire polarisé sur la mer, le soleil, les plages et l'environnement végétal. Il s'agit bien de la notion « d'attraits touristiques », de critères correspondants à une esthétique et des valeurs étrangères à la culture locale et au nom desquels des firmes internationales vont disposer d'un espace villageois.

Le plan prévoit un aménagement « harmonieux ». Les hôtels doivent : être de taille moyenne, ne pas comporter plus de 250 lits, être plutôt de luxe (de catégorie 4 étoiles) et doivent s'intégrer à l'environnement local.

Pour mener à bien la construction de la station, le gouvernement sénégalais crée le 7 novembre 1975 la Société d'Aménagement de la Petite-Côte (S.A.P.C.O), une société d'économie mixte à l'époque, interlocuteur unique des investisseurs et promoteurs publics ou privés, mais aussi des populations locales concernées. La S.A.P.C.O sélectionne les dossiers et pilote les travaux d'aménagement des équipements collectifs de la station.

La maîtrise d'œuvre des travaux est confiée à des sociétés européennes notamment françaises et les hôtels appartiennent à des groupes occidentaux qui en assurent la gestion et les réservations.

La station de Saly-Portudal comprend deux unités d'aménagement touristique : Saly-Sud et Saly-Nord. (Voir carte situant « Saly-Nord » et « Saly-Sud » en Annexe VII)

La première tranche de réalisation de la station balnéaire de Saly-Portudal (Saly-Sud) est inaugurée le 24 février 1983 par l'ancien Président de la République Abdou Diouf.

En effet, la construction de la station balnéaire de Saly Portudal était importante Elle était porteuse d'un espoir national assorti d'une idéologie de « modernité » et de « développement » tant humain qu'économique.

**Saly-Sud** : est la première unité réalisée. Elle couvre le village de Saly et ses différents quartiers d'origine (les quartiers de Saly Niarniakal, Saly Tapé et Saly Koulang) sur lequel toute une zone hôtelière et de résidences de 230 hectares s'est implantée. (Voir le village de Saly au cœur de la zone de « Saly-Sud » en Annexe VI).

Les travaux de construction de Saly-Sud commencent en 1977. Le 31 décembre 1981 ouvre le premier hôtel de la station le « Palm Beach », un hôtel 4 étoiles.

Les autres hôtels qui ouvriront quelques années plus tard sont : le Novotel Saly, le Savana Saly et le Saly Hôtel.

A ce jour, dix hôtels et deux résidences de vacances sont déjà construits. Les projets de construction prévoient six nouvelles résidences et un hôtel supplémentaire.

La capacité d'accueil de Saly-Sud en 2005 est de 2384 lits avec un objectif de 3000 lits.

**Saly-Nord** : constitue la seconde tranche des travaux de la station. Cette zone de 350 hectares est plus étendue que Saly-Sud. Quatre réceptifs para-hotelières existent déjà ainsi qu'un golf de 2x18 trous « de rang international ». La construction d'une marina est en projet. Saly Nord est en cours d'achèvement.

**B- Un projet d'aménagement touristique pensé uniquement en terme d'emplois et d'amélioration des conditions de vie :**

La convention générale conclue entre l'Etat et la S.A.P.C.O le 29 août 1977, confiait en son article 20 à la S.A.P.C.O, une mission de « Protection et de régénération de l'environnement » :

« A l'intérieur du périmètre de la Petite-Côte, la S.A.P.C.O pourra intervenir en premier lieu dans le domaine social, dans le but de contribuer à l'amélioration du niveau de vie des populations installées à proximité des zones prioritaires ou d'améliorer les équipements, en particulier sanitaires des villages avoisinants.

D'une manière générale, elle pourra intervenir dans le domaine de la production lorsque cette intervention aura pour but d'améliorer les revenus et le niveau de vie des populations vivant à l'intérieur du périmètre, en particulier, à proximité de des zones prioritaires ».

La S.A.P.C.O s'est donc vu confier une mission sociale et de développement envers les populations locales. La S.A.P.C.O va promettre aux villageois de Saly des emplois dans les hôtels de la station.

Le projet de développement du village de Saly est conçu d'un point de vue économique, en terme de « manque » pour la population locale et en niant la culture locale, les activités locales traditionnelles qu'étaient la pêche et l'agriculture.

Le villageois est vu comme un « demandeur d'emploi » alors qu'il avait une activité significative de sens : pêcheur/agriculteur. Son « niveau de vie », ses « revenus » étaient jugés insuffisants.

Cette infériorisation de la culture locale de l'extérieur va conduire à un sentiment de dévalorisation pour la population locale et à des comportements spécifiques que je développe dans mes axes de réflexions, dans le Chapitre IV.

Le cadre de vie des villageois va effectivement changer mais en fonction des besoins de réalisation de la station et non des besoins des villageois. Saly-Sud comprend un réseau

routier de 10 km, deux forages, un château d'eau et une station d'épuration, un groupe électrogène pour couvrir les besoins des hôtels de la station.

Certes, les villageois profitent du désenclavement de Saly, de l'électricité dont les habitations n'étaient pas pourvues. Mais un réseau d'eau courante et l'adduction des eaux usées pour les villageois n'ont pas été programmés au moment de la construction de la station.

La « modernité » prend fin aux portes des quartiers de Saly encore habités par la population locale. Cette disparité sera une source de frustrations, notamment pour les villageois travaillant dans les hôtels de la station.

Les concessions au cœur du village n'ont accès à l'eau courante que depuis 1999.

Les équipements collectifs et d'animation créés dans Saly Sud sont les suivants : un karting, une héli-station, un village artisanal, un centre commercial, deux guichets de banque, un casino, un centre commercial et un cinéma.

Il s'agit d'une transposition d'un mode de vie, d'une organisation du travail et du rapport au temps de type occidental. Le plan d'aménagement de la station de Saly-Portudal est conçu sur un modèle « colonial ».

Jacques Bugnicourt dans « Comment les touristes détournent-ils le développement africain » dans « Touristes-rois en Afrique » de Isidore Mbaye Dieng édition Kharthala de 1982 (p 119) analyse l'impact du tourisme au Sénégal sur l'environnement et les populations en ces termes :

« Les aménagements touristiques- ces enclaves « blanches » à peuplement renouvelé – se révèlent d'ailleurs comme une sorte de résidence secondaire utilisée collectivement, comme une dépendance saisonnière à quelques heures de vol d'établissements humains situés en Europe ou aux Etats-Unis. Pour que les touristes trouvent dans le pays d'accueil les mêmes facilités que chez eux, et pour qu'ils ne critiquent « l'indigence » ou « l'insuffisance » de ce qui leur est offert, on se croit obligé de faire comme aux Etats-Unis et en Europe, d'appliquer des normes d'équipements et de service entraînant des coûts tels qu'il sera impossible de les généraliser à l'ensemble du pays : ils sont condamnés à ne servir pour l'essentiel qu'à des touristes étrangers et à un nombre restreint de nationaux ».

Effectivement les services proposés dans la station ne sont accessibles qu'à un nombre limité de Sénégalais. Une journée dans l'hôtel Baobab, que je décris et d'où part mon enquête, coûte 45 € et le salaire de base au Sénégal est de 75 €

Ces enclaves sont d'emblée réservées aux étrangers touristes ou européens résidents et à quelques rares nationaux.

**C- Violence symbolique d'un projet d'aménagement touristique imposé du dehors, sans consultation de la population et mis en œuvre par l'expropriation des terres de culture des paysans de Saly:**

Tous les terrains du Domaine national et du Domaine public maritime situés dans la zone de protection des 600 hectares nécessaires à la réalisation de la station touristique de Saly-Portudal ont été immatriculés au nom de l'Etat et mis à disposition de la SAPCO par décret en 1977. Autrement dit, les villageois ont été expropriés de leurs terres de cultures, de leurs champs et « déguerpis » (telle est l'expression des villageois) pour les besoins de la station.

Les villageois n'ont pas été consultés mais informés de cette décision de l'Etat. Ils ne pouvaient refuser ce projet d'aménagement touristique.

Avec les notables du village, un recensement des familles qui allaient être délogées a été fait. Il s'agissait de familles des quartiers de Saly Koulang et de Saly Tapé. Les familles « déguerpies » du quartier de Saly Koulang (pour y construire un hôtel) ont été relogées sur le nouveau quartier de Saly Golf. Les familles qui vivaient à Saly Tapé vers l'hôtel Les Christalines (en bord de mer) ont été relogées en 1976 dans le nouveau quartier de Saly Tapé. (Voir plan du village de Saly au cœur de la zone de Saly-Sud en Annexe VI).

L'Etat sénégalais va indemniser ces familles pour leur permettre de reconstruire leurs habitations dans le quartier de Saly Golf et le nouveau quartier de Saly Tapé. Les terres de culture de ces familles vont être expropriées par l'Etat.

Ainsi, de 1977 à 1981, durant la première tranche des travaux de la station, les populations de Saly Koulang et de Saly Tapé n'ont rien pu cultiver. Ce n'est qu'en 1981, après des négociations, que les responsables de la S.A.P.C.O vont leur permettre de cultiver temporairement des terrains tenus en réserve pour la réalisation de Saly-Nord.

Des centaines de personnes ont dû vivre pendant cinq ans grâce aux seuls revenus de la pêche. Et les villageois ont perdu, durant la réalisation de la station, les bénéfices tirés du tourisme local de week-end, dans la mesure où les bungalows ont été détruits.

Les villageois de ces quartiers de Saly ont réellement vécu ce changement de cadre de vie, cette perte d'une partie de leurs activités significatives de vie comme une violence symbolique. Leur monde s'est transformé en un immense chantier pendant cinq ans.

Les villageois ont même dû résister pour préserver un symbole fort de leur culture et de leur identité de paysans : un « Baobab sacré » autour duquel une procession est organisée

chaque année pour honorer l'arrivée de la saison des pluies. Ce Baobab était situé au cœur du terrain destiné à la construction du premier hôtel de Saly, le Palm Beach.

Les villageois ont manifesté et obtenu gain de cause. Ils ont pu préserver leur arbre et leur coutume. Ainsi, chaque année en juin, le village se rend au pied du « Baobab sacré » pour faire des sacrifices et avoir de bonnes pluies. Une procession du village composée du Chef du village, de notables, de personnes âgées, de paysans se déplace. La cérémonie se déroule autour du Baobab situé au bord de la piscine de l'hôtel, en présence des touristes. Pour préserver leur coutume, les villageois ont dû composer avec le tourisme et en accepter sa « folklorisation ».

#### **D- La frustration des villageois :**

Les villageois devaient être prioritaires dans les emplois non qualifiés créés dans les hôtels de la station. Dans les faits, seuls 14 villageois furent employés dans les hôtels de la station durant la saison 1983-1984 sur un effectif total de 354 employés sénégalais (selon l'enquête de Gningue A.M, « Etude de l'impact des aménagements touristiques au Sénégal : le cas de Saly-Portudal », I.S.E, Faculté des Sciences, Dakar, février 1986). Ils étaient numériquement plus nombreux (150) à travailler pour les touristes de week-end jusqu'en 1977, même s'ils n'avaient pas de statut de salariés.

Les villageois de Saly n'ont pratiquement pas été embauchés dans les hôtels de la station, car ils n'étaient pas considérés comme « professionnels », ni « qualifiés » et ne maîtrisaient pas suffisamment le français (les touristes français étant majoritaires). C'est une main d'œuvre sénégalaise délocalisée, plus « citadine » qui a eu la préférence et qui s'est en même tant installée pour l'essentiel à Saly.

Les villageois se sont sentis lésés. Ce sentiment de frustration persiste aujourd'hui puisqu'ils ne représenteraient que 20% des employés dans les hôtels de la station en 2006, selon un responsable de la Communauté rurale de Malicounda.

Aussi, les villageois sont écartés des instances de consultation de la SAPCO. Depuis 1985, la S.A.P.C.O a créé un Comité de Station, qu'elle préside. Ce comité est composé de tous les hôteliers, les résidents, les transporteurs, les commerçants et les concessionnaires qui l'assistent dans la gestion du site. Cette instance de coordination aurait pu intégrer des représentants du village. Ce défaut de prise en compte des acteurs autres qu'économiques est certainement un élément supplémentaire dans ce sentiment de frustration, de distance manifeste entre les décideurs (publics et investisseurs privés) et la population locale

villageoise. Mais cet « oubli » va être compensé, par la présence en son sein, en qualité de comptable, d'un villageois actif (voir le Chapitre IV).

### **E- Abandon des cultures vivrières et déclin des activités traditionnelles:**

Loin de participer au développement de l'agriculture, la station a contribué à son déclin en pratiquant des expropriations des terres de cultures.

Les derniers paysans de Saly se sont orientés vers des cultures fruitières et maraîchères (dans l'espoir d'approvisionner les hôtels de la station) et ce au détriment des cultures vivrières (mil, sorgho).

Les cultures maraîchères nécessitent une forte irrigation. Non seulement le système d'irrigation promis par la S.A.P.C.O pour encourager les paysans locaux n'a pas été mis en place, mais les hôtels de la station s'approvisionnent en fruits et en légumes sur le marché de Mbour et à Dakar.

Même la pêche locale n'a pas eu les débouchés escomptés dans les hôtels de la station. En 1984, la population de pêcheurs est encore importante : 300 personnes travaillent dans ce secteur sur une population totale de 2080. (Chiffres donnés dans la thèse mentionnée ci-dessous).

L'analyse de Didier Masurier de l'impact économique et social de la station balnéaire de Saly-Portudal dans sa thèse de 1993 intitulée « Imaginaire et idéologies du tourisme international, l'exemple du Sénégal », Université de Paris V, est toujours d'actualité.

Il précise en page 622 « la station s'approvisionne surtout à Mbour en poissons frais. Mbour possède en effet des structures de production et de commercialisation suffisamment développées pour satisfaire à la demande en quantité et en qualité des réceptifs de la station. Les hôtels achètent essentiellement des « espèces nobles » à haute valeur commerciale telles que les soles, les rougets, les lottes et les crevettes, langoustes. Ils font jouer la concurrence entre pêcheurs de Saly et de Mbour et achètent au meilleur prix. Malgré des efforts de production (motorisation des pirogues) les pêcheurs de Saly ne parviennent pas à satisfaire la forte demande des hôtels. Ce secteur de la pêche artisanale continue d'approvisionner le marché local de Saly en espèces « courantes » (sardinelles) à faible valeur commerciale ».

Certains jeunes pêcheurs de Saly se sont depuis la fin des années 70 dirigés vers la pêche industrielle en devenant employés comme matelots, maîtres d'équipage dans des bateaux de pêche de Dakar. Les revenus sont plus réguliers et leur permettent de faire vivre leur

famille. Le salariat présente plus de garantie que les revenus irréguliers de la pêche artisanale.

L'attrait que représente pour les jeunes du village la possibilité de décrocher un emploi salarié dans la station, n'a pas favorisé la reproduction de la population active agricole, en raison aussi de la diminution des terres de cultures.

Les ressources en poissons ont baissé à Saly et les pêcheurs de Saly n'ont pas trouvé les débouchés attendus auprès des hôtels. Pourtant, les enfants de pêcheurs de Saly qui ne trouvent pas de travail dans les hôtels, poursuivent l'activité. 60 % des jeunes originaires de Saly sont pêcheurs et quittent très tôt l'école pour gagner de l'argent. Seulement 20 % des jeunes ont trouvé un emploi dans les hôtels de Saly. 10% travaillent dans les métiers du bâtiment. Les 10 % restant vivent du secteur informel : antiquaire, vendeur à la sauvette...et très peu travaillent dans l'artisanat.

#### **F- Témoignage du vécu de cette transition : l'histoire de Jean et de sa famille :**

L'histoire de Jean et de sa famille est caractéristique de l'évolution du village de Saly tant au plan culturel, qu'au plan économique et social.

Jean a 47 ans, il est né dans le quartier de Saly Koulang, tout comme son papa âgé de 70 ans. Sa famille est de l'ethnie sérère et de religion musulmane. (Voir extrait de l'entretien en Annexe VIII).

Cet entretien témoigne du changement radical des activités survenu avec la construction de la station balnéaire sur deux générations : celle du père et du fils.

Leur reconversion s'est faite en fonction des besoins liés aux travaux de réalisation de la station : aménagement paysagé avec une équipe de jardiniers de la S.A.P.C.O dont a fait partie le père de Jean, et l'embauche dans les sociétés créant le réseau d'eau et d'adduction pour la station.

Jean s'est orienté dans un métier du bâtiment, une activité en amont de celle du tourisme.

Il s'est formé grâce à une connaissance, un touriste français de week-end de l'époque.

Jean et sa famille vivent dans une concession que je décris dans le Chapitre III et dont le plan est mis en illustration en Annexe XIII.

Pour comprendre l'évolution des habitations dans le village de Saly, composé de cases en terre et en paille au début des années 60, j'ai photographié, en mars 2006, l'entrée d'une case des derniers paysans de Saly Joseph.



Entrée d'une case (la cuisine) d'une famille de paysans de Saly Joseph  
en terre battue avec un toit en paille

Les paysans de Saly Joseph, comme ceux de Saly Vélingara cultivent des tomates et des salades. Ils approvisionnent le marché de Saly et les quelques petits hôtels qui choisissent de les soutenir. La culture du mil se pratique encore à Saly Joseph mais de façon très restreinte.

Le plan quinquennal de développement local de la Communauté rurale de Malicounda arrêté en août 2005 déplore la faiblesse de l'impact économique du tourisme sur les populations du village de Saly et des villages avoisinants.

La station balnéaire de Saly-Portudal est l'une des plus importante d'Afrique de l'Ouest. Après vingt cinq ans d'existence, le constat est celui d'une dépendance de ce secteur à l'égard d'une demande étrangère européenne. Les services (compagnies aériennes, agences d'excursions) et la plupart des hôtels de la station appartiennent à des firmes européennes. Les moyens de transports locaux utilisés pour les clients sont importés ainsi que l'essentiel des équipements hôteliers.

Le tourisme à Saly profite surtout aux investisseurs européens.

L'apport financier réel pour le pays, qui a lui aussi beaucoup investi, se quantifie en terme d'emplois, d'achats de denrées alimentaires provenant du marché local, et de quelques équipements. (Voir le schéma « Coûts et bénéfices du tourisme » diffusé par le PNUE (Nairobi) pour la « journée de l'environnement » 1975 établi par Peter Sullivan, Sunday Times, London, donné en illustration dans « Comment les touristes détournent-ils le développement africain » de Jacques Bugnicourt dans « Touristes-rois en Afrique » de Isidore Mbaye Dieng édition Kharthala de 1982 (p 120) en Annexe IX).

En 2005, le nombre d'emplois créés dans la station (sur Saly-Nord et Saly-Sud) est de 1467 pour 3800 lits, selon Les chiffres de la S.A.P.C.O.

La station balnéaire de Saly-Portudal est aujourd'hui le second pôle touristique du Sénégal après la Région de Dakar et avant la Casamance.

La baisse du tourisme au Sénégal depuis 2001 se ressent également dans la station de Saly-Portudal. Un nouvel aéroport international à Ndiass (à 45 km de Dakar et 35 km de Saly-Portudal) devrait ouvrir en 2012 et relancer ce pôle touristique. Il réduira le transfert sur Saly à 30 minutes (contre 1h30 à 2h00 de transfert de l'actuel aéroport de Dakar). Ce nouvel aéroport viendrait en remplacement de l'aéroport de Dakar. Pour le financer, l'Etat sénégalais a augmenté les taxes aéroport en les faisant passer de 95 € à 135 € en juillet 2005, au risque de rendre moins attractive la destination.

Au-delà des effets économiques, mon enquête de terrain consiste à comprendre les effets sur le plan humain et ethnologique de 25 ans de tourisme balnéaire international sur les habitants du village de Saly-Portudal.

## Chapitre II

### **Ma démarche ethnologique**

Avant d'expliciter ma démarche ethnologique, je vais situer les circonstances de ma rencontre du terrain, le village de Saly-Portudal, et le choix de ma problématique.

#### **I Le choix du terrain et de ma problématique :**

Je suis venue en vacances au Sénégal pour la première fois en août 1994 à l'hôtel Le Baobab, sans avoir eu l'occasion de connaître le village et des villageois.

En janvier 2000, je décide de repartir au Sénégal et de retourner dans ce même hôtel. Cette fois-ci, je pars à Saly avec la mission d'apporter des cadeaux, des vêtements et de l'argent de la part d'un villageois de Saly (Ibou) venu vivre en France après avoir épousé une jeune touriste française. A cette occasion, je fais la connaissance de sa famille et de ses amis. C'est au cours de ce séjour que je découvre les liens étroits entre le village de Saly et la France, des liens nés du tourisme. Les mariages de ce type semblaient très fréquents. J'ai pensé qu'une étude approfondie de cette « rencontre » du villageois, du travailleur à Saly et du touriste européen pouvait être intéressante sur le plan ethnologique.

Je me suis posée la question de savoir quelle était cette force d'attraction réciproque, qu'est-ce qui se jouait autour de cette rencontre de deux êtres humains avec leur imaginaire respectif.

Cette rencontre a un contexte : la transformation d'un village de paysans/pêcheurs en station balnéaire de tourisme international. Le mariage mixte est une des stratégies d'adaptation des villageois et des travailleurs à Saly, face à ce bouleversement culturel provoqué par le tourisme de masse.

Le sujet même du mariage mixte ne n'est pas indifférent car je suis issue d'un mariage mixte, sur le plan religieux et culturel. Cette énigme de la rencontre de deux mondes, malgré les difficultés, me touche directement.

#### **II Méthodologie :**

Afin de saisir les imaginaires respectifs des villageois, des travailleurs à Saly et du touriste occidental, j'ai choisi de mener mon enquête de terrain dans le complexe Les Alizés (dont fait partie l'hôtel Baobab).

Au village, je connaissais la famille de Ibou, et je pouvais passer alternativement de l'hôtel au village, d'un univers à l'autre.

Pour bâtir mon analyse et conforter ou infirmer mes hypothèses, je suis partie d'entretiens réalisés au sein de l'hôtel et en dehors de l'hôtel, auprès de personnes très différentes.

Mon enquête s'est déroulée sur un mois : deux semaines en mai 2005, une semaine en juillet 2005 et une semaine en mars 2006.

J'étais cliente/ethnologue à l'hôtel Teranga (nouvel hôtel rattaché à l'hôtel Baobab).

Je connaissais initialement deux personnes encore employées à l'hôtel Baobab.

Lors de mon premier séjour, j'ai rencontré Cheikh, un barman de l'hôtel Teranga qui m'a présentée d'autres employés de l'hôtel et des amis à l'extérieur de l'hôtel. Il a tout de suite compris ma démarche, étant lui-même étudiant en DEA.

J'ai rencontré des acteurs institutionnels et non institutionnels.

Mon matériel d'étude est composé de 41 entretiens répartis comme suit : 9 entretiens enregistrés d'une heure environ, 22 entretiens individuels formels avec prises de notes et 10 rencontres informelles (à l'hôtel, au village, à Paris) dans des circonstances ne me permettant pas de demander clairement un entretien.

Ces entretiens concernent : 2 familles au village, 4 clients de l'hôtel Teranga, 17 membres du complexe Les Alizés sur 200, 6 personnes extérieures au complexe liées aux activités touristiques de Saly, un pêcheur sur Saly, enfin 8 représentants « institutionnels » : le Chef de village de Saly, un imam, un adjudant de police, le directeur de l'école de Saly et deux instituteurs, un médecin de Saly, un responsable de l'Observatoire de Mbour.

J'ai retranscrit puis analysé mes entretiens et mes notes. Je me suis également fondée sur mon observation et mon ressenti, ma propre sensibilité. J'ai utilisé quelques photographies. Toutes ces informations composent mon matériel ethnologique.

J'ai procédé à une recherche bibliographique sur l'ethnologie du tourisme au Sénégal. Je n'ai pas négligé les autres expressions possibles portant sur mon sujet, la rencontre de ces deux imaginaires, à travers la littérature, le cinéma et le théâtre. Car ce sujet est d'actualité dans un contexte de mondialisation, dont le tourisme est un des modes de circulation des hommes et des cultures. Quelques sites Internet ont été également une source d'informations.

### **Chapitre III Etude de terrain à partir du complexe hôtelier Les Alizés**

Je vais tenter de retranscrire et d'analyser mon expérience du terrain à Saly.

Une présentation des lieux, des univers que sont l'hôtel et le village de Saly est nécessaire ainsi que des acteurs, au travers des entretiens enregistrés ou non et de mon observation.

Afin de mieux décrire les cohérences et les interactions entre ces deux univers, je passerai alternativement de l'un à l'autre, comme le fut ma propre démarche ethnologique.

Les membres de ces deux univers ont un imaginaire respectif.

Mon enjeu est de comprendre ce que la rencontre de ces deux imaginaires produit sur les membres de ces deux univers.

#### **I L'univers hôtelier Les Alizés vu par le « client touriste » :**

Afin de respecter l'anonymat et l'intimité de mes interlocuteurs, je garderai confidentiel le nom de l'hôtel où j'ai mené mon enquête. Je le nommerai hôtel Les Alizés de Saly. Pour une meilleure lecture, la liste des personnes que j'ai rencontrées se trouve en Annexe X et le plan du village de Saly en Annexe VI.

##### **A) Le complexe hôtelier Les Alizés :**

Le complexe hôtelier Les Alizés (de catégorie 3 étoiles supérieures) appartient à un tour opérateur français qui en assure l'exclusivité de la gestion et des réservations à partir de France, de Suisse et de Belgique.

La clientèle est francophone et à 98% française. Les clients arrivent par avion de Paris, Lyon, Marseille, Nantes, Toulouse et Bordeaux.

Le complexe hôtelier comprend deux structures, deux hôtels clubs indépendants jusqu'en 2002 : l'hôtel Teranga à l'entrée du village, qui ouvre ses portes en 1985 et le second adjacent le Baobab qui ouvre en 1989.

Les deux hôtels donnent sur une plage privée de sable fin. Ils sont reliés entre eux par un petit chemin et par la plage.

Depuis le rachat de l'hôtel Teranga en 2003 à un couple franco-allemand par le tour opérateur, les deux hôtels forment un même complexe hôtelier qui offre des prestations communes. Le nouveau propriétaire a repris le personnel de l'hôtel Teranga. Le personnel s'est adapté au mode de gestion propre à ce groupe et bénéficie des mêmes avantages que le personnel de l'hôtel Baobab.

### **1) L'hôtel Teranga compte 76 chambres (avec une capacité de 146 clients ).**

De l'hôtel Teranga, on atteint directement par la plage le plus ancien quartier de Saly, le Saly Koulang, qui est en fait le cœur de Saly.

En raison de la proximité du village, de l'hôtel on entend la musique du village, les prières de la mosquée du quartier de Saly Koulang.

L'hôtel s'ouvre sur la mer avec des bungalows « de charme aux toits de chaume construits dans le style africain », comme le précise la brochure, en forme de cases de chaque côté du restaurant. Les bungalows ont tous une salle de douche avec toilettes, un système de climatisation. Ils donnent sur un jardin « tropical », comme le mentionne la brochure ou sur la mer.



Le restaurant s'ouvre sur une piscine de moyenne taille, face à la mer et propose une cuisine locale sénégalaise et française. L'entrée et le plat principal sont servis par des serveurs, le dessert est en self-service.

Le bar, également en self-service, permet à la clientèle de se servir en cocktails, en boissons non alcoolisées et alcoolisées, mais aussi en café, en boissons chaudes et ce, jusqu'à 23h00. Une collation est proposée à 10h00 puis à 16h00.

Depuis le rachat de l'hôtel en 2003, le séjour est vendu uniquement en formule « tout inclus » ce qui signifie que les clients sont en pension complète, que les boissons de toutes sortes (vin, eau minérale, café, cocktails) presque à toute heure sont disponibles et incluses dans le prix du séjour. Le tour opérateur français s'est aligné sur la concurrence internationale venant de République Dominicaine et de Cuba qui ont initiés ces formules.

Auparavant, l'hôtel proposait le choix entre la demi-pension et la pension complète (hors boissons). Les clients en demi-pension déjeunaient soit à l'hôtel, soit le plus souvent dans les restaurants sur la plage, en allant vers le village (des restaurants tenus par des gens du village ou des Européens) soit à l'intérieur du village. Les clients sortaient plus souvent pour consommer l'après-midi ou le soir.

L'hôtel a une boutique de souvenirs à prix fixes (donc les prix ne peuvent être discutés, contrairement à la coutume locale), un bureau pour les excursions, des bureaux administratifs et bien sûr une réception.

Sur la plage plantée de palmiers, des transats sont à disposition des clients.

Les deux entrées de l'hôtel, côté village et côté plage, sont surveillées en permanence par une société de gardiennage indépendante.

## **2) L'hôtel Baobab compte 128 Chambres (avec une capacité de 279 clients)**

L'hôtel Baobab est conçu selon le même principe que l'hôtel Teranga mais les clients sont hébergés dans de petites villas de couleur ocre dont l'intérieur est en bois. L'architecte est français.

Le séjour est également vendu en formule « tout inclus ». Les repas sont proposés sous forme de buffet. L'hôtel a sa piscine, sa boutique de souvenirs et son bureau pour les excursions.

Presque toutes les activités (gymnastique, danse, etc.) et les animations sont proposées dans cet hôtel. Des spectacles y sont organisés le soir sur une scène ouverte. Les clients de l'hôtel Teranga peuvent passer la journée à l'hôtel Baobab et profiter de toutes ses prestations.

Les deux hôtels ont un taux de remplissage qui varie normalement selon les saisons : une « haute saison » du 1<sup>er</sup> novembre au 30 avril et une « basse saison » du 1<sup>er</sup> mai au 31 octobre.

Or, depuis le passage à la formule « tout inclus » qui a entraîné une augmentation du prix du séjour de 25%, les deux hôtels ont un taux de remplissage avoisinant les 100% presque toute l'année (auparavant le taux d'occupation pouvait descendre à 70%). Cette constante

est favorisée par la vente en promotion sur Internet une semaine avant le départ d'un séjour pour un prix pouvant atteindre au plus bas les 650 €TTC par personne en chambre double avec séjour, vol et transferts. Le séjour coûte à peine plus cher qu'un billet aller-retour Paris-Dakar en basse saison à 500 €TTC. Ce taux de remplissage garantit une activité régulière pour le personnel du complexe et ses fournisseurs et prestataires extérieurs.

Des campagnes publicitaires dans le métro parisien ventent les charmes du complexe Les Alizés aux parisiens pressés....

### **B) L'arrivée du touriste au complexe Les Alizés :**

Afin de transmettre l'atmosphère, l'ambiance du complexe et l'ambiance générale, je vais décrire l'arrivée de la cliente que je fus moi-même.

Mon avion arrive de Paris à deux heures du matin, heure locale, à l'aéroport de Dakar. Je passe la douane et sors de l'aéroport. Un jeune homme d'une vingtaine d'années qui ne semble pas travailler pour l'hôtel, me dit « Eh, bonjour, vous êtes la plus mignonne du groupe. Vous m'invitez dans votre hôtel ? ». Je suis déjà mise en condition.

Je trouve enfin le car qui me dépose vers 4 heures du matin (donc après une heure trente de transfert) à l'hôtel Teranga. Je descends du car. Un gardien m'aide à porter mes bagages et me dit : « Bonjour, c'est la première fois au Sénégal ? Non ? Vous connaissez l'hôtel ? Oui. Vous êtes une *séné gauloise* alors ».

Un ou une *séné gauloise*, est un néologisme employé fréquemment pour désigner un Européen ou une Européenne qui vit au Sénégal, qui y a vécu ou qui y séjourne régulièrement, qui connaît les coutumes et les pratiques sénégalaises, autrement dit les « codes ». C'est une façon de déterminer à qui l'on s'adresse, à quel type de touriste en l'occurrence et d'enclencher la conversation. Cette expression est en somme une manière plus élégante de désigner une touriste, une blanche que le mot *toubab* (voir lexique), utilisé essentiellement à l'extérieur de l'hôtel.

J'arrive donc à la réception. Le réceptionniste me donne ma clé de chambre, me fait remplir une fiche de police qui sera communiquée à la gendarmerie le lendemain et me « marque » d'un bracelet en plastique de couleur vert que je devrai garder tout au long du séjour.

Ce bracelet, qui ne peut pas s'enlever sauf à être coupé, ressemble au bracelet servant à identifier le nouveau né à la maternité. En arrivant à l'hôtel, le touriste est pris en charge et ce bracelet marque une « nouvelle naissance », celle de membre de cet univers qu'est l'hôtel.

Le touriste ou client est le membre d'une communauté différenciée. Ce bracelet permet au personnel de reconnaître les clients de l'hôtel qui pourront donc consommer et de les différencier de ceux qui ne le sont pas. A l'extérieur de l'hôtel, ce bracelet est également un identifiant de l'appartenance à l'hôtel. Les commerçants, les enfants à l'extérieur le reconnaissent.

Ce bracelet est le badge d'accès à l'hôtel. Un accès d'ailleurs surveillé à l'entrée principale et par la plage, jour et nuit, par une équipe de gardiens. Un « étranger » de l'hôtel doit montrer « patte blanche » c'est-à-dire une pièce d'identité et faire l'objet d'une décharge de responsabilité par le client de l'hôtel qui l'accompagne. Je reviendrai sur ce point précis dans le Chapitre IV consacré à mes axes de réflexion.

Le bracelet contribue à différencier le « dedans » et le « dehors » de l'hôtel.

Une partie du personnel de l'hôtel est identifiée par un uniforme (avec le logo de l'hôtel) qu'elle porte : barmans, serveurs, femmes de ménage, plagistes et animateurs (en tee-shirt). Le jour d'exception est le vendredi jour de prière à l'occasion duquel un barman peut par exemple se mettre en tenue traditionnelle pour se rendre à la mosquée à l'heure du déjeuner. Le personnel administratif, de direction ou chargé des excursions n'est pas en uniforme mais s'habille soit à l'européenne (costume, tailleur) soit en tenues locales (boubou pour les hommes et pour les femmes).

L'univers de l'hôtel se définit par ses membres (les clients, le personnel) et ses non-membres (les autres, les étrangers).

Les membres qu'ils soient clients ou salariés sont plus ou moins fidèles. En effet, l'hôtel enregistre un fort taux de retour (48% des clients reviennent). Certains clients reviennent au moins une fois par an, d'autres restent plusieurs semaines voire plusieurs mois dans l'année. Parmi les salariés, du fait de la reprise du personnel de l'hôtel Teranga ouvert en 1985, certains ont plus de vingt ans d'ancienneté dans l'hôtel.

L'hôtel est un peu comme une petite communauté, une « famille », dont les membres ne sont pas tous égaux : certains sont là pour être servis et d'autres pour servir.

Les uns et les autres sont mutuellement accessibles le temps de leur présence à l'hôtel : le personnel peut discuter, échanger avec le client-touriste et inversement.

La rencontre des non-membres de l'hôtel en dehors de l'hôtel n'est pas toujours souhaitée. Elle est même déconseillée.

Lors de la présentation des excursions par exemple, l'accent est mis sur le danger potentiel de recourir à des excursions non vendues par l'hôtel, de louer une voiture sans passer par l'hôtel, de s'aventurer hors des sillons proposés par l'hôtel. L'argument invoqué est celui de l'absence de responsabilité de l'hôtel en cas d'accident ou de litige. Cette mise en garde est donnée au client-touriste deux heures à peine après son arrivée à l'hôtel.

Le monde extérieur à l'hôtel est donc un peu « dangereux ». Les liens avec l'extérieur, à l'occasion des excursions ou bien d'une visite du village accompagné d'une animatrice, sont encadrés.

Dans cet univers clos et privilégié, le personnel ne peut être que porteur de ce sentiment de protection et de bienveillance. Un univers un peu soporifique « où l'on se sent bien, où l'on se sent revivre ».

Et à la fin du séjour, les serveurs, les femmes de ménages disent gentiment : « À l'année prochaine, Im chala »...

Car le personnel sait bien que lorsque l'on a connu le Sénégal, on revient !!! Mais pour quelles raisons les clients reviennent-ils ?

### **C) La réunion d'information et la présentation des activités aux clients des deux hôtels:**

Cette réunion d'information proposée aux nouveaux arrivants vers 11h00 du matin est intéressante car elle donne une idée de l'accueil et du ton donné par la Direction et par les différents acteurs de l'hôtel.

Le Directeur de l'hôtel est français, il ouvre la réunion en souhaitant la bienvenue aux clients et en leur rappelant le « plus » du Sénégal, « la Teranga » (l'hospitalité sénégalaise), sur un fond symbolique (le caractère gentil et disponible du personnel) :

« Bonjour, bienvenue au Sénégal, au complexe Les Alizés. Ici les gens sont gentils et courtois. Vous pouvez leur dire bonjour et ils vous répondent. Car je sais qu'en

France la communication est difficile. Vous pouvez discuter, parler avec le personnel, il vous répondra ».

Ce « plus » fait référence à un des « manques » dont est victime le touriste qui arrive de l'autre monde ; un manque qui sera compensé ici, comme bien d'autres, ce que je développerai plus loin.

Le Directeur de l'hôtel présente ensuite le responsable de clientèle et le responsable du bar qui sont tous deux sénégalais, puis les responsables de l'animation et de la base nautique qui sont français.

L'équipe d'animation est franco-sénégalaise et compte dix animateurs, cinq Français dont le responsable et cinq Sénégalais.

L'équipe de la base nautique compte trois Sénégalais et deux Français dont le responsable. Puis les autres acteurs de l'hôtel sont présentés: le chef cuisinier, le peintre de l'hôtel qui réalise les décors pour les spectacles, le tailleur de l'hôtel qui confectionne sur demande, les responsables des deux boutiques de souvenirs, la voyante de l'hôtel. Et enfin les responsables des excursions dans les deux structures.

Le complexe propose des sorties en quads, en catamaran, à vélo, en pirogue mais aussi de la voile, du tir à l'arc, des fléchettes, des cours de danse africaine, des cours de wolof, du sport d'entretien (réveil musculaire, stretching et aquagym) et des séances de massage payantes.

Des services annexes comme un bureau de change, le téléphone sont mis à disposition du client.

Ces deux hôtels offrent les prestations classiques de tout hôtel-club du monde avec des spécificités « locales » : des tatouages au henné (ce n'est pas local en fait), des tresses, les services d'une voyante qui vous prédit l'avenir à l'aide de corris (de coquillages) pour la modique somme de 15 € des cours de wolof deux fois par semaines et des cours de danse africaine.

Le client trouve donc une palette d'activités « locales » et moins locales destinées à le distraire durant son séjour, mais sans perte de ses repères occidentaux.

Pour illustrer cet accueil à l'hôtel, je donnerai l'exemple d'une autre première approche, qui trouvera du sens plus loin dans mon développement : l'après-midi de mon arrivée à l'hôtel Teranga où je séjourne pour la troisième fois, je me fais interpellé par le tatoueur que je ne connais pas : « Tu es une sénégalaise. Tu as des amis ici, tout se passe bien ? Tu veux venir boire le thé au village et connaître le village, parce que rester à l'hôtel ce n'est pas être au Sénégal. Chaque semaine on élit une fille. Tu seras élue cette semaine. Tu es la plus mignonne ».....

#### **D) Le temps, le rythme, la vie dans cet univers presque clos :**

De quelle façon le temps passe-t-il dans cet univers emprunté, qui offre tout le confort occidental, et tous les repères nécessaires au touriste européen venu se reposer ?

C'est un espace d'interactions entre des forces et des cultures différentes : la culture européenne ou plutôt française et la culture africaine aseptisée et contenue.

Le confort occidental (électricité, eau courante) y est garanti malgré quelques coupures d'électricité ou d'eau. L'eau n'est pas « rationnée », elle coule en abondance.

La nourriture, les boissons sont servies en abondance. Même l'alcool, dans un pays à majorité musulmane, coule à flot. Certains clients prennent place au bar dès 11h00 puis à 16h00. C'est une cloche actionnée par un barman qui signale qu'il est l'heure de se mettre à table à 13h30 et de cesser de boire. Un client se plaindra même au responsable de clientèle de cette initiative parce qu'il a payé le « tout inclus » et que le catalogue précise que "le bar est ouvert de 9h30 à 23h00".

Un « tout inclus » qui signifie que tout est inclus dans l'hôtel et que le client ne sort plus au grand désespoir des petits restaurants ou bars du village.

Le paysage a été transformé pour correspondre aux plages de cartes postales. Sur cette même plage, me confie Adama, plagiste depuis 20 ans à l'hôtel Teranga, il y avait des cabanons appartenant à des touristes locaux et puis derrière, la brousse et une forêt dans lesquels se pratiquait même la chasse. C'est à coup de bulldozer que tout a été modelé. Dans ses yeux je perçois un peu de nostalgie.

L'accès à la plage est réservé aux clients de l'hôtel. Elle est privée et surveillée. Une frontière symbolique la sépare de celle accessible aux villageois, aux enfants, aux rabatteurs et aux vendeuses de paréos ou de colliers. Elle est scrupuleusement respectée.

Et malheur à celui ou celle qui la franchira dans la journée et qui nuira à la tranquillité du touriste. Les gardiens ont ordre de saisir la marchandise de ces vendeuses, que l'on appelle les Bana-Banas (des disciples de la confrérie mouride qui remettent une partie de leur gain à leur marabout), qui de loin essaient d'attirer tant bien que mal la cliente. Mais sensibles aux difficultés qu'ont ces femmes à faire vivre leur famille, ils leur demandent de ne pas parler aux touristes, les éloignent de la plage réservée à l'hôtel. Ils leur évitent ainsi la saisie de leur marchandise et sa mise en dépôt à la gendarmerie. En cas de saisie, pour récupérer leur marchandise, elles doivent payer une caution dépassant sa valeur d'achat. Souvent, elles n'ont pas les moyens de payer la caution et elles abandonnent leur marchandise m'ont-elles dit.

Aussi la privatisation de la plage et son interdiction aux enfants du village peut être choquante. Pourtant, elle est justifiée par la nécessité d'éloigner les enfants des touristes, à la fois pour leur protection et pour les dissuader de demander des cadeaux ou de l'argent, m'explique Adama. Il s'agit de mettre fin à une forme de mendicité des enfants qui voyaient le ou la touriste comme « Madame cadeaux » ou « Monsieur cadeaux », et qui préféreraient rester à la plage plutôt que se rendre à l'école.

Quelques enfants passent rarement sur la plage de l'hôtel mais toujours accompagnés. Cette mesure vise également à protéger les touristes des racoleurs en tout genre, des faux guides qui peuvent abuser de « l'innocence » de certaines touristes comme je l'expliquerai plus loin.

### **E) Quel est ce Sénégal proposé et accessible au touriste français?**

L'hôtel est un univers emprunté, qui n'est pas significatif du savoir local et de la culture locale.

Au sein de l'hôtel, la vie est aménagée et vécue à l'occidentale même si le décor se dit africain.

La culture sénégalaise est mise à l'honneur un jour par semaine, c'est « la journée sénégalaise ». Des artisans exposent leur marchandise fabriquée le plus souvent à Dakar :

statuettes, sacs et chaussures en cuir avec des modèles adaptés aux goûts des européens ou tout simplement des reprises de modèles de grandes marques françaises.

Ce soir-là, une grande variété de plats sénégalais est proposée : yassa poulet, yassa poisson, tiebouden, couscous sénégalais (à base de mil) ou couscous à base de semoule, du riz, des desserts locaux.

Un spectacle de danse folklorique est proposé. La troupe compte plus d'une vingtaine de danseuses, danseurs et musiciens. Elle tourne dans les hôtels de Saly et vient du quartier de Saly Koulang. Elle est composée de Griots qui sont membres de la famille de Jean. Je leur ai demandé le prix de leur prestation : 30.000 Fcfa soit 45 € pour les vingt artistes, ce qui est peu. Les répétitions se font au village. Le spectacle est chorégraphié. Ils ont un cracheur de feu. Les femmes s'adonnent à la plus intéressante des exhibitions : « la danse du ventilateur ».

L'Afrique est bien mise en scène.

Je ne suis pas parvenue à savoir si cette expression suggestive était significative de la danse locale ou si elle était exagérée pour le plaisir des touristes. Les femmes dansent le ventilateur entre elles au village, lors des fêtes qu'elles organisent entre elles. Est-ce une reprise de ce qui est pratiqué pour les touristes ou l'inverse ? Je pense que l'influence du tourisme attise cette tendance à l'exhibition même dans les fêtes entre femmes au village. Il semblerait au dire de l'un des instituteurs du village de Saly que cette exagération (allant jusqu'à montrer son sexe lors d'une fête entre femmes) n'est pas traditionnelle.

Cette soirée sénégalaise à l'hôtel est l'occasion de s'habiller « local » et les clients ont la possibilité de se faire confectionner des tenues, plus ou moins traditionnelles, à partir de tissus africains vendus à l'hôtel par exemple. En fait peu de clientes saisissent cette opportunité de porter les couleurs locales, et ce même durant le reste du séjour. Ce qui est le plus prisé est de se faire tresser les cheveux (femmes ou enfants).

Peut-être est-ce un manque de reconnaissance de l'esthétique africain, de la beauté africaine de la part de touristes venus chercher le soleil sans se soucier de la culture locale. Le tissu africain commence pourtant à devenir à la mode en France et en Europe. En avril/mai 2006 le magasin Le Printemps à Paris met l'Afrique et la mode africaine à l'honneur avec pour slogan « Instinct d'Afrique » (l'Afrique et les Africains ne pourraient être qu'instinctifs). De même que des robes occidentales en tissus africains sont vendues très chères sur les bords du Canal Saint-Martin.

La veille de cette journée sénégalaise, l'hôtel propose une conférence sur le Sénégal assurée par un professeur d'histoire. Il dresse un état à la fois historique, économique, social et religieux du Sénégal. Il donne une idée du niveau de vie au Sénégal.

Les autres soirs, l'hôtel propose des spectacles dignes du Club Méditerranée avec une équipe d'animation franco-sénégalaise permanente qui danse et joue la comédie sur des musiques occidentales, anglo-américaines. Un soir par semaine, un orchestre de jazz sénégalais joue successivement dans les deux hôtels.

Les contacts avec l'extérieur de l'hôtel sont proposés à l'occasion d'excursions diverses qui permettent de découvrir le Sénégal touristique, historique et humain avec un guide professionnel. La visite de l'Ile de Gorée au large de Dakar est incontournable : point de départ des esclaves vers les Amériques et les Antilles, elle est devenue un lieu de pèlerinage pour la diaspora afro-américaine et antillaise. L'Ile de Gorée est classée patrimoine mondial de l'Unesco. La Maison des esclaves est également très visitée par des groupes scolaires de tout âge. Les excursions sont variées (voir la liste en Annexe XI). La ville de Dakar exemple de grande métropole des pays du Sud, tout comme des villages de brousse peuvent être visités. Le Sénégal moderne et le Sénégal « authentique » sont ainsi accessibles par ces excursions. La « soirée brousse » au cours de laquelle les clients dînent dans un village (un dîner préparé à l'hôtel) se veut « inoubliable ». Le prospectus précise : « On vise une ambiance saine et naturelle ». Des débordements ont peut-être eu lieu précédemment. En fait, tous les touristes ne sont pas préparés au voyage notamment dans cet autre monde qu'est l'Afrique, même une Afrique en voie d'occidentalisation. Le touriste a des devoirs minima de respect même s'il paye le « tout inclus ».

Que signifie une ambiance « naturelle » ? Une soirée avec des hommes et des femmes restés « naturels » ? L'association à la « nature » ou à l'homme et la femme « naturels » est très fréquente dans les entretiens avec les clients, les Sénégalais eux-mêmes. Elle est faite ici par le voyageur. Je reviendrai sur ce thème qui fait référence à l'imaginaire colonial lointain.

Bien que rien ne soit mentionné dans le catalogue sur l'existence d'un véritable village à Saly à deux pas de l'hôtel, une visite gratuite, une première approche du village est proposée. Une animatrice de l'hôtel, qui n'est pas nécessairement originaire du village, accompagne les clients volontaires dans les allées du village, à l'école de Saly, au centre de santé, à la maternité. Elle indique le lieu de la grande mosquée du village. Cette sortie

accompagnée n'empêche pas le groupe d'être accosté par les nombreux rabatteurs. C'est une initiative récente de la Direction de l'hôtel pour faire découvrir le village de Saly aux clients avec plus de sérénité. Car une promenade dans le village est jalonnée de sollicitations diverses.

J'ai pu observer certains touristes faire cette visite avec un « guide local », en fait un rabatteur, qui ensuite attire le touriste chez les artisans ou dans les nombreuses boutiques du village. Le guide perçoit ensuite un pourcentage sur les éventuels achats effectués par les touristes. Ces rabatteurs appelés **antiquaires** sont souvent des hommes et le plus souvent non originaires du village de Saly.

Ces liens avec l'extérieur s'ils se veulent vrais restent furtifs et superficiels : le seul lien créé est celui de l'argent donné, des bonbons ou des savonnettes de l'hôtel distribuées aux enfants dans les rues de Gorée ou d'ailleurs.

#### **F) Quel est l'imaginaire du touriste français au complexe Les Alizés ?**

Autrement dit que représente Saly pour le touriste, pourquoi a-t-il choisi cette destination ? Que recherche-t-il vraiment et qu'y trouve-t-il ?

Les deux hôtels drainent une clientèle différente. L'hôtel Teranga accueille une clientèle plus âgée (en moyenne 40 à 70 ans, des groupes, des comités d'entreprise) qui recherche le calme. L'hôtel Baobab reçoit essentiellement les familles, les jeunes couples, les célibataires ou « solos » venus non accompagnés sans être nécessairement célibataires.

Cette répartition de la clientèle est liée à l'existence d'une clientèle fidèle aux deux hôtels avant leur regroupement, avec des prestations, une image et donc un attrait différent.

C'est au cours de mon dernier séjour au mois de mars 2006 que j'ai tenté de saisir cet « imaginaire » du client-touriste. Logée à l'hôtel Teranga, il m'était plus facile de m'entretenir avec des clients de cet hôtel.

La particularité de ces deux hôtels est d'avoir en plus d'une clientèle occasionnelle des « habitués » communément appelés par le personnel les « **revenants** ».

Je me suis plus particulièrement intéressée à ces « revenants » qui constituent 15 à 20 % de la clientèle qui arrive chaque semaine (chiffres fournis par un des responsables administratifs de l'hôtel).

Qui sont-ils ? Je distinguerai deux catégories : les clients qui reviennent une à deux fois par an dans l'hôtel pour un court séjour d'une à deux semaines et les « *quasi-résidents* » qui vivent pour ainsi dire presque la moitié de l'année dans l'hôtel voire 9 mois de l'année. Il était difficile pour moi de solliciter ces personnes en vacances et d'obtenir un entretien individuel.

J'ai provoqué une discussion avec trois de ces clients (deux *quasi-résidents* et une *revenante*), tous français, pour les besoins de mon enquête. Ils ont accepté l'enregistrement de notre conversation. Leurs propos seront complétés ultérieurement par des entretiens plus confidentiels, informels et non enregistrés.

J'ai également le témoignage d'un client, Pierre, avec qui je déjeunais quelques fois.

Béatrice a 56 ans et vient cette fois-ci avec son mari. Son mari a des difficultés pour se déplacer. J'avais rencontrée Béatrice au mois de mai 2005. Elle séjournait pour trois mois consécutifs dans l'hôtel. Je m'étais aperçue qu'elle connaissait très bien le personnel de l'hôtel, le nommait par son prénom et le tutoyait. Cette semaine là, j'avais pu constater la présence d'une dame d'au moins 70 ans toute seule qui vivait dans l'hôtel plusieurs mois dans l'année.

Béatrice et son mari m'accordent donc un entretien, en présence d'une *revenante* dénommée Nicole, une femme de 60 ans qui séjourne dans l'hôtel deux fois par an toute seule. Nicole vient en vacances à Saly depuis 12 ans. Elle a séjourné dans différents hôtels de Saly, mais depuis quelques années, tout comme Béatrice et son mari, elle revient exclusivement dans cet hôtel.

Béatrice : « Nous venons 9 mois maximum et 7 mois et 3 semaines minimum par an, depuis presque 10 ans à Saly et cette année, outre 2 semaines d'escapades au Maroc et 2 semaines en Tunisie, nous sommes restés 21 jours en France pour voir nos enfants » me dit-elle. Nicole leur demande : « Mais vous n'aimez pas rester chez-vous ? ».

Je leur propose de m'expliquer les motivations qui les poussent, tous trois, à venir si souvent au Sénégal, à Saly et plus particulièrement dans cet hôtel.

Outre le confort, le fait de payer un certain nombre de services et de commodités, la logique marchande ne peut expliquer uniquement cet attrait. Quel est donc le « plus » de Saly, sa force d'attraction?

Béatrice : « Nous faisons partie de la famille maintenant dans cet hôtel. Moi je viens au Sénégal depuis si longtemps parce que ici mon mari peut jouir de la vie, et moi aussi. Il peut se déplacer librement dans l'hôtel et dans le village. Il n'y a que 5 heures de vol. Donc pour lui c'est plus appréciable. Il fait beau toute l'année. Ici, on parle français et le franc CFA correspond aux nouveaux francs » (100 Fcfa = 1 FF, soit 0,15 €).

Les gens sont sympathiques, la nourriture est bonne et quand ça ne va pas au niveau du service, je le dis. L'hôtel est très propre, nous sommes en sécurité. On voit moins d'enfants qui mendient dans les rues, et c'est appréciable ».

Henry (son mari): « Nous ne sommes pas dépaysés. C'est toujours protégé ».

Béatrice : « Ce que j'adore c'est dialoguer. On apprend beaucoup de choses avec ces gens et on échange nous aussi sur notre façon de vivre. Les gens ne sont pas malheureux. Avec les salaires qu'ils ont, il ne faut pas croire qu'ils sont pauvres ».

Henry : « Ils leur faut peu de choses pour vivre ».

Béatrice : « Moi je trouve qu'en France il y en a des pauvres mais ils mendient moins qu'ici. Et ici, les hommes parlent beaucoup d'argent et de sexe ».

Je leur demande s'ils ont fait des connaissances à Saly.

Béatrice : « Enormément. C'est très enrichissant de venir ici. Franchement on apprend des choses. Moi je suis catholique pratiquante et je fréquente beaucoup de musulmans qui m'apprennent beaucoup de choses, mais que je retrouve dans la Bible»

Henry : Ils sont à 95% musulmans et on ne voit pas la différence.

Béatrice : Et ça j'apprécie beaucoup ».

Henry: « On a trop de confort en France. Mais ici au Sénégal, les gens ont peu de choses. Je ne critique pas le confort mais le gaspillage. Ici on réapprend à vivre, on réapprend les bases On réapprend la simplicité de la vie. Quand vous voyez toute la famille ramasser le bois pour se faire à manger, se chauffer, c'est là que moi, en France, j'appuie sur un bouton. Au Sénégal on réapprend le naturel »

Ce qui est intéressant dans cette conversation, c'est la recherche de repères rassurants (pas de dépaysement, on parle français, nous sommes protégés, on retrouve le franc que l'on a perdu avec l'euro, on est « chez soi ») et en même temps une recherche d'exotisme, une volonté de retrouver « la nature », au travers de cette Afrique « authentique » sans électricité, sans eau, que l'on retrouve dans des villages plus lointains « en brousse » et que l'on peut visiter en excursions.

Venir ici c'est fuir la société de consommation, se rapprocher de la nature et de la vie « originelle » tout en bénéficiant d'un certain confort de type occidental.

Entre fuite de l'occident et refuge dans un petit « paradis terrestre », c'est un retour « organisé » à la vie originelle à proximité de cette Afrique « authentique ». Cette image du « paradis » est ventée dans les descriptifs de Saly édités par l'Office de tourisme sénégalais en France, elle fait référence au paradis biblique, à l'Eden, au paradis perdu que le touriste occidental retrouve au Sénégal. (Voir en Annexe XII).

Mais cette recherche d'authenticité est sans risque à Saly, elle se fait dans une Afrique occidentalisée qui rassure, une Afrique sécurisée. Dans le discours de mes trois interlocuteurs on retrouve l'importance de ce sentiment de « sécurité ». La référence à la propreté et donc à l'hygiène est également mentionnée dans leur discours.

Béatrice rappellera que Saly « ce n'est pas le vrai Sénégal. Ici, c'est la Côte d'Azur ».

Mais cette recherche de « nature », de « gentillesse » et de « communication » n'est pas gratuite. Venant d'un monde plus riche économiquement, Béatrice et Nicole sont sollicitées et « donnent » régulièrement. Elles se disputent même sur le prix du sac de riz parfumé qu'elles offrent aux familles qu'elles connaissent, un prix qui a augmenté.

Toutes deux disent faire de « l'humanitaire » au Sénégal.

Nicole : « Je vais avec les Sœurs en brousse, j'ai deux jumelles à l'orphelinat de Dakar que je parraine. Je vais dans les pouponnières, je vais aider. J'aime beaucoup ce pays. J'ai fait 30 pays dans le monde, je viens depuis 1994 deux fois par an. Et j'aime beaucoup les sénégalais ».

Comment ne pas ressentir de culpabilité quand on a de l'argent, que l'on reçoit de l'attention de la part de familles « qui vous invitent, qui ne savent pas comment vous faire plaisir » comme le précise Nicole ?

Et, mes trois interlocuteurs ne sont pas dupes de l'importance de l'argent à Saly.

Béatrice : « Ils ne savent pas quoi faire pour nous, mais c'est toujours avec des arrières pensées, avec le porte-monnaie. Le nerf de la guerre, c'est l'argent.

Nicole : C'est partout. Quand on arrive ici, on est les rois du pétrole. On a payé le billet d'avion. Mais ici ils ont besoin d'argent. Moi, ce que je n'admets pas, c'est quand on me réclame de l'argent. Moi je donne. Et ils le savent : « si tu demandes à Nicole tu n'as rien ». Moi je donne de bon cœur.

Henry : Quand on leur donne des médicaments et qu'ils les revendent, ça me mets hors de moi. Même à l'unité, et pour par exemple s'acheter une perruque ou des tresses.

Nicole : Oui c'est limite, ça ne m'étonne pas. Mais c'est dans le monde entier. ».

« Ces gens » que l'on veut aider ne sont pas si pauvres que ça selon Béatrice. On veut leur donner de quoi « vivre » ou se soigner mais eux veulent consommer et se faire plaisir comme vous qui êtes européens.

La contrepartie de ces dons, de cette générosité que l'on voudrait « utiles » à ses propres yeux, et selon ses propres priorités, c'est le sentiment d'y avoir trouvé « une famille » comme Béatrice ou bien une certaine notoriété, être « connue et reconnue » à Saly.

Nicole: « Quand tu sors de l'hôtel, ils sont agglutinés à nous, et ils te disent « donnes et viens voir.... » Mais avec moi ils ne le font pas parce qu'ils me connaissent et que moi je ne suis pas une toubab, je suis *séné gauloise*. »

Le mot *toubab* désigne le blanc, la blanche, le touriste. Il est utilisé par les enfants et les adultes dans la langue wolof. Il comporte une double connotation (voir lexique). Nicole n'est pas une toubab mais une « *séné gauloise* », elle est presque d'ici, de Saly avec le temps pense-t-elle. Elle ne veut pas être vue comme une étrangère, une simple toubab. Elle se sent « entre-deux » appartenir aux deux mondes, celui de la France et du Sénégal.

Aussi, que ce soit à l'intérieur de l'hôtel parce que le personnel est prévenant et à l'écoute ou bien à l'extérieur on ne peut pas être seule. Béatrice a une jeune amie qui l'accompagne « en charrette » jusqu'à Mbour ; Béatrice fait des courses pour la famille en échange.

Cet échange symbolique, don contre don, n'exclue pas un rapport presque passionnel et charnel au Sénégal (de Saly).

Nicole : « Quand j'arrive à l'aéroport, mes poils se hérissent. Je respire. Il y en a qui disent que l'Afrique c'est moite, que ça sent mauvais, moi je trouve qu'ici c'est ma vie. Et j'espère qu'ils resteront toujours aussi gentils avec les touristes. Pour moi tout est parfait, j'espère venir encore dix ans ici. C'est ma terre promise ».

Et Nicole ne passe que rarement à Dakar, uniquement pour aller à l'aéroport et rejoindre Saly. C'est donc bien le Sénégal de Saly sa « terre promise ».

Je lui demande alors pourquoi n'a-t-elle pas acheté de maison comme la plupart des touristes de Saly « capturés ». Elle me répond :

« Non moi je viens voler leur soleil mais pas leur terre. Une maison s'achetait 6.000.000 Fcfa (9.100 €) il y a 12 ans et maintenant elle coûte 100.000.000 Fcfa (15.000 €), et puis c'est trop de complications. Moi je préfère aller à l'hôtel et rester libre».

Nicole est aussi très fière de ses jumelles qu'elle parraine à Dakar. Elle a un rapport très affectif au Sénégal.

D'autres clients ont un discours beaucoup moins affectif relevant de clichés coloniaux, racistes et méprisants que le personnel ne semble pas relever. C'est le cas de Rebecca, une femme sophistiquée de 50 ans, une « revenante », qui séjourne deux semaines par an à l'hôtel Teranga. Je l'entends faire une réflexion à ses amies : « Ils sont fainéants, ils travaillent mal. C'est l'Afrique, ils sont limités ». Elle s'adresse avec une grande familiarité à un barman de l'hôtel. Elle tutoie systématiquement le personnel, quelque soit son âge et son sexe.

« Alors Iba, vous (elle s'adresse à l'équipe du bar) avez mis les cendriers, vous commencez à réfléchir. Cette année, j'ai décidé de vous éduquer ».  
Et Rebecca prend une photo souvenir avec Iba. Ce n'est donc que de l'humour de la part de Rebecca et Iba se contente de sourire !

Au cours de mes entretiens avec certains membres du personnel de l'hôtel, je me suis demandée de quelle façon le personnel percevait les clients et surtout s'il réagissait face à ces petites réflexions « anodines ».

Tamsir un homme de 40 ans qui assure la comptabilité et la gestion de l'hôtel Teranga veut bien répondre à cette question. Je lui demande, avant, pourquoi les clients reviennent-ils en si grand nombre ?

Tamsir : « Ils reviennent parce qu'ils ont été bien traités ici, parce qu'ils ont aimé la mer et le soleil, parce que les gens sont souriants et sympathiques. Parce que c'est tranquille pour eux, dans un hôtel où l'on privilégie le calme et la sérénité. C'est bien pour des gens qui sont stressés et qui se mettent à courir sur un escalator à Paris. Vous arrivez ici et vous prenez le temps de vivre. Tu ne trouves pas que c'est une raison évidente pour revenir ?

LH : Et ici, vous ressentez le racisme ?

Tamsir : Le ressentir non, mais il y a quand même des clients qui ont des propos racistes, ils ne s'en rendent pas compte quelques fois et nous, on est obligé de sourire. Ce qui rend les choses difficiles, c'est lorsqu'un client a des propos de ce genre et que tu es obligé de sourire pour le remettre à sa place. Mais enfin c'est le métier.

LH : Si on sourit on le remet à sa place ?

Tamsir : Mais oui, il se remet en question. Et la plupart du temps avant de partir il s'excuse ou il fait tout pour plaire. Mais on comprend tout, c'est l'histoire qui fait ça. Cela reste des cas très isolés ».

Le « sourire » est à la fois le fond de commerce du Sénégal terre de la Teranga (de l'hospitalité), une valeur sûre pour le touriste qui vient au Sénégal et en même temps une arme de défense pour le personnel. Le fameux « Sourire *BANANIA* » (qui redevient à la mode d'ailleurs dans les boutiques de décoration du Paris branché) est une bonne illustration de l'image véhiculée en France pour représenter l'homme africain au début du XIX<sup>ème</sup> siècle et qui persiste peut-être dans l'imaginaire du touriste français. Et le Sénégalais renvoie cette image que certains touristes ont de lui, en toute conscience.

Dans sa thèse intitulée « Imaginaires et idéologies du tourisme international, l'exemple du Sénégal », qui date de 1993, Didier Masurier analyse le champ lexical utilisé par des clients français en vacances au Sénégal et ses représentations p 508 :

« La misère, pauvreté, des mendiants, du manque d'hygiène et de saleté rapportés aux représentations du rapport à l'autre, laissent entrevoir une distinction singulière entre les Sénégalais du secteur touristique et ceux de « l'extérieur ». Trivialement les « nègres » de l'hôtel sont gentils, souriants et accueillants, quant à ceux du dehors sont pauvres sales, agressifs, racoleurs et fainéants ....La prééminence de représentations du rapport à l'autre dans le cadre d'une relation codifiée, de l'hospitalité « serviabilisée », place le touriste de facto en position de dominant et lui confère prestige et sécurité ».

Didier Massurier énonce aussi la notion d'un « exotisme de proximité » lié à la francophonie.

Les représentations qu'ont les touristes français des Sénégalais en 2006, n'ont pas beaucoup évolué depuis cette étude.

Outre le soleil, le sourire, la gentillesse, quel est donc l'autre attrait de Saly. Celui que l'on n'avoue pas facilement : le sexe, le « piment des vacances ».

C'est ainsi qu'avec le temps et en faisant un peu plus connaissance, Nicole me fit quelques confidences sur la plage.

Nicole : « Je me suis mariée vierge, très jeune et je n'avais connu que mon mari. Je ne voulais pas mourir idiote. Un jour j'ai sympathisé avec un membre du personnel de l'hôtel où je séjournais à l'époque. Cette relation a commencé sans « préméditation ». Il avait 20 ans de moins. Nous sommes sortis ensemble durant six ans et je venais deux fois par an pendant deux semaines le voir. Je n'avais pas le sentiment de tromper mon mari. C'était le piment des vacances. Je lui ai appris à faire l'amour. Je connais très bien sa femme et ses 4 enfants. Il n'était pas avec moi pour l'argent. On était ensemble comme des enfants, on avait une complicité. On se retrouvait dans un campement tous les soirs en dehors de Saly. Il était à moi pendant mon séjour. Je voulais une relation exclusive ».

Afin de saisir le sens de cette relation, je lui demande si elle avait eu des sentiments.

Elle me réponds : « C'est vrai que quand je rentrais chez moi, pendant trois mois je n'étais pas bien, je me sentais bizarre ».

Cette relation va prendre fin lorsque son ami décide de prendre une seconde épouse avec qui il aura un enfant « sans le lui dire ». Peut-être se considérait-elle être déjà la seconde épouse, la « favorite » ? Nous verrons plus loin que ce cas de figure existe à Saly et au Sénégal.

Elle rajoute :

« Sa femme me demande de l'argent pour les enfants, mais je refuse. Je l'aiderai quand elle aura cessé de faire des enfants. Elle en a six maintenant. Comment vont-ils les nourrir. Elle m'a proposé de me donner le dernier de ses enfants. J'ai refusé car moi je préfère les filles. Mais son mari n'acceptera pas qu'elle se fasse stériliser. Lui et moi sommes amis maintenant »

Pour mettre fin à la relation, Nicole a changé d'hôtel de référence pour ses séjours qui resteront réguliers à Saly, puisque c'est sa « terre promise ».

L'autre personne que j'ai rencontrée lors de mon dernier séjour est Pierre, un homme de 60 ans retraité, qui présente les mêmes caractéristiques que mes précédents interlocuteurs. Pierre a perdu sa femme deux ans auparavant. Après une dépression, son médecin lui conseille de voyager. Ce thème du pouvoir « salvateur » du voyage a été traité dans le film « Toute la beauté du monde » de Marc Esposito sorti au mois de décembre 2005, où justement une jeune femme venant de perdre son mari reprend goût à la vie grâce à un long séjour à Bali. Je citerai en illustration une phrase du site sénégal.com « Venez une semaine à Saly, c'est mieux que de prendre du prozac (un anti-dépresseur) ».

Depuis deux ans, Pierre passe plus de 6 mois hors de France et alterne des séjours de trois semaines au Sénégal (dans cet hôtel) et d'un mois à Cuba soit à hôtel et soit chez l'habitant. La totalité de sa retraite finance ses séjours.

Un séjour à Saly permet ainsi de reprendre goût à la vie.

Saly avec ses palmiers, ses plages, le sourire des Sénégalais attire une clientèle européenne, surtout française en situation de fragilité personnelle et affective.

Tout comme Béatrice et son mari, Pierre a des enfants, il n'est donc pas seul. Et pourtant il éprouve le besoin de quitter la France plus de six mois par an.

C'est en fin de séjour que Pierre m'avoue avoir des « copines » régulières à Saly, comme à Cuba, mais qu'il ne songe pas au mariage. Il est parfois invité dans la famille de l'une de

ses copines, avec qui il va acheter du poisson à Mbour. Lui aussi « jouit » de la vie à Saly et il s'en vente auprès des autres clients avec qui il partage des activités nautiques au sein de l'hôtel.

J'apprendrai aussi plus tard par un membre du personnel de l'hôtel, que Béatrice était tombée très amoureuse d'un homme marié qui travaillait au bar et que leur relation a duré plusieurs mois.

Tous ces amours de vacances ne se terminent pas toujours bien et peuvent même conduire à des drames conjugaux. En 2000, une jeune femme exploitante agricole en France, qui n'avait jamais voyagé, vient une semaine en vacances à l'hôtel Baobab, toute seule, sans mari et ni enfants. Elle tombe follement amoureuse d'un animateur qu'elle retrouve à Saly quelques mois plus tard. Après ce second séjour, son mari se suicide, n'ayant pas supporté la rupture envisagée par sa femme, ni les circonstances.

Ces trois histoires de femmes mariées venues en vacances à Saly ou en long séjour confirment une pratique existante dans les hôtels de Saly, une pratique qui se répète : celle d'avoir un amant sur place durant son séjour à Saly.

La « magie » de Saly peut ainsi être fatale et dévastatrice. J'avais rencontré cette jeune femme en 2000 et cette histoire circule maintenant à Saly, comme une mise en garde !

En face de quel exotisme sommes nous pour que la magie opère si facilement ?

Cet exotisme n'est pas seulement constitué du soleil et d'une plage de carte postale. Les hommes et les femmes du Sénégal sont une composante indéniable de cet exotisme local pour l'Européen.

### **G) Un état d'abandon inattendu dans ce « petit paradis »:**

Dans cette atmosphère enchanteresse, le touriste ne travaille pas, ne dépense pas d'argent pour boire et manger, pour ses besoins de base car « tout est inclus ».

Il peut s'abstenir de dépenser et consommer. Mais est-ce possible lorsque l'on vient d'une société de consommation ? Peut-être que cette générosité (dont témoignent Béatrice et Nicole envers les familles qu'elles connaissent par exemple) vient tout simplement de là ?

Le chiffre d'affaires des excursions a par exemple augmenté de 15 à 20 % depuis le passage au « tout inclus ». Est-ce de la curiosité, une envie de découvrir ou de dépenser ?

Le client se délaisse sous le soleil. Il profite de la « douceur de vivre et de la nonchalance sur les plages de Saly » comme le précise le descriptif de Saly édité par l'Office de tourisme sénégalais en France (en Annexe XII). Il donne l'image de Saly qui doit être véhiculée aux touristes français.

L'hôtel propose au client-touriste des activités, des excursions. Ce dernier peut discuter avec le personnel, se confier.

Dans l'hôtel, les gens parlent facilement de leur vie, que ce soit avec d'autres clients ou avec le personnel de l'hôtel. Le bureau des excursions et le bar font office de confessionnal improvisé. Très rapidement, tout le monde connaît la vie de tout le monde. C'est une grande famille. On se livre, on se « lâche », on lâche prise en toute quiétude..

Le Directeur de l'hôtel a bien raison : on peut parler enfin et on nous répond.

A travers la parole, le client transmet une part de son monde. Avec le temps le personnel connaît Paris ou Marseille comme sa poche même s'il n'y a jamais mis les pieds.

Le touriste en séjour à Saly véhicule sa sexualité et ses moeurs. Nicole a appris à son ami à faire l'amour. D'autres viennent en couple et se trompent mutuellement ou viennent en vacances avec leur amant ou leur maîtresse.

Ces comportements peuvent choquer ou susciter des interrogations par rapport à l'échelle des valeurs occidentales.

Un membre du personnel de l'hôtel Baobab qui y travaille depuis presque vingt ans me dira par exemple :

« Une femme mariée est venue ici avec son copain. Nous au Sénégal nous autorisons la polygamie mais chez vous en France, c'est caché. Tu ne verras jamais une Sénégalaise oser faire ça ».

Le touriste vient avec son argent, ses valeurs, ses moeurs, sa sexualité et son mode de vie est reconstitué au sein de l'hôtel pour son plaisir et sa jouissance. Il a ses propres exigences.

Il vient au Sénégal et a besoin de cet Autre qu'il veut rencontrer sur différents plans (curiosité intellectuelle, intérêt affectif, relationnel, sexuel), pour donner du sens à sa vie, confirmer le pouvoir de son argent, sa capacité à donner, à « être généreux », à être un « bon chrétien » (comme se présente elle-même Béatrice), ou pour combler une détresse affective et/ou sexuelle.

En face de lui, des Sénégalais et des Sénégalaises sont là pour le servir et l'écouter, répondre à ses demandes, presque toutes ses demandes.

Avec le temps et l'expérience, le professionnel du tourisme anticipe ces demandes et sait très bien à quel type de touriste il s'adresse, quels sont ses manques (affectifs et/ou sexuels), ses attentes. Selon son propre imaginaire et ses besoins il se jouera ou non de ce touriste.

Dans cet « état » de délaissement et d'abandon dans lequel le touriste se trouve au sein de la structure hôtelière, il donne à cet Autre, l'homme ou la femme sénégalaise (qu'il rencontre dans l'hôtel ou à l'extérieur), sans le savoir, un certain pouvoir.

Avant de donner la parole au personnel de l'hôtel afin de saisir son imaginaire, il convient de restituer l'univers du village du Saly, d'où certains sont originaires et où d'autres habitent tout simplement.

A proximité de quel environnement humain se situe le complexe hôtelier les Alizés ?

## **II L'univers « village de Saly » au cœur de la station balnéaire de Saly-Portudal après plus de 20 ans de fonctionnement:**

Saly est désormais un village qui vit au rythme du tourisme.

En sortant du complexe Les Alizés, le client se trouve au cœur du village de Saly. Il atteint très rapidement l'allée principale qui mène à l'école, jalonnée de magasins de souvenirs, de bijouteries, de vendeurs de fruits et légumes, de bars, de discothèques, de restaurants, d'agences immobilières, d'un cyber café où il est possible de téléphoner à l'étranger, d'utiliser un ordinateur.

A l'entrée du village se dresse le « village artisanal » créé par la Société d'Aménagement de la Petite Côte la (S.A.P.C.O) (voir le plan du village de Saly en Annexe VI). Dans des cases en pailles, les vendeurs proposent tout l'artisanat sénégalais, un artisanat qui n'est pas produit localement.

A la sortie de l'hôtel, les clients sont très sollicités par les vendeurs, les rabatteurs.

La place du village est le lieu de rassemblements, de sabars (fêtes de femmes ou de jeunes filles), de baptêmes, de match de football : un lieu de vie et d'expression culturelle. Jeunes et vieux boivent ensemble le thé pour passer le temps. Les femmes y vendent fruits, légumes et poissons provenant de la production locale de Saly.

La plage de Saly Koulang (à gauche de l'hôtel Teranga) est également un lieu de vie : le Chef de village y reste souvent avec les anciens à discuter et boire le thé. Les pêcheurs se ressemblent aussi sur la plage. Des fêtes, des sabars et même les mariages y sont organisés.

Le terrain de football (dans le quartier de Saly Tapé, voir plan de Saly en Annexe VI) est également un lieu de rassemblement en fin d'après-midi pour les adultes et pour les enfants et les adolescents (après l'école). Le football est à la fois une passion et un passe-temps pour les adultes qui travaillent et qui ne travaillent pas.

#### **A) Les nouvelles populations du village de Saly : nouveaux arrivants du reste du Sénégal, des pays voisins et d'Europe :**

Saly et la Petite-Côte se caractérisent par un fort pouvoir attractif. Les jeunes des villages de la zone continentale migrent vers la zone côtière en raison des possibilités d'emploi offertes dans le tourisme et dans la pêche.

Tout le Sénégal est représenté à Saly. De nombreux saisonniers et permanents venant de Dakar, Thiès, Saint-Louis, de la Casamance s'installent à Saly soit provisoirement soit définitivement. Ceux dont la famille est restée dans leur ville ou village d'origine louent des chambres au mois qu'ils partagent à plusieurs quelques fois. Ils rentrent alors régulièrement dans leur famille lorsqu'ils en ont suffisamment les moyens. Car leur présence à Saly est motivée uniquement par la nécessité d'y trouver des ressources financières pour subvenir aux besoins de leur famille (parents, femme, enfants, ...).

L'immigration africaine est importante. Ces travailleurs arrivent de Gambie, Guinée Konakry, du Mali, du Nigeria, et de Guinée Bissau. Malheureusement cette population mal insérée se tourne souvent vers les activités délictueuses : la prostitution, le trafic de drogue et la délinquance. Les Mauritaniens (parmi les Nars) sont installés depuis plus longtemps à Saly et tiennent les nombreuses épiceries ouvertes très tard dans la nuit.

L'immigration à Saly est également européenne. Saly attire des Français, des Belges, des Suisses venus s'installer pour y vivre, y passer leur retraite ou se lancer dans les affaires. Dès lors qu'ils restent au Sénégal plus de six mois dans l'année, ils acquièrent un statut de résident.

Saly est aussi un point de départ pour l'émigration vers l'Europe selon un processus que je développerai plus loin, spécifique à sa position touristique.

### **B) Les différentes activités, circulations autour du tourisme :**

Le dynamisme de Saly s'explique par les flux d'argent qui y circulent et qui s'auto alimentent.

Le tourisme a créé des emplois formels et informels : des emplois dans les hôtels (permanents et saisonniers), des emplois dans les nombreuses agences d'excursions, agences de quads, agences immobilières, dans les centres commerciaux pour touristes, dans les bars et restaurants de standing, dans les résidences hôtelières, dans les banques (deux banques ont ouvert à Saly avec plusieurs distributeurs automatiques et une agence Western Union qui garantissent une bonne circulation de l'argent avec l'étranger).

Pour le confort des touristes et des résidents, une pharmacie est ouverte tous les jours.

Pour leurs déplacements, les touristes trouvent de nombreux taxis qui attendent sur l'allée principale de Saly et qui assurent les trajets sur Saly, vers Mbour, la Petite-Côte, Dakar et le Sine Saloum.

Les habitants de Saly moins fortunés se déplacent dans tout le Sénégal en « cars rapides » (collectifs) qu'ils rejoignent à la gare routière de Mbour en taxis collectifs ou privés.

De nombreux rabatteurs appelés « antiquaires » rôdent dans les rues de Saly à l'affût de touristes, ils s'improvisent guides comme je l'ai expliqué précédemment.

Il existe des circuits économiques pour les touristes, pour les villageois, pour les travailleurs de Saly et pour les résidents. Ces circuits sont parallèles et se croisent bien évidemment.

Les touristes sortent des hôtels et fréquentent les bars, les discothèques (lieux de rencontre des prostituées). Ils achètent dans les boutiques du village ou au centre commercial. Ils peuvent même acheter une villa ou un appartement à Saly. La pression immobilière est d'ailleurs forte à Saly en raison de la demande qui augmente.

Le circuit économique des hôtels n'est pas fermé, puisque des prestataires extérieurs interviennent. Le personnel des hôtels a aussi quelque fois des activités annexes : proposer des sorties « organisées », suggérer l'achat d'une villa, d'un terrain ou une location saisonnière.

Les résidents vivent en circuit fermé dans des quartiers spécifiques de Saly (Saly Golf ou Saly Niakhniakhal, voir plan de Saly en Annexe VI). Ils mettent leurs enfants dans des écoles privées à Saly Carrefour ou à Mbour. Ils fréquentent les bars et restaurants de standing. Leur médecin est le même que celui qui assure une permanence pour les touristes. Les tarifs sont identiques pour ces deux types de clients. Ils vivent également de l'économie du tourisme puisque beaucoup font construire des villas ou appartements qu'ils louent aux touristes. Ils sont propriétaires de la majorité des agences immobilières de Saly et des activités annexes (agences d'assurances, de l'office notarial ouvert récemment...) et surtout de quasiment tous les bars, discothèques, agences d'excursions. Ce sont eux qui tirent l'essentiel des profits générés par le tourisme, après les hôtels (gérés par quelques particuliers européens mais surtout de grands groupes européens comme précisé dans le Chapitre I).

Quelques Européens vivent au cœur de Saly (à Saly Koulang). Ce sont le plus souvent des couples mixtes (franco-sénégalais). Saly Koulang serait surnommé le « quartier des sénégalais ».

### **C) Les pouvoirs locaux traditionnels et leurs liens avec le tourisme :**

Le village de Saly reste un véritable village dans la mesure où il a su conserver ses pouvoirs locaux traditionnels : le Chef de village et son Conseil des Anciens constitué de

représentants de chacun des quartiers de Saly (désignés par les chefs de famille du quartier).

La qualité de Chef de village est héréditaire : Le Chef de village, Babacar Diome est Sérère musulman et il vit à Saly Koulang, au cœur de Saly.

Il est reconnu dans ses fonctions par décret du Ministère de l'Intérieur (du 29 mai 1972 et du 22 mars 1966). Il est le représentant des autorités administratives et locales dans le village. Il est cependant « coiffé » par le Président de la Communauté rurale de Malicounda. Il a perdu sa compétence en matière de gestion et d'attribution des terres du village. Ce pouvoir de « lamane » est désormais conféré à la S.A.P.C.O sur les quartiers de Saly Tapé et de Saly Koulang. Sur les autres quartiers de Saly, ce pouvoir appartient au Président de la Communauté rurale de Malicounda.

Le Chef de village continue de régler les conflits familiaux à l'amiable. Il représente l'autorité morale du village.

L'autre autorité traditionnelle appartient aux chefs religieux, aux imams des différents quartiers de Saly et au curé de l'unique église de Saly Joseph. Saly compte trois mosquées à Saly Tapé (dont une grande mosquée), une à Saly Extension (récente) et une à Saly Koulang. Les imams ont un rôle de conseillers directs auprès du Chef de village. Ils célèbrent les mariages religieux et les baptêmes. Les mosquées reçoivent des dons de la part de villageois, des financements de la Communauté rurale de Malicounda, mais aussi des aides de la part de la S.A.P.C.O (aides à la construction d'une mosquée, à son achèvement). C'est le comité de gestion des mosquées qui gère cet argent.

J'ai rencontré le Chef de village de Saly et l'un des trois imams de Saly, Monsieur Omar Sene, qui habite Saly Koulang et qui est Sérère comme le Chef de village.

Il est intéressant de constater que tous deux ont des liens directs ou indirects avec le tourisme et que leur statut d'autorité traditionnelle ne leur suffit pas pour subvenir aux besoins de leur famille.

Le Chef de village a sept enfants, qui sont tous allés à l'école de Saly. Deux de ses fils travaillent dans un hôtel de Saly. Sa seconde épouse est femme de chambre dans un hôtel et sa première épouse est aide sage-femme au dispensaire de Saly. De ce fait, le Chef de

village qui a une soixantaine d'années et qui a pris ses fonctions à l'âge de vingt ans, a connu toute l'évolution de Saly et est bien au fait des différentes réalités de Saly (au village et dans les hôtels). Je lui ai demandé de me dire ce que le tourisme avait changé à Saly :

« Avant la construction des hôtels, il y avait des terres à cultiver, mais maintenant il n'en reste presque plus. Depuis, il y a ceux qui ont eu la chance de travailler dans les hôtels. Pour les autres jeunes, il reste la pêche».

Le Chef de village ne m'a pas parlé en français. C'est un jeune guide qui habite Saly Koulang, dont son meilleur ami travaille à l'hôtel Teranga, qui m'a servi d'interprète.

Omar Sene a 50 ans, il est natif de Saly. Il est imam et travaille en même temps dans l'hôtel Les Bougainvilliers en qualité de plagiste. Il a été élu imam par les villageois. Il a fréquenté l'école coranique de Saly dès l'âge de 8 ans.

Il était initialement pêcheur. Vers l'âge de vingt, il part à Dakar pour travailler dans la pêche au gros. Lorsque le village de Saly s'est transformé en station touristique, il est revenu vivre à Saly pour travailler dans le tourisme et rester près de sa famille.

Cet homme a ainsi abandonné son métier traditionnel. En même temps, le développement touristique de Saly l'a encouragé à revenir au village. De même, Jean n'est finalement pas resté travailler à Dakar et Abdou (que je présenterai plus loin) est retourné vivre à Saly dans les années 90 avec ses sœurs, après avoir suivi ses parents à Dakar.

Le tourisme a ainsi contribué à maintenir la population autochtone de Saly, dans un premier temps avant de la « capturer », thème que je développerai plus loin.

#### **D) L'Europe et l'influence du tourisme visibles partout dans le village :**

L'influence de l'Occident se retrouve tout d'abord dans les maisons, à travers la télévision. Chaque foyer a accès à la télévision, que ce soit à domicile ou chez un voisin. Les enfants regardent la télévision l'après-midi ou le soir. La télévision locale sénégalaise diffuse des séries venant d'Amérique du Sud (par exemple « Muneca Barva » d'Argentine ou « Destin de Femme » du Mexique) largement influencée par la culture américaine.

Les touristes se promènent dans le village et sont reconnaissables à leur tenue vestimentaire porteuse, elle aussi, de la culture européenne ou occidentale. De nombreuses

boutiques à Saly vendent désormais des sous-vêtements, des accessoires, des vêtements pour hommes et femmes à la mode de France ou des Etats-Unis. Les jeunes filles de Saly comme de Dakar commencent à s'habiller moulant et légèrement sexy dès l'âge de 13/14 ans tandis que leur mamans de 35/40 ans restent fidèles au boubou, ou aux divers nouveaux modèles à la mode du moment en tissus africains.

Les enfants sont habitués à voir les touristes qui visitent leur école régulièrement et qui versent des dons pour la coopérative de l'école. La relation au toubab, même à l'école se fait à travers le don.

Les résidents européens sont également porteurs de cette culture. Ils étalent leur richesse au volant de gros 4x4 comme à Paris ou ailleurs.

Avec la mondialisation et le tourisme, Saly est un village qui s'urbanise. Les résidents et les touristes en locations, de même que certains travailleurs des hôtels peuvent consommer comme à Paris et se procurer des denrées alimentaires importées dans le supermarché de Saly.

#### **E) Les infrastructures destinées à la population locale :**

Saly est très privilégié comparativement aux autres villages de la Communauté rurale de Malicounda, certainement en raison du développement touristique.

Saly peut se prévaloir d'avoir un centre de santé, une maternité et un centre d'éducation nutritionnelle. Les villageois se soignent à un faible coût et les médicaments sont presque gratuits au centre de santé.

La médecine traditionnelle est encore pratiquée à Saly. Par exemple une famille de Dakar, dont le mari travaille à Saly, vient se soigner à Saly traditionnellement, en raison du coût trop élevé de la médecine moderne à Dakar.

Les enfants de Saly ont une école primaire, l'école Guerem Diome (du nom de l'ancien Chef de village de Saly) depuis 1965.

J'ai rencontré à plusieurs reprises le Directeur de l'école, en poste depuis son ouverture. Il est chrétien et n'est pas originaire de Saly.

L'école de Saly compte sept classes, sept instituteurs et 669 élèves. Le nombre d'élèves moyen par classes est de 75 (contre 40 élèves par classes au moment de sa création, ce qui prouve que la population scolaire a presque doublé).

Comme toutes les écoles élémentaires publiques du Sénégal, et ce depuis les années 80, l'Ecole de Saly fonctionne selon le principe du double flux : deux groupes d'élèves se succèdent le matin et l'après-midi. L'objectif est de rentabiliser l'occupation des classes et de réduire les dépenses d'éducation. La conséquence est une baisse générale du niveau de la scolarisation. Cette baisse se ressent dans l'écart de niveau de français entre les enfants et leurs parents (le français étant la langue de scolarisation et non le wolof). Les classes regroupent également des élèves d'âges et de niveaux scolaires différents ce qui rend l'enseignement plus délicat.

Cette réalité conduit les parents qui en ont les moyens, à mettre leurs enfants dans des écoles privées. Il existe une école des Sœurs catholiques à Saly et plusieurs à Mbour. Cet investissement est inaccessible pour une famille nombreuse. Seuls les résidents ou les salariés des hôtels ayant un salaire au dessus de la moyenne peuvent se le permettre.

Saly a depuis la rentrée 2005 un collège dans le quartier de Saly Station (voir plan de saly en Annexe VI).

Une nouvelle école avec un cycle complet (sans double flux, donc avec plus d'heures de cours) et plus de confort (toilettes, eau) devrait ouvrir ses portes à la rentrée 2006 dans le nouveau quartier appelé Saly Extension. Les élèves poursuivent leur scolarité au lycée de Mbour puis à l'Université de Dakar ou de Saint-Louis.

Au Sénégal la scolarité est obligatoire à l'âge de 7 ans. Le taux de scolarisation au Sénégal est de 75%. A Saly, le taux de scolarisation des filles dans le primaire est de 47%, donc seulement une petite fille sur deux va à l'école. Il n'existe pas d'écoles maternelles, mais des « Cases des tous petits » pour les enfants de moins de 7 ans.

Parallèlement au système scolaire publique et aux écoles privées catholiques, il existe un enseignement religieux dispensé dans les écoles coraniques (hors temps scolaire) et dans

les écoles dites « franco-arabes », privées mais peu onéreuses (3.500 Fcfa par mois soit 5.5 €) et qui assurent une scolarité jusqu'au baccalauréat. Ces écoles existent depuis une dizaine d'années et attirent de plus en plus d'élèves. Elles se trouvent sur Mbour.

#### F) **Les relations sociales dans le village de Saly:**

L'influence du tourisme est partout visible, pourtant le village de Saly conserve une vie de village et de quartiers.

Les deux familles que je connais bien ont des rapports de voisinage forts qui sont dus à la configuration de l'habitat que je décrirai plus loin.

Il existe un fort capital social entretenu entre les autochtones du village et les migrants venus s'installer à Saly au début de la construction de la station de Saly-Portudal et au moment de l'ouverture des premiers hôtels de Saly. Ces deux sous-groupes d'habitants de Saly vivent ensemble et partagent un quotidien marqué de rapports familiaux, de voisinage, de travail. Ils ont des liens de solidarité entre eux. Ils ont partagé la « résistance » pour l'obtention de parcelles de la part de la S.A.P.C.O. Cette vie est rythmée par les différents événements familiaux partagés ensemble : mariages, baptêmes, cérémonies diverses de « commémoration des ancêtres ».

Les femmes et les jeunes filles entretiennent la tradition du **Sabar** : chaque semaine elles se réunissent pour danser ensemble, échanger et se distraire. Les jeunes filles de Saly Koulang (15/20 ans) se réunissent le dimanche vers 17h00 accompagnées des musiciens du quartier (les griots qui assurent des représentations dans les hôtels). J'ai assisté à deux Sabars l'un à proximité de la plage dans un cour d'habitation, plus confidentiel, et un autre sur la place du village qui est un lieu public.

Les femmes, mères de famille de Saly Koulang se réunissent le lundi après-midi à 17h00 au domicile de l'une d'entre elles. Elles font appel à un « D.J. » (disque joker) pour l'animation. Les hommes ne sont pas présents.

Les femmes et les jeunes filles autofinancent ces Sabars par une cotisation hebdomadaire gérée selon le principe de la **tontine**. La tontine est un système d'entraide généralisé dans tout le Sénégal et dans toute l'Afrique de l'Ouest, une forme de crédit mutuel, une « sécurité sociale » informelle. Les 30, 40 voire 50 femmes membres de la tontine informelle ou constituée sous forme d'association appelée « GIE » groupement d'intérêt économique ou « Groupement de femmes », versent une cotisation : par exemple 550 Fcfa (0,80 €) ou 1000 Fcfa (1,5 €). Les frais du Sabar, de la fête sont prélevés sur la tontine. Une part des cotisations est versée dans la caisse commune qui servira à l'une des

membres pour l'aider à faire face à des frais de cérémonies (mariages, baptêmes...) ou autres évènements (maladie, décès). Le reste constitue une enveloppe qui sera remise à celle qui aura gagné le « tour » par tirage au sort. Et c'est chez elle que se réunira le groupe la semaine suivante.

Lors du Sabar de femmes auquel j'ai assisté avec la femme de Jean, Amy âgée de 37 ans, les 50 femmes ont versé chacune 1000 Fcfa (1,5 €). L'enveloppe a donc été d'environ 40.000 Fcfa (60 €), ce qui est beaucoup puisque le salaire de base au Sénégal est de 50.000 Fcfa (75 €). Ce niveau de cotisation à Saly est lié à l'influence du tourisme.

Le Sabar est également l'occasion pour les femmes de faire du petit commerce (vente de beignets, de parfums, de grigris, de bijoux, d'encens) et de diffuser en interne les nouvelles tendances (de bijoux, de tissus) et créer de nouveaux besoins aussi.

Les tontines ont une importance indéniable dans la vie sociale et économique des familles, sur fond de solidarité. Elles démontrent le dynamisme de la femme sénégalaise dans la gestion du quotidien. Les femmes reçoivent même l'aide d'une assistante sociale fonctionnaire de l'Etat qui les assiste dans la création de leur association.

Mbaye, un homme de 48 ans, vivant à Saly Koulang et travaillant à l'hôtel Teranga, me confirme l'importance de cette participation des femmes dans l'économie du foyer :

« Les femmes se débrouillent avec les tontines, elles nous soulagent de cette façon. Celle qui gagne son tour peut se payer un boubou, un bijou »

Il est à noter qu'un beau boubou porté pour assister à un mariage, un baptême ou lors des fêtes religieuses, coûte 50.000 Fcfa (75 €) soit la valeur d'un salaire de base.

Les tontines peuvent avoir aussi un caractère professionnel : il existe une tontine entre les membres du personnel de l'hôtel Teranga. Jean qui travaille dans un autre hôtel a par exemple acquis cette année, grâce à sa tontine professionnelle, un salon à l'occidental d'occasion et une grande télévision.

Aussi il est à préciser que l'argent qui passe par la tontine n'est pas soumis à la pression de la redistribution familiale (sujet que je développerai plus loin). Il permet donc de consommer pour soi, de suivre une mode qui évolue très rapidement, et de faire face aux influences extérieures qui deviennent incontournables.

Les femmes auto-alimentent toute une économie autour de cette course à la coquetterie : ouverture de nombreux salons de coiffure, vente ambulante de tresses, maquillage, sous

vêtements ou achat d'accessoires de beautés venant de Chine ou d'Inde sur le marché de Mbour ou des bijoux de Mauritanie, qu'elles revendent à Saly.

Par leur ingéniosité et leur persévérance, elles parviennent à suivre la mode locale dans la mesure de leurs moyens financiers. Et les nouvelles coiffures, nouveaux styles de maquillage changent tous les trois mois.

Le dynamisme des femmes et le système d'épargne de la tontine sont une base de soutien aux projets d'aide et de développement locaux. La Communauté rurale de Malicounda prévoit dans son Plan de développement local pour les cinq années à venir, la création d'un Foyer de Femmes dans le quartier de Saly Tapé et l'installation du siège de la Fédération des Groupements de Femmes de toute la Communauté qui regroupe 22 villages dont Saly.

Les tontines sont un système d'entraide, mais d'une façon plus générale la logique **Taqale** consiste à faire avec les moyens du bord et à se débrouiller entre voisins d'un même quartier, entre amis, entre membres d'une même famille pour faire face aux aléas de la vie (maladie, décès d'un parent...) et même aux besoins quotidiens pour manger tout simplement.

Les relations de voisinage sont très importantes et génèrent une entraide au quotidien et lors des cérémonies : aide à la préparation d'une fête, d'un repas.

Le cas de Amy, la femme de Jean, illustre la vie sociale d'une femme du village de Saly, dans le quartier de Saly Koulang. Amy a un relationnel très large : familial, de voisinage, professionnel (par l'intermédiaire de son mari). Ces relations impliquent l'obligation de se rendre aux cérémonies, d'honorer de sa présence les membres de ces différents groupes à l'occasion des événements heureux ou malheureux qui les touchent. Ainsi, sur deux semaines, **Amy** assiste au moins à un Sabar, un baptême, un mariage et un enterrement.

### **G) Evolution progressive de l'habitat et du mobilier :**

Les villageois de Saly Koulang vivent dans des concessions, des habitations « en dur », carrés dont les murs sont fabriqués à partir de sable et de ciment, avec un toit en tôle, dont ils sont propriétaires ou locataires. La construction de ces concessions daterait des années 30. Le village de Saly, lors de la construction de la station était un village composé de concessions et de cases occupées par les paysans et les familles les plus modestes.

La concession où vivent Jean et sa famille s'organise comme suit (voir plan de la concession de Jean en Annexe XIII) :

Jean habite dans une grande concession dont sa famille est propriétaire. Elle est composée de chambres quelques fois reliées entre elles et qui donnent toutes sur une cour intérieure. Jean habite avec sa femme et ses 7 enfants dans deux chambres et un grand salon. A proximité de lui, vivent sa sœur et ses deux enfants dans une seule chambre, puis en face de lui son père, ses deux épouses (dont sa maman) et deux enfants de 16 et 18 ans de la seconde épouse de son père. En face du père de Jean, vit le frère du père de Jean (l'oncle paternel de Jean) avec sa femme et ses 6 enfants, sur le côté, habite le frère de la tante paternelle de Jean avec sa femme et ses 6 enfants, enfin vivent deux couples avec leurs enfants, qui n'ont pas de liens de parenté avec Jean (ils sont locataires).

Derrière la concession, vivent les enfants de la grande sœur de Amy ; la femme de Jean, qui est en fait sa cousine. Ses enfants sont les musiciens et danseurs du quartier, les griots qui donnent des représentations dans les hôtels de Saly.

Une partie de la concession est louée et transformée en salon de retouches, salon de coiffure et boutique de souvenirs.

La cuisine (une pièce) est collective et les marmites portent le nom de la famille, la pièce utilisée pour faire la toilette est également à usage collectif pour les membres de la concession

Cette concession a l'électricité mais n'est pas équipée d'eau courante contrairement à d'autres. Le branchement au réseau d'eau du village doit se demander à la Société Nationale des Eaux du Sénégal après paiement d'une caution de 5.000 Fcfa (7,5 €). Il permet d'avoir un compteur d'eau individuel. Cette possibilité existe depuis 7 ans seulement pour les villageois.

Jean n'a pas opté pour le branchement de sa concession, pour sans doute ne pas alourdir ses charges de famille.

Toute la famille se fournit en eau auprès d'une borne fontaine juste derrière la concession. L'eau est vendue au seau et stockée dans une réserve, une grande jarre. Les habitants payent en fin de mois. Le seau d'eau potable est vendu 15 Fcfa (0,02 €). C'est en général une vieille femme qui récolte les sous pour le compte de la Société Nationale des Eaux du Sénégal.

Cette eau est utilisée pour boire, cuisiner, faire la toilette et faire la vaisselle. En absence de réseau d'évacuation des eaux usées, dans le village, les femmes rejettent ces eaux dans la mer donc juste derrière la concession. Cette mer dans laquelle les clients de l'hôtel Teranga se baignent à 100 mètres de là.

Bien que l'eau de mer soit polluée, tout le monde s'y baigne : villageois et touristes.

La Communauté rurale de Malicounda a prévu un plan destiné à favoriser la construction de latrines dans les concessions.

En l'absence également de ramassage des ordures de façon régulière, les ordures sont entassées derrière les concessions.

Depuis ma rencontre de la famille de Jean, j'ai constaté une évolution dans l'habitat. En 2000, Jean vivait dans deux pièces toutes petites avec sa femme et ses six enfants à l'époque. Les enfants dormaient sur une natte. En 2003, Jean fait construire une extension à la concession où il vit actuellement avec sa femme et ses enfants : une chambre moyenne, un grand salon et une grande chambre pour ses enfants. Seuls les parents dorment sur un lit à deux places (chambre à coucher de type occidental en bois local, le fraqué). Les enfants dorment sur des matelas en mousse à même le sol.

Jean a une grande T.V. qu'il partage avec toute la famille et les voisins le soir et un lecteur D.V.D.

La famille mange par terre dans un plat collectif sur une paillasse. Mais depuis l'acquisition du nouveau salon avec une petite table, les parents mangent sur la table, et les invités aussi. C'est un changement dans la façon de vivre et de recevoir.

#### **H) Maintient des solidarités familiales à Saly :**

Les solidarités familiales sont préservées à Saly. Elles ont un caractère presque obligatoire qui ne peut être discuté. « C'est la tradition, c'est l'Afrique » disent-ils.

Une personne qui travaille et qui a un revenu régulier se doit de le partager.

Jean travaille dans un hôtel comme plombier depuis 10 ans. Il a un salaire régulier de 150.000 Fcfa (225€) et perçoit en plus 70.000 Fcfa soit 106 € pour la location de ces trois magasins Avec ses revenus, il subvient aux besoins de sa femme et de ses sept enfants,

mais aussi de son père (qui perçoit une retraite de jardinier de la S.A.P.C.O), des deux épouses de son père, de sa sœur qui ne travaille pas et de ses deux enfants, des deux enfants restants à la charge de son père et d'un cousin divorcé qui vit une partie de l'année dans la concession. Jean a à sa charge presque vingt personnes. Parmi eux, des adultes en âge de travailler.

Etant le fils aîné, sa femme Amy doit préparer quotidiennement les repas pour tout ce monde. Jean donne 3000 Fcfa (4,5 €) par jour à sa femme pour les trois repas.

Je me demandais si Amy bénéficiait au moins d'une aide « logistique » de la part des sœurs de Jean. Et bien, elle trouve un relais auprès de la famille uniquement lorsqu'elle se rend à une cérémonie ou qu'elle s'absente pour raison familiale. Je l'ai bien observée préparer et répartir judicieusement le copieux repas entre les différents plats destinés aux sous-ensemble de la famille.

Jean est fatigué, me dit-il, d'entretenir tout ce monde. Il me dit être endetté et qu'en même temps il ne peut rien dire.

Je lui ai demandé si il assurait en plus les dépenses vestimentaires de sa sœur et du reste de la famille, il m'a répondu que non, qu'ils se débrouillaient.

Il est donc important de comprendre que derrière un homme ou une femme travaillant dans un hôtel, toute une famille plus ou moins large attend son dû. Ils sont eux-mêmes en permanence sollicités.

Cette réalité, avec l'augmentation des besoins et du coût de la vie, conduit à une aspiration à plus d'individualisme, à une vie en famille mononucléaire selon le modèle occidental. La solidarité familiale pourrait donc, à moyen terme, s'effriter.

Parallèlement à ce mouvement, la famille change et les divorces commencent à être plus fréquents. Les femmes retournent alors vivre chez leurs parents, des parents qui se reposent sur leurs fils. D'où des conséquences en cascade de ces changements de modes de vie sur le fils qui a la responsabilité de subvenir aux besoins de ses parents. Le nombre de personnes à nourrir augmente. Et refuser d'accueillir une sœur divorcée et ses enfants est inconcevable.

L'autre aspect de cette solidarité, est une solidarité dans l'organisation des cérémonies familiales (mariages, baptêmes) dont les coûts augmentent. Les hommes parlent en effet de « gaspillages », de dépenses inhabituelles à l'occasion des fêtes, fêtées avec beaucoup plus de fastes qu'autrefois. Chaque membre de la famille doit apporter sa contribution en argent et en aide logistique (cuisiner, habiller, maquiller, coiffer). Les distances entre

membres d'une grande famille ne sont en aucun cas un obstacle pour assister à une cérémonie.

Au cours de mes entretiens, plusieurs interlocuteurs m'ont signifié l'importance de cette solidarité à leurs yeux : « C'est ce qui nous reste », « Chez vous c'est chacun pour soi mais nous on est solidaire, c'est ce qui fait notre force ».

La solidarité familiale peut même être entretenue sous forme de tontine familiale, de « tours familiaux ». Chaque mois, toute la famille se réunit dans une ville, par exemple Dakar, puis Saly. Les chefs de famille cotisent. Ces réunions permettent d'entretenir les liens, de faire que les cousins, les enfants se connaissent, de préserver cette « force » malgré les distances et une tendance au passage à la famille mononucléaire avec quelques aménagements culturels.

Après cet exposé du quotidien du village de Saly, je vais analyser l'univers « hôtel » (celui du complexe Les Alizés) en partant du regard de ses différents acteurs.

### **III L'univers « hôtel » du point de vue de ses acteurs « locaux » :**

Saly est le lieu de rencontre de deux imaginaires complémentaires, celui du touriste et celui de l'homme et de la femme sénégalaise impliqués directement ou indirectement dans le tourisme.

Pour saisir l'imaginaire des acteurs locaux, je m'appuierai sur des entretiens enregistrés ou non.

Je rappellerai simplement la portée d'un entretien en me référant à Paul Ricoeur cité dans « Laboratoire : mode d'emploi. Sciences, hiérarchies et pouvoirs » de Valéria A. Hernandez édition L'Harmattan, p 25 : « Tout entretien où l'on demande à quelqu'un de raconter une histoire implique un travail de construction de soi devant un autre, mettant en scène un contexte imaginaire. Il s'agit de faire un récit où l'on fait surgir au moyen des événements le personnage de l'histoire ». Le narrateur reconstitue son histoire de vie selon une cohérence, une « unité de vie » qui lui est propre. Les valeurs, la sélection des événements, le sens donné à l'histoire de vie, donnent toute la richesse de l'entretien.

Il est nécessaire de souligner que dans cette rencontre ethnographique, le regard de l'autre n'est pas neutre sur ce que je représente, et mon regard bien sûr non plus.

Pour le narrateur, je suis ethnologue et en même temps touriste : je loge dans un hôtel, je suis une jeune femme voyageant seule. Mais je suis venue plusieurs fois au Sénégal, je connais des familles du village donc je ne suis pas tout à fait touriste. Je suis capable de passer de l'autre côté de la frontière symbolique de l'hôtel et de pénétrer dans le village pour un autre motif que celui d'acheter de l'artisanat.

Mon interlocuteur le sait et le voit. Je porte des robes de tissu africain. Je suis rapidement qualifiée de « séné gauloise » comme au jour de mon arrivée à l'hôtel Teranga.

Donc être « séné gauloise » et en position d'ethnologue, peut sembler étrange et paradoxal pour mon interlocuteur.

J'ai rencontré quinze membres du personnel du complexe Les Alizés à l'occasion d'un entretien formel enregistré ou non et informel. Par leur intermédiaire j'ai fait la connaissance de huit personnes liées aux activités économiques générées par le tourisme. Après tous ces entretiens formels et informels, je me suis demandé ce que travailler dans un hôtel à Saly pouvait signifier.

#### **A) Pourquoi travailler dans les hôtels, quelle est la signification symbolique?**

Dans un hôtel, le toubab y est en chair et en os, accessible quotidiennement. Travailler dans un hôtel est synonyme d'opportunités de toutes sortes à saisir. C'est une ouverture sur un autre monde, celui de l'Europe et dans son propre pays, voire dans son propre village.

C'est au cours de mon entretien avec Souleymane 30 ans, directeur d'un petit hôtel à Saly appartenant à un couple de résidents français, que j'ai eu la confirmation de l'existence réelle de tout un imaginaire autour de cette volonté de travailler dans le tourisme pour ceux qui n'y travaillaient pas encore. Aussi, dans de nombreux entretiens, travailler dans le tourisme est une « chance », mais associée à celle de « partir en Europe ».

Souleymane a désormais 7 ans d'expérience dans le tourisme, en Casamance puis à Saly dans son village natal. Il a gravi rapidement les échelons de serveur à directeur. Il a une formation initiale scientifique. Puis, il a choisi de se reconverter dans le tourisme qui offre de nombreuses possibilités et de revenir à Saly.

Au cours de mon entretien avec Souleymane, je lui demande donc de me définir cet imaginaire.

LH : « J'entends souvent dire que ça ne paye pas assez bien dans le tourisme. Alors qu'est ce que ces jeunes hommes espèrent du tourisme ?

Souleymane : « Il y a quand même un mythe : ils pensent que les touristes en général, les Français sont bourrés d'argent. Et pour eux normalement, travailler dans une structure hôtelière c'est être riche. Donc ils espèrent un salaire qui dépasse leur compétence. Ils ne se rendent pas compte qu'il faut un salaire tel suivant la compétence telle.

LH : Peux-tu m'expliquer cette incompréhension face à cette exigence de compétence ?

Souleymane : « Des fois il y a des gens du village qui te demandent du boulot, mais leurs compétences ne sont pas valables. Tu es obligé de chercher des gens d'ailleurs et ils sont frustrés pour ça. Tout le temps, j'essaie de leur faire comprendre que je peux les prendre pour un stage pour un mois ou deux mois. »

Jean m'a confirmé cette association à la « richesse ». (« Du fait que je travaille dans un hôtel, que j'ai un salaire, on croit que je suis riche »).

Le désir de travailler dans les hôtels a été l'une des bases de nombreuses revendications portées par l'Association des Jeunes de Saly. Les jeunes de Saly se sentaient lésés dans les recrutements proposés dans les hôtels.

Effectivement, les recrutements se faisaient sur les « compétences » en matière hôtelières, l'expérience dans le tourisme et sur le niveau de français. Ces critères de « sélection » m'ont été donnés directement par le Directeur de l'hôtel Baobab, en poste au moment de son ouverture en 1989, lors de notre entretien à Paris en octobre 2005.

Les jeunes de Saly ont abandonné les métiers traditionnels : pêche ou agriculture pour « rentrer dans les hôtels » comme serveurs, cuisiniers, plombiers, électriciens, femmes de chambre ou animateurs. Il leur a fallu trouver l'opportunité de se former comme stagiaire pour devenir animateurs, barmans, serveurs ou occuper des postes non qualifiés (entretien, gardiennage).

Aujourd'hui, un pêcheur gagne autant qu'un serveur ou un gardien d'hôtel soit environ 50.000 Fcfa (75 €) par mois. Donc, quel est ce plus. Doudou, pêcheur sur Saly la moitié de l'année, gagne difficilement ces 75 € en moyenne par mois. Il souhaite comme ses amis travailler dans le tourisme, dans un métier lié à la mer (base nautique...).

Je demande à Souleymane de me donner son point de vue sur les motivations liées à ce changement de métier.

LH : « Un gardien d'un hôtel gagne autant qu'un pêcheur ? Qu'en penses-tu ?

Souleymane : Il vaut mieux rester pêcheur.

LH : Alors est-ce que la différence, n'est-elle pas cet accès au tourisme ?

Souleymane : Oui bien sûr. C'est une ouverture.

LH : Mais c'est une ouverture vers quoi ?

**Souleymane** : C'est une ouverture vers l'extérieur, vers un monde que lui peut-être ne connaît pas. Parce que c'est toujours très bien de mieux connaître les autres pour mieux se connaître. Moi c'est ma philosophie. Mais est-ce que cette personne là a cette philosophie ou bien elle se dit je vais accéder au tourisme parce que là ça me fera partir en France ou je vais rencontrer une personne avec qui je vais vivre et je vais avoir des opportunités de papiers. Il y a toute une logistique autour de ça. Et on ne peut pas savoir ce que cette personne pense de ce tourisme là.

LH : Quel est cet imaginaire ?

Souleymane : Ce qui le motive dans tout ça : il voit un copain qui est là qui ne fait rien. Deux mois après il est là avec une Française par exemple. Et après il construit sa maison. Il se dit, pourquoi pas moi ? Lui il s'est pointé en boîte, il a eu ça. Moi je ne vais pas bosser et je vais essayer d'en faire autant. Moi je trouve que c'est totalement faux. Il faut en vouloir pour arriver à faire quelque chose ».

Cette association que fait Souleymane entre l'accès au tourisme et la rencontre d'une femme française est liée au fait que Doudou a un ami, Idrissa qui vient d'épouser une femme française qui lui finance la construction de sa maison individuelle.

## **B) Quelles sont les caractéristiques du personnel du complexe Les Alizés?**

### **1) Les origines géographiques :**

A l'hôtel Teranga, 60% des employés habitent le village de Saly et 40% vivent à Mbour. Ces chiffres m'ont été communiqués par deux responsables du complexe.

Afin de faciliter les déplacements pour le personnel résident à Mbour et non véhiculé, le complexe Les Alizés assure le transfert en bus sur Saly quotidiennement. Auparavant, le personnel logé sur Mbour venait à pied.

### **2) Liens entre le personnel:**

A la relecture de mes entretiens et de mes notes, je me suis aperçue que la plupart des employés rencontrés avaient des liens de famille entre eux.

L'épouse du directeur administratif est responsable de l'une des boutiques et son frère est responsable de l'entretien du complexe. La responsable des réservations a son oncle qui travaille à l'hôtel Teranga depuis 20 ans. Younouss responsable de la discothèque du complexe est l'oncle de Cheikh. C'est grâce à lui qu'il est entré comme stagiaire et s'est

fait recruter ensuite par le chef de bar. Inès, responsable des excursions, est la belle-sœur de Mariama, employée a bar de l'hôtel Baobab.

L'accès aux hôtels est certainement facilité par les relations familiales. Je me suis également posée la question de savoir si l'implication dans les revendications portées par l'Association des Jeunes de Saly n'avait pas été également un mode d'accès.

### **3) Les catégories de personnels:**

L'élite de ce personnel vient pour l'essentiel de Dakar ou y a été formée. Le passage à Dakar semble être un gage de « qualité » et de « compétence ».

Tamsir, contrôleur de gestion, est issu d'une famille de paysan de Casamance mais a fait des études supérieures de droit et de gestion à Dakar. C'est grâce à un ami rencontré à Dakar, qui travaillait dans l'hôtel, qu'il a eu connaissance du poste.

Boubacar est responsable de la réception. Il vient de Dakar et a fait des études de comptabilité.

Alima, animatrice depuis un an, est rentrée « sans piston » me dit-elle, sur simple curriculum vitae, mais avait une expérience à l'hôtel Aldriana à Mbour. Elle avait été formée sur Dakar pour enseigner les sports d'entretien (stretching...).

Mariama est originaire du village mais a suivi toute sa scolarité à Dakar.

Le chef cuisinier de l'hôtel Baobab a travaillé en France. Il a la double nationalité et c'est lui qui a constitué son équipe.

Parmi le personnel originaire du village, seul Younouss, le responsable de la discothèque, occupe un poste de responsable. Le personnel originaire du village est limité aux postes subalternes, peut-être toujours pour des raisons de « compétences ».

Les postes à responsabilités ou décisionnaires sont occupés par des urbains de Dakar ou des personnes formées à Dakar, ou bien par des européens (le responsable de l'animation, le responsable de la base nautique). Enfin, le Directeur de l'hôtel est français. Il est nommé pour trois ans.

#### **4) Constitution d'une véritable élite avec des salaires allant de 1 à 10 et des activités annexes :**

Etre membre de cet univers c'est être un privilégié aux yeux de ceux qui ne travaillent pas dans les hôtels et pour cause. Etre salarié permet d'avoir une couverture sociale et une prise en charge des frais médicaux pour le conjoint et les enfants. C'est également avoir accès au crédit bancaire pour acquérir un bien ou consommer.

Le salaire de base mensuel est de 50.000 Fcfa (75 €). Le personnel du bar ou du restaurant avec de l'ancienneté peut gagner le double. Les responsables ont un salaire 6 fois supérieur au salaire de base, avoisinant les 300.000 Fcfa (460 €). Les personnels locaux de direction ont un salaire 10 fois supérieur au salaire de base soit 500.000 Fcfa (760 €). L'un d'eux a même un 4x4 comme les résidents européens de Saly.

Cette disparité crée des jalousies entre le personnel et bien sûr des différences notoires de niveau de vie. Les employés du complexe que j'ai rencontré vivent souvent avec leur famille élargie (de 10 personnes voir plus). Ils peuvent avoir jusqu'à 6 enfants. Les cadres vivent le plus souvent en famille mononucléaire et ont moins d'enfants (3 enfants en moyenne).

En plus de ces écarts de salaires, ceux dont les salaires sont élevés, investissent dans les secteurs lucratifs de la construction et de la location de maison. Ils ont des revenus supplémentaires réguliers.

Le jour de mon arrivée à l'hôtel Teranga, un de ces responsables que je ne connaissais pas encore me dit :

« Ah mais vous venez souvent au Sénégal, vous ne voulez pas acheter une maison ou faire construire et louer ? Ca vous rapporte de l'argent et quand vous venez, vous ne dépensez rien, vous profitez de cet argent. »

Je lui réponds : « Mais alors je ne viendrai plus dans cet hôtel ? »

« Non, vous pouvez y inviter des amis, venir manger » me répond-t-il.

Il n'est pas le seul à avoir ce type d'activité. Ainsi, il existe tout un circuit économique au sein des hôtels : des clients de l'hôtel deviennent des « amis » puis un jour de futurs clients de ces employés de l'hôtel.

Au cours d'une de mes visites à Jean par exemple (qui travaille dans un autre hôtel), j'ai compris qu'il recevait des appels importants (d'un « toubab » me dit sa femme). Il faisait une recherche de terrain pour un client qui souhaite s'installer à Saly.

Une autre activité peut être pratiquée en plus de son travail salarié, mais d'une autre nature. Au cours de mon entretien avec Souleymane, dans l'hôtel dont il a la direction, arrive une « masseuse » habillée de façon très sexy qui est également animatrice dans un hôtel de Saly. Elle est originaire de Dakar. Il n'a pas su me préciser la nature des massages.

##### **5) Des avantages plus que matériels : pouvoir partir et revenir :**

Tous les membres du personnel du complexe Les Alizés ont droit, chaque année, à un billet d'avion aller-retour gratuit, durant la fermeture de l'hôtel, pour se rendre en France. Cet avantage bénéficie même au conjoint et aux enfants. Un billet d'avion coûte en juin ou en septembre environ 550 €TTC (donc 7 fois le salaire de base).

En pratique, tous ne peuvent se rendre en France pour des vacances malgré cet avantage non négligeable. Car pour obtenir leur visa touristique, ils doivent justifier à l'Ambassade de France la détention d'une somme importante d'argent : 100€ tous les trois jours. Seuls les responsables peuvent justifier d'une telle somme. Ainsi, le plus âgé des serveurs de l'hôtel Teranga, malgré ses 20 années d'ancienneté ne peut se permettre de partir.

Tamsir, Omar partent chaque année, mais sans leur famille. Younouss et Inès partent en famille (Inès a sa famille en France).

Tamsir m'explique donc cette différence de traitement :

« La sélection se fait naturellement à l'Ambassade de France. Pour pouvoir prétendre à aller en France et passer des vacances, il faut avoir un certain standing »  
« On demande 500 € ou 600 € je ne sais pas moi, je ne l'ai jamais prouvé, parce que moi j'ai un compte qui dépasse tout ça. Je montre mon relevé bancaire et puis c'est tout. En plus je n'ai pas le profil de celui qui va rester en France ou migrer ».

Tamsir ne semble pas avoir de soucis financier contrairement à d'autres membres du personnel.

Malgré cette liberté de voyager en France au moins une fois par an, Omar et Tamsir, n'éprouvent pas le besoin de vivre en Europe, ou du moins en France. Confrontés à la

réalité française, ils cessent de sublimer l'autre monde. L'exotisme français, ils le vivent au travers des copines qu'ils retrouvent en France et qui viennent les voir régulièrement au Sénégal.

Il est intéressant de savoir de quelle façon ces derniers perçoivent la France et ce qui les attire. Tamsir me donne son point de vue.

LH : « Comment vois-tu la France ?

Tamsir : Quand je suis allé pour la première fois en France j'avais en tête tout un ensemble d'histoires apprises à l'école. Il fallait voir. Nous, tu sais, on apprend l'histoire de la France à l'école depuis le primaire. Alors il y a des choses dont on nous parle : le Panthéon, la tombe du soldat inconnu, le Louvre, le Château de Versailles. La première année quand je suis parti, ça a été plutôt un voyage initiatique. Pour confirmer tout ça pour voir tout ça.

On a des clichés de l'Europe que l'on voit à la TV. Moi je suis allé sur place, tout ce qu'il y a ici, moi je l'ai vu là-bas. Il y a des gens en France qui vivent dans des conditions difficiles, il y a la pauvreté, il y a des gens qui font la manche dans le métro, dans les lieux publics. C'est autant difficile là-bas qu'ici quoi.

J'aurai été en France pour étudier, pour avoir des connaissances. J'aurai aimé y étudier, y acquérir des connaissances un an ou deux, mais pas pour y vivre.

LH : Que sont les clichés de l'Europe, d'ici ?

Tamsir : Les clichés de l'Europe, c'est la société de consommation avec des gens qui ne pensent qu'à râler alors qu'ils sont très bien sur le plan du matériel. Mais ce n'est pas possible quoi, tu vois ce qu'il y a dans vos poubelles et qui pourrait servir ici, toi qui a fait les deux pays. Tout est fait pour que les gens soient bien et ils continuent à râler, on ne comprend pas.

LH : Tu aimerais vivre en France ?

Tamsir : J'aime beaucoup le soleil, et je ne pourrais pas rester dans cette morosité ambiante, je ne pourrais pas vivre là-bas. Pour rien au monde je ne pourrais rester en France. Je ne pourrais pas vivre en France parce que je supporte très mal le racisme ambiant. Je supporte très mal que les gens me jugent par mon faciès. Et en plus ce n'est pas mon pays, je suis Sénégalais. Je me sens très très bien ici ».

La France fait partie de l'histoire du Sénégal. Le français y est enseigné. Au contact du touriste français, le Sénégalais veut connaître enfin cette France dont on lui parle tant. Mais la réalité est différente. Tamsir se sent très bien dans son pays. Il a aussi un niveau de vie bien supérieur à d'autres Sénégalais et d'autres Français.

Son image de la France avant de la découvrir est différente de celle de Ibou (ancien animateur de l'hôtel Baobab), comme nous le verrons plus loin.

Omar, responsable de clientèle, part également chaque année en France en vacances :

« Oui je suis déjà parti en France et en Belgique chez des amis, des anciens clients de l'hôtel. Moi je ne veux pas vivre en Europe, je préfère y aller en vacances ».

Ainsi, les membres du personnel qui ont la possibilité de voyager en France sont ceux qui ont un niveau de vie confortable au Sénégal, y mènent une vie « plus moderne » occidentalisée. Ils n'éprouvent pas le besoin de migrer et de se déraciner.

**6) Une grande liberté dans l'observance de leur religion qu'elle soit musulmane ou catholique :**

A l'hôtel Teranga, 90% du personnel est de religion musulmane, les 10% restants sont catholiques ou animistes selon Mbaye, le Président de l'Association du personnel qui me précise que presque tous sont de la confrérie Tidjane. Effectivement la majorité des personnes que j'ai rencontrées, notamment du village et de Saly Koulang sont de la confrérie Tidjane.

Le personnel du complexe Les Alizés a une grande liberté dans l'observance de son culte. Les musulmans qui souhaitent faire la prière, peuvent aller prier dans un studio, à l'entrée de l'hôtel ou dans le jardin. Les congés sont donnés en fonction des priorités religieuses (fêtes du moment catholiques ou musulmanes).

La Direction offre chaque année un voyage pour le pèlerinage à la Mecque ou à Rome, par tirage au sort, en alertant les destinations. Un pèlerinage à la Mecque coûte environ 1.500€ soit vingt fois le salaire de base.

Cette année, c'est un serveur ancien dans l'hôtel Teranga qui est parti à la Mecque. Il se fait appeler fièrement « El Hadj » (le pèlerin). Ses collègues expliquent aux clients ce que la Direction fait pour eux.

Il est également de coutume que l'employeur aide le personnel à épargner pour faire face aux dépenses occasionnées par les fêtes principales (comme la Tabasqué – l'Aïd El Kébir par exemple au cours de laquelle un chef de famille doit normalement acheter un mouton dont le prix varie entre 35.000 Fcfa et 150.000 Fcfa soit 53 € à 228 €). La Direction accorde une avance équivalente à un salaire mensuel. Puis l'employé rembourse mensuellement par prélèvement sur son salaire. L'Aïd El Kébir commémore le sacrifice d'Abraham. A cette occasion, le père de famille soit normalement offrir des tenues neuves à sa femme et ses enfants. Toutes ces dépenses peuvent rapidement atteindre un salaire mensuel. Les salariés du complexe perçoivent également un treizième mois.

### **C) Les « entre-deux monde » : comment vivent-ils le passage d'un univers à l'autre ?**

Comment les employés du complexe Les Alizés vivent-ils ce passage quotidien d'un monde à l'autre, celui de l'hôtel et celui du village de Saly lorsqu'ils y vivent ?

L'univers de l'hôtel est un monde d'abondance, de confort où le client dépense la valeur d'un ou plusieurs salaires de bases mensuels (75€, 150 € ou plus). A titre d'exemple une excursion d'une journée coûte environ 48 €. Dans l'hôtel la sexualité est libre, voire libertine. Le village de Saly tente de maintenir les traditions, des relations de famille et de voisinage, avec un certain contrôle social. L'employé est là pour servir le client et rentrer chez lui, dans son monde.

Certains d'entre eux, originaires du village, ont grandi avec le tourisme et travaillent depuis dix ans ou plus de quinze ans dans l'hôtel.

Cheikh, âgé de 32 ans, est barman à l'hôtel Teranga depuis un an. Il est originaire du village et a été confronté très tôt aux mœurs de certains touristes :

Cheikh : « Moi j'ai été victime une fois d'homosexuels. C'étaient des italiens et on croyait que c'étaient des amis. On les avait connus sur la plage quand on nageait.

Une fois on se promenait sur la plage et à mon ami et moi ils nous ont demandé si nous avions déjà fait l'amour avec un garçon. Nous avions 12 ans.

On a répondu que non, ça ne se fait pas.

LH : Et ils avaient quel âge ?

Cheikh : Ils étaient plus âgés que nous, ils avaient la trentaine. Donc vraiment on a refusé. Et nous, on avait une certaine mentalité : pour nous ces hommes étaient destinés à l'enfer. On leur a dit que notre religion nous empêche de faire ça.

Après ils ont compris qu'on était sur la défensive. Ils nous ont proposé de l'argent, des habits. On leur a dit « même si vous nous donnez des milliards on ne pourra pas le faire ».

LH : Donc là tu avais 12 ans.

Cheikh : Il y a presque 20 ans. Il n'y avait pas l'hôtel Espadon. C'était là-bas. Il y avait que des arbres. Ils pensaient que l'on allait faire ça là-bas. Mais c'était peine perdue.

LH : Et tu en as parlé à tes parents à l'époque ?

Cheikh : Non, ce n'était pas possible, c'était la honte. Ils allaient voir ça d'une certaine façon. Moi j'étais un peu timide. Même des fois quand ils me demandaient si j'avais une copine, je me levais, je ne répondais pas. Mais maintenant, à cause de l'évolution, les mentalités ont changé. Donc on parle de certaines choses, sans gêne.

Saly est depuis environ quatre ans le lieu d'une campagne de prévention contre le tourisme sexuel et la pédophilie. C'est actions sont menées auprès des familles de Saly,

dans l'école de Saly et dans les hôtels. Les parents à Saly ne peuvent ignorer ce phénomène.

L'employé dans un hôtel à Saly, notamment vivant au village, est confronté aux diverses sollicitations des touristes, à certains comportements. Le défi est de rester fidèle à ses propres valeurs. Le récit de Cheikh est intéressant à cet égard :

Cheikh : « Moi en fait je n'ai pas trop fréquenté les touristes. Je ne sais pas peut-être que ce n'est pas ma nature. Je ne suis pas du genre à quémander par exemple ou à flatter quelqu'un pour que je puisse avoir quelque chose de lui. Moi je n'ai jamais vécu comme ça. Parce que de tous mes amis je peux dire que j'étais le seul à ne pas avoir de correspondances avec eux.

Parce que quand on était plus jeune, on n'avait pas la possibilité de sortir comme ça. On descendait sur la plage. Il n'y avait pas ces antiquaires (rabatteurs).

Je n'ai jamais eu la chance qu'un touriste puisse m'offrir de l'argent comme ça ou de tenir le bras d'un touriste pour le suivre comme ça. Donc ça me gênait vraiment.

J'étais orgueilleux quoi, je me disais « c'est une personne comme moi, je ne vois pas la différence qu'il y a entre lui et moi pour que je courre derrière lui.

Je voyais les autres le faire. Mais moi ce n'était pas ma mentalité ».

Un autre récit, celui de l'une des premières animatrices à l'hôtel Baobab, Mariama âgée de 37 ans, est complémentaire. Mariama est native du village de Saly mais a passé sa scolarité à Dakar où ses parents étaient partis vivre et travailler. Puis, elle est rentrée à l'hôtel Baobab en 1989, année de son ouverture. Elle a tout d'abord été dix ans animatrice, a travaillé ensuite pendant quatre ans au bar de la discothèque. Enfin depuis trois ans, elle sert au bar de l'hôtel de 16h00 à 23h00 (après avoir été victime d'une tentative d'agression en sortant de l'hôtel très tard lorsqu'elle travaillait à la discothèque, elle a demandé à changer de poste pour rentrer plus tôt le soir). Elle perçoit un salaire équivalent à deux fois le salaire de base (150 €).

Mariama : « Je suis rentrée très tôt dans les hôtels. Je venais de Dakar. C'était mal vu, pour une femme, de travailler dans les hôtels. Et moi, je n'avais pas la mentalité du village, je venais de Dakar. On m'appelait la « toubab noire ».

J'étais une exception, ça ne m'intéressait pas de sortir avec des clients. J'étais là pour travailler, pour gagner ma vie, et je n'étais pas tentée par l'émigration. J'ai résisté grâce à mon éducation ».

Mariama a été très souvent sollicitée par des clients de l'hôtel, lui proposant le mariage par exemple. Elle s'habille à l'européenne pour venir travailler. Elle vit dans la maison familiale avec son frère Abdou et ses sœurs. Elle occupe une chambre avec son mari.

Mariama se trouve en situation de « capture culturelle » d'aspiration à ce qui est dit « moderne ». Elle dit venir de Dakar (de la capitale) mais elle est née au village. Elle n'a pas la « mentalité du village », c'est une « toubab noire ». Mais en même temps elle « résiste » à ce que véhicule aussi cet autre monde moderne. Mariama s'est mariée en 2005. Elle n'a pas épousé un homme du village, mais un homme sénégalais et métis qui représente ce compromis culturel.

Le rythme et le temps à l'hôtel sont différents de ceux du village et après toutes ces années, Mariama souhaite se réadapter au « temps » du village :

« Je veux être femme de chambre pour finir plus tôt et assister aux Sabars, aux baptêmes avec les autres femmes » (les fêtes commencent vers 17h00).

Tamsir qui assure la gestion travaille de 9h00 du matin jusqu'à quelque fois 21h00. Je lui demande s'il a des enfants. Il me répond : « Nous travaillons tous les deux beaucoup, nous n'avons pas le temps de faire un enfant ».

Malgré des temps de travail avec des plages horaires larges, les employés vivant à Saly parviennent à préserver le déjeuner en famille, une coupure de deux heures.

Ces entre-deux monde sont confrontés quotidiennement à une hyper abondance dans l'hôtel, au mécontentement de clients qui veulent toujours plus. Face aux clients, le personnel se doit de rester calme et courtois.

#### **IV La rencontre de ces deux imaginaires et ses différentes formes dans le contexte hôtelier et touristique :**

Le client-touriste attire, fascine l'homme et la femme sénégalais employés dans l'hôtel. Pour entrer en contact avec le client-touriste, ils vont adopter des comportements de différentes natures, mais tous significatifs d'une recherche de compromis culturel : comment rester soi, rester africain ou africaine et en même temps satisfaire ses nouveaux besoins.

Aussi, en se réappropriant le regard de l'occident, cette recherche d'authenticité, certains vont répondre à une certaine demande du client-touriste.

## **A) Une relation graduelle avec le client-touriste induisant un certain nombre de comportements :**

Les motivations des uns et des unes sont différentes pour rencontrer le client-touriste, pourtant tous recherchent un contact, une relation de niveaux différents avec le touriste.

### **1) Créer et provoquer les occasions de la rencontre :**

Le toubab fascine. L'enjeu est de provoquer les occasions de rencontres. Assane, ancien animateur de l'hôtel le Baobab âgé de 33 ans, m'explique que lorsqu'il travaillait dans l'hôtel, ses copains ne travaillaient pas et lui demandaient de lui présenter une touriste.

Un des moyens assez fréquent de rencontrer un ou une touriste est de se rendre en discothèque. Même ceux d'entre eux qui n'ont pas les moyens suffisants, « investissent » dans le prix d'une entrée de l'ordre de 3000 Fcfa (4,5 €).

### **2) Culture de l'oisiveté, de l'attente, de l'argent facile :**

Face à la « culture de l'oisiveté » véhiculée par le touriste en vacance, qui ne travaille pas et dépense de l'argent, répond une « culture de l'attente du ou de la toubab », de l'argent facile. Le chômage, la difficulté de trouver un travail n'expliquent pas tout. En effet, les métiers de l'artisanat ne trouvent pas véritablement de relève parmi les jeunes à Saly, malgré la demande des touristes.

Les métiers traditionnels, tels que la pêche ou l'agriculture, pénibles et dévalorisés n'attirent plus. Doudou pêcheur veut changer de métier.

Idrissa est fils d'agriculteur. Il est aujourd'hui guide touristique professionnel. Il organise des excursions sur demandes pour des clients et sur recommandations ou bien lorsqu'il est appelé par une agence. Il travaille de façon très occasionnelle.

Cette culture de l'attente est visible dans Saly, au nombre de sollicitations que je reçois par exemple quand je rentre au village, de la part d'hommes qui ne semblent pas travailler. Je me suis demandée quelle était la position des parents face à cette « attente », lorsqu'ils ont dû travailler dur dans leur vie (Saly était un village de pêcheur et d'agriculteurs).

Je pose à la question à Souleymane, lors de notre entretien :

LH : « Et que pensent les parents de tout ça, de voir leurs enfants « attendre » jusqu'à 30/35 ans ? »

Souleymane : « En pratique, les parents se disent qu'un beau jour la toubab va arriver et ce sera le paradis chez eux ».

Cette attente est une forme de travail. Elle devient un modèle de comportement pour les jeunes et les plus jeunes. Un jour, alors que je me rendais chez Jean, un adolescent de 15 ou 16 ans m'interpelle et me dit « Eh, Madame, vous ne voulez pas vous marier ? »...

### **3) Entretien des liens, des correspondances avec le client-touriste, être invité, recevoir des cadeaux, de l'argent:**

La plupart des employés des hôtels ont des « contacts » ou des « correspondants » clients-touristes pouvant constituer une sorte de réseau.

Un réseau, dont l'efficacité a été déjà testé au temps du tourisme local pour trouver du travail. Tel était le cas de Jean.

Cette attitude culturelle implique une régularité dans les relations, une temporalité spécifique.

Ces rencontres donnent lieu à différents types d'échanges ou de dons.

#### a) Les clients sont généreux, et donnent :

Jean travaille depuis dix ans dans un hôtel à Saly. Il me confirme avoir eu beaucoup de « contacts » et me précise : « les clients nous donnaient des habits, de l'argent, des médicaments, tout ce qu'on voulait. Avant les clients nous donnaient des choses, maintenant ils font du troc ».

#### b) Les clients ramènent même des cadeaux :

Omar a par exemple reçu des cadeaux de la part de « revenants » :

« Personnellement, un couple est revenu ici en vacances, il a ramené pour mes enfants, chacun un radio cassette avec CD, des maillots de foot, des habits. Et ça ils le font à d'autres personnes aussi. Ils m'amènent des tonnes de médicaments, que je distribue dans mon quartier ».

#### c) Il est envisageable de demander des cadeaux aux clients parce qu'ils sont des « amis » :

Lors de mon séjour au mois de mai 2005, j'ai connu un couple de français venu en vacances. Le mari avait sympathisé avec un des responsables et lui avait donné son numéro de téléphone. Un matin, cet employé de l'hôtel lui téléphone en lui demandant de lui envoyer 1000 € pour s'acheter une voiture.

d) Les clients deviennent des « amis » et souvent proposent des invitations en France ou ailleurs :

Omar bénéficie lui aussi d'un billet pour se rendre en France pendant les vacances. Il part donc chaque année. Il me confirme la fréquence de ces invitations :

« Les clients nous permettent de découvrir le pays, ils nous invitent. Au mois de septembre, pendant la fermeture, il y a pas mal d'employés qui vont en vacances en France ».

e) Les clients proposent aussi du travail :

Adja la voyante, qui n'est pas salariée de l'hôtel et ne bénéficie pas des avantages associés, a été plusieurs fois invitée en France et aux Antilles pour travailler chez des clients rencontrés dans le complexe. En partant plusieurs mois par an pour garder des enfants, elle a pu subvenir aux besoins de sa famille et construire une maison « en dur » avec toutes les commodités.

f) Les touristes parrainent également des enfants :

Cheikh a connu une famille qui voulait parrainer un enfant :

Cheikh : « Cette famille cherchait un garçon pour parrainer ses études. La femme avait perdu son fils et donc elle voulait aider un enfant. Avant mon frère était scolarisé à l'école de Saly. Il habitait chez mon cousin, mais mon cousin n'était pas d'accord car il pensait que le couple voulait emmener mon frère en France. Je lui ai expliqué que ce n'était pas ça. Il s'agissait de l'inscrire dans une école privée catholique. Ils enseignent bien là-bas. Finalement il a accepté. Le problème c'est que l'école de Saly ne voulait pas le laisser partir. Le Directeur ne voulait pas lui délivrer un certificat de scolarité parce qu'il ne voulait pas perdre un très bon élève.

LH : Et maintenant il est dans quelle classe ?

Cheikh : Il est en CP2.

LH : Et le couple de parrains envoie de l'argent ?

Cheikh : Ils payent l'école à l'année. C'est une école à Mbour. Et l'école leur envoie le bulletin de notes ».

g) Les touristes envoient de l'argent:

Assane travaillait comme guide dans une agence d'excursion. Il a quitté son travail en octobre 2005 ; Il percevait un salaire fixe de 65.000 FCFA (100 €) et des pourboires. Il vit sur ses économies depuis. Un couple de clients français qu'il a rencontré durant cette activité, l'a invité deux fois à passer des vacances au Maroc. Ils lui envoient de l'argent de temps en temps.

« Ils m'aident. Je ne leur demande pas. Ils m'envoient de temps en temps 150 € mais pas tous les mois. Ils n'ont pas d'enfants. Ils n'ont personne à s'occuper ».

Assane a des « ressources » dit-il, il « se débrouille ». C'est pour ainsi dire une forme de « parrainage » d'un adulte de 33 ans, ancien animateur.

#### **4) Les réactions de ceux qui ne parviennent pas à partir en Europe :**

Assane est un ancien animateur, un ancien copain de Ibou, dont je donnerai le récit de vie.

Assane a vu tous ses copains partir en France en se épousant une femme française.

Ses amis français l'ont invité deux fois en France pour une durée d'un mois, mais il n'a pas obtenu de visa touristique. Pour cette raison, ils l'ont invité au Maroc à passer des vacances avec eux (le Maroc ne requière pas de visa pour les touristes sénégalais).

Assane : « Quand tu essaies d'avoir ton visa pour un mois ou deux mois, mais que tu ne veux pas rester, que c'est juste pour voir et qu'on te dit, non, non...alors, ce qu'il reste c'est le mariage. Moi je veux juste voir ce que je peux faire et rentrer dans mon pays ».

Travailler dans un hôtel donne effectivement accès au monde imaginaire de l'Europe, à cette puissance matérielle et symbolique que montre le touriste. Cet accès est soit indirect par la constitution d'un réseau d'« amis », par les « cadeaux », les aides diverses; soit direct par des invitations pour une durée limitée ou illimitée (par le biais du mariage notamment).

Ces expériences confirment bien les récits des clients de l'hôtel Teranga. L'entretien de ces liens avec les clients-touristes entraîne des transformations culturelles, un changement dans la vision du monde.

Le fait de ne pas pouvoir voyager en Europe attise cette envie de partir pour « connaître » ou pour plus, peut-être rester. Au contraire, ceux de l'autre génération les 40 ans et plus souhaitent rester dans leur pays, parce qu'il y ont fait leur vie et parce qu'ils ont cette liberté de partir et revenir (Tamsir, Omar, Adja).

Les jeunes gens au Sénégal sont « contraints de rester jeunes » plus longtemps, comme l'explique l'article de Philippe Antoine, François Raubaud et Mireille Razafindrakoto intitulé « Contraints de rester jeunes ? », paru dans Sciences au Sud, le journal de l'IRD n°12 de novembre/décembre 2001 p 6. (en Annexe XIV)

Ils ne remplissent pas les conditions d'obtention d'un visa touristique parce qu'ils n'ont pas un travail stable ou suffisamment lucratif, qu'ils ne sont pas étudiants. Le seul départ possible pour l'Europe en toute légalité est le mariage avec une Européenne.

Or, le durcissement des lois sur l'immigration en France par exemple, rend encore plus difficile cette stratégie migratoire.

Quel est donc ce processus symbolique qui mène certains jeunes de Saly à partir, à épouser une « toubab »?

### **5) Du statut d'animateur à époux : le scénario d'une capture réciproque:** **Le vécu de Ibou :**

A partir d'un entretien fort riche avec Ibou, je vais tenter de retracer le processus symbolique qui mène au mariage.

A Paris au mois d'avril 2006, Ibou m'accorde un entretien en deux parties.

Ibou a 36 ans, il est né à Saly. Ibou est le frère de Jean. Il a vécu dans la maison familiale dans le quartier de Saly-Koulang. Lorsque le premier hôtel de la station Saly-Portudal ouvre, il a 14 ans. Son père est jardinier de la S.A.P.C.O et participe à la mise en paysage de la station ; son frère aîné Jean travaille dans les gros chantiers de plomberie des premiers hôtels de Saly. Son père et son frère ont abandonné le travail aux champs (comme expliqué dans le Chapitre I).

Ibou est élève de l'école de Saly, mais il n'y restera pas longtemps.

Voyons comment Ibou est entré dans le secteur touristique à Saly :

Ibou : « Je suis allé à l'école, mais je n'aimais pas du tout l'école. Je détestais l'école.

LH : Depuis le début ?

Ibou : Depuis que j'ai commencé à gagner un peu d'argent dans le tourisme j'ai abandonné l'école. J'ai pris mes cahiers et je les ai jetés dans la mer.

J'étais ramasseur de balles au tennis (*il y a un terrain de tennis dans le quartier de Saly Tapé*). Cela me rapportait un peu d'argent et me permettait d'aller au cinéma, de faire ce que j'avais envie. C'est pour cela que je n'aimais pas l'école.

LH : Mais tu as commencé à travailler dans le tourisme à quel âge et en faisant quoi ?

Ibou : J'étais ramasseur de balles dans un terrain de tennis à Saly. Ensuite j'ai travaillé dans un restaurant sénégalais. Puis, je mettais l'ambiance dans les hôtels. On était quatre ».

Ibou a quitté l'école vers l'âge de 15 ans dès qu'il a commencé à gagner de l'argent non pas pour aider sa famille mais pour lui et « s'acheter des choses », « aller au cinéma », donc pour consommer.

Ibou a travaillé comme serveur dans l'un des premiers restaurants de Saly puis est entré comme « animateur » à l'hôtel Baobab, pour « mettre de l'ambiance ».

LH : « C'est-à-dire « mettre l'ambiance » ?

Ibou : A la discothèque, faire des trucs quoi.

LH : Dans quel hôtel ?

Ibou : Le Baobab.

LH : C'était un travail ?

Ibou : Non, ce n'était pas vraiment un travail. Le directeur de l'hôtel aimait que l'on vienne mettre l'ambiance. On était quatre. C'était pour faire bouger les gens quoi. Il y avait moi, Assane, et deux copains. On était quatre à mettre l'ambiance tous les soirs, la journée, water polo, tout.

LH : Mais vous étiez des animateurs ?

Ibou : On était comme des animateurs.

Lh : Vous aviez un salaire ?

Ibou : Non, mais on était considérés comme des animateurs.

LH : Quel était votre rôle ?

Ibou : Mettre l'ambiance, faire danser les gens. C'était à l'ouverture de l'hôtel en 1989.

Lh : Donc tu avais à peu près 18 ans ? et Assane ?

Ibou : Oui. Et Assane il était plus jeune. C'est moi qui l'ai mis dans l'ambiance, dans le groupe. Et après il est venu vivre chez moi. On vivait dans la même chambre. Il est resté pendant des années. Il est parti il y a à peine 5 ans

LH : Et à l'époque vous sortiez avec des filles ?

Ibou : On sortait avec des filles 24h/24h. Matin et soir, plusieurs filles par jour.

Mais ça c'était la jeunesse, l'expérience. C'était le milieu qui était comme ça. On ne voulait pas rentrer dedans. Mais une fois que tu rentres dans le système, tu as du mal à en sortir.

LH : Et ça a duré pendant combien de temps ?

Ibou : De l'âge de 18 ans à mon départ pour la France, vers 26 ans.

Ibou n'était pas vraiment animateur mais avait pour rôle d'amuser et distraire les touristes. Il n'était pas payé en argent mais en nature : manger toute la journée à l'hôtel, avoir accès gratuitement à la discothèque et surtout aux touristes. Cette jeunesse « non qualifiée » avait donc un potentiel à exploiter : son sourire, sa bonne humeur, sa danse et son corps pour le plaisir du ou plus exactement de la touriste. Ibou parle d'un « milieu » dans lequel on tombe et qu'il est difficile de quitter.

A l'époque, faisait partie de l'équipe une certaine Bineta, une prostituée de Thiès qui entrainait à la discothèque et faisait boire les clients. Elle vit actuellement en France après s'être mariée.

Depuis cette époque, Ibou et ses deux autres copains se sont mariés et sont partis vivre en France. Assane a quitté l'animation. Il vit toujours à Saly et ne parvient pas à se rendre en France et à obtenir son visa touristique.

Ibou est resté « animateur » pendant 8 ans, jusqu'à son départ pour la France, juste après son mariage.

Je demande à Ibou si, durant toutes ces années d'animation, les femmes qu'il a rencontrées à l'hôtel lui offraient des cadeaux ?

Ibou : « Elles me faisaient tout le temps des cadeaux. « Tu veux quoi ? ». Elles ne voulaient jamais que l'on soit malheureux. Elles offraient des chaussures dernière marque, elles ramenaient des vêtements. Ensuite il y a les colis, les mandats...Mais ça ne durait pas trop longtemps. Ça durait deux mois, quatre mois, après ça s'arrêtait. Après elles pensent à autre chose. Il y en a qui vont jusqu'au bout, d'autres qui reculent parce qu'elles ont peur de l'aventure.

Les cadeaux, l'envoi d'argent sont presque systématique. Je demande à Ibou si dans ces relations les sentiments avaient leur place ?

Ibou : « Peut-être que pour certains c'est du sentiment, mais pour moi, pour la majorité, ce n'est pas du sentiment. Il n'y a pas de sentiments, c'est profiter.

LH : Quand ces femmes viennent en vacances, et qu'elles rencontrent des Sénégalais, penses-tu qu'il y a du sentiment ?

Ibou : Pour moi, les sentiments viennent quand tu connais la personne depuis longtemps et que tu te maries. Mais tu ne peux pas aimer quelqu'un en une semaine ou deux de vacances. Ce n'est pas possible. Je peux dire qu'une femme qui vient deux semaines et qui avant de partir tu lui dis « oui je t'aime ». Non, tu aimes son argent, son porte-monnaie.

Tu aimes la personne parce qu'elle est présente, elle fait tout pour toi. Elle te donne ça, des fringues, de l'argent....

Mais tu ne l'aimes pas. Tu aimes ce qu'elle te donne.

LH : Et il y a eu des femmes qui sont tombées amoureuses de toi pendant toutes ces années à Saly ?

Ibou : Oui, je peux dire que certaines ont un peu voyagé dans leur esprit.

Elles sont venues en vacances et on leur a donné des trucs qu'elles ne pouvaient pas trouver ici. Au niveau du sexe. Ce sont des femmes qui en général sont mal servies ici (*en France*). Et quand elles viennent là-bas (*au Sénégal*), elles sont bien servies. Avec la chaleur, tout est naturel. Elles sont tellement bien servies, qu'elles peuvent te faire croire tout ce que tu veux. Elles revivent. Parce qu'avec la vie qu'elles mènent ici, elles n'ont jamais le temps de faire les choses comme il faut. Et là-bas, elles ont tout le temps, matin et soir. Elles ne travaillent pas. Donc, à partir de là, la personne elle peut tout te faire croire. Le sexe, est toujours là présent, il n'est jamais fatigué. »

Ibou représentait donc l'homme « naturel » en milieu « naturel » qui offrait ses services contre des cadeaux, de l'argent et du rêve d'exotisme et de sexe sans limite. Dans son

récit, il se réapproprie l'image de l'homme naturel que peut avoir la touriste de l'homme sénégalais. Un homme hors du temps et hors de toute contrainte, à sa disposition.

Et ces femmes reviennent parce que là-bas elles « revivent ». Elles, lui vendaient un autre « rêve », une offre symbolique, celle d'une autre vie en France (comme il le décrit si bien ci-dessous).

Durant toutes ces années, Ibou a connu beaucoup de femmes. Je lui demande s'il les a revues en France :

LH : « Et ces femmes que tu avais connues à Saly et que tu as revues sur Paris ?

Ibou : Elles sont différentes. C'est vrai que quand tu les vois en vacances, elles sont différentes parce qu'il y a le soleil, il fait beau, elles ne pensent à rien. Bon, avant je ne connaissais pas tout ça.

LH : Mais tu avais eu des relations avec ces femmes-là ?

Ibou : Oui, avec la majorité. Elles te promettent tout. Tu sais quand tu es là-bas, que tu ne t'en sors pas et que tu vis dans la misère et tout, que tu rencontres des femmes qui te font croire des trucs.

LH : Par exemple ?

Ibou : Par exemple : elles te disent « je peux t'envoyer tant par mois » ou qui te gâtent, qui t'envoie des baskets dernier modèle, des fringues, beaucoup de choses et qui te disent « j'aimerais bien te ramener ici (en France) ». Elles le disent parce qu'il fait chaud, qu'il n'y a pas de travail, qu'elles oublient tout. Elles vivent le moment présent. Après quand tu viens ici (à Paris), c'est là que tu apprends que la vie est différente. Ici (en France), elles ne peuvent pas te faire croire tout ça, parce qu'elles ont autre chose à penser. Et là-bas, elles n'ont rien à penser. Il y a le soleil, elles mangent bien, il y a de beaux gazous qui les chicotent tout le temps, elles oublient. Après quand je suis arrivé ici, j'ai appris qu'enfin, elles nous font croire beaucoup de choses qui n'existent pas ».

Ibou était donc au service de ces dames, durant leur séjour. Il se disait dans la misère mais l'était-il vraiment ? N'est-ce pas l'image qu'il voulait renvoyer : « je suis pauvre ». L'Autre est un sauveur qui attend son dû au soleil, et qui ne « veut pas le voir malheureux ».

Ibou a cru à cette vie, à cet argent facile que l'on dépense à Saly et que l'on gagne sans effort en France. Il a cru à cette « oisiveté » apparente comme mode de vie, mais le temps des vacances seulement. Ce sera pour lui une mauvaise préparation à la réalité qu'il connaîtra en France. Je lui demande alors quelle image avait-il de la France avant de partir ?

Ibou : « La France je la voyais à partir de ce que les gens qui venaient en vacances, les touristes, me montraient. Ils étaient bien habillés. Ils nous donnaient tout, avec les cartes postales, la Tour Eiffel, le Trocadéro. Pour nous, si tu ne connais pas, tout est beau et tout est facile.

LH : A ton avis, qu'y a-t-il dans cette générosité ?

Ibou : Moi je me dis qu'ils sont en vacances et quand tu es en vacances tu ne calcules pas. Ton budget tu l'oublies et tu dépenses même plus que ce que tu avais prévu. Pourquoi, parce que tu ne penses à plus rien. Quand tu arrives dans un pays pauvre et que les gens, dans une famille, t'accueillent avec les bras ouverts, tu oublies tout. Tu oublies même ton nom. Parce que tu es tellement bien avec la famille, avec les gens, tu ne penses plus. Les gens qui t'invitent à boire du thé, à manger ...Donc la générosité, même si tu n'es pas quelqu'un de généreux, tu es obligé d'être un peu généreux avec les gens, avec les habitants, parce qu'ils te montrent. Donc, pour moi, cette générosité vient de là.

Par exemple de dire avant de partir : « je vais laisser mes chaussures ». Même les chaussures quand tu les laisses là-bas, tu ne penses pas. Et quand tu vas revenir, tu vas te dire : « Mais pourquoi j'ai laissé mes chaussures là-bas ? »

Tu fais des trucs là-bas, que tu ne te rends pas compte sur l'instant même. Moi ça m'est arrivé. Au retour, je me suis dit, mais pourquoi j'ai laissé au gars mes chaussures ? »

Ce qu'il retient de la France, ce sont les vêtements à la mode, l'argent. Tout est beau, facile, la touriste est généreuse et ne pense à rien.

Cette atmosphère rend généreux. Et tout le monde est généreux, « sans s'en rendre compte ». Les gens invitent à boire du thé, à manger, c'est la Teranga. C'est cette hospitalité qui met aussi dans cet « état ». Nicole avait bien précisé lors de notre entretien « Hier j'étais à un mariage. Ils ne savent pas quoi faire pour nous. Ils ont bon cœur ». De même que Jean a des amis dont il a fait la connaissance dans l'hôtel où il travaille. Il leur a fait découvrir le village et sa famille. Depuis « ils ne veulent plus rester à l'hôtel » me dit-il. Dans le même esprit, le beau-frère espagnol de Cheikh, depuis qu'il s'est rendu au mariage de sa soeur à Saly, revient et reste dans la famille de Cheikh passer ses vacances.

Ibou rencontre sa future femme alors qu'il était encore animateur. Elle était venue en vacances non pas à l'hôtel mais chez une amie. Par l'intermédiaire de cette amie, il fera sa connaissance. Sa future femme avait son âge. Ibou était hésitant avant de se marier, car il avait le choix me dit-il.

Ibou : « Au début je ne savais pas si c'était elle ou bien une autre personne. Je n'étais pas très amoureux au début, mais avec le temps maintenant...

Elle est venue plusieurs fois au Sénégal pour que je puisse la connaître et puis voilà. Et puis maintenant c'est fait.

LH : Elle est venue combien de fois avant de se marier ?

Ibou : Elle venait tous les 6 mois.

LH : Et pendant combien de temps ?

Ibou : Pendant deux ans.

LH : Et elle restait combien de temps sur place?

Ibou : Des fois elle restait 3 semaines, et des fois un mois.

LH : Elle restait à l'hôtel, comment vous faisiez ?

Ibou : Non, elle ne restait jamais à l'hôtel. Elle allait tout le temps chez les habitants. Et après elle a décidé de se marier avec moi. Moi, je ne pensais pas venir ici (en France) ».

Ibou n'était pas très amoureux, l'amour est venu après, comme dans un mariage arrangé. Et c'est sa future femme qui lui a proposé le mariage. Ibou dit ne pas avoir pensé venir en France. En réalité Jean me précisera lors de notre entretien qu'« Ibou n'avait qu'une idée en tête, partir en Europe ». Pourquoi ce mensonge sur cet attrait de l'Europe ?

Mais, Ibou ne va pas choisir sa femme au hasard, elle était différente :

« Ce n'était pas une fille qui vient au Sénégal pour se dire : « Moi je vais sortir avec un black ». C'est ça la différence. Il y en a qui viennent pour profiter, c'est tout ».

Ibou ne voulait pas que l'on profite de lui, qu'on le prenne pour un homme objet. Cette jeune femme aimait la façon de vivre des Sénégalais et préférait rester chez les habitants plutôt que de séjourner à l'hôtel. Elle n'était donc pas une véritable touriste. Deux solutions s'offraient à cette jeune femme pour poursuivre sa relation avec Ibou, soit de l'épouser et le faire venir en France, soit s'installer au Sénégal. Car Ibou ne pouvait ni partir comme étudiant, ni comme salarié répondant aux critères de ressources nécessaires. Ce mariage n'était pas facile à concrétiser. Il nécessite une lutte avec les administrations des deux pays. Cette difficulté donne encore plus de piment à « l'aventure », car il s'agit bien d'une aventure.

Après l'analyse de cet entretien significatif avec Ibou, je vais développer et compléter le processus de cette « alliance » entre ces deux mondes, le monde de la femme venue en vacances et le monde du villageois ou de l'habitant de Saly, à l'appui d'autres vécus.

### **B) Produire de l'alliance entre ces deux mondes par le mariage : une stratégie d'adaptation culturelle :**

A Saly le phénomène des mariages mixtes entre touristes et Sénégalais est très largement répandu. Partout, sur les plages ou dans le village, des couples mixtes se promènent. Le mariage représente l'étape ultime avant le départ pour l'Europe. Très peu d'entre eux restent au Sénégal pour des raisons économiques le plus souvent.

La caractéristique de ces mariages est leur relative rapidité. Ils peuvent se décider en à peine 6 mois et sont célébrés à la Mairie de Mbour, puis reconnus à l'Ambassade de France de Dakar et au Consulat du Sénégal à Paris.

Je vais dégager, à partir des entretiens dont je dispose, les caractéristiques de ces alliances, soit:

- 1) la symbolique de cette alliance pour l'homme ou la femme sénégalaise,
- 2) la symbolique de cette alliance pour la femme européenne touriste à Saly,
- 3) puis les adaptations culturelles qu'elles entraînent,
- 4) les regards qu'elles suscitent,
- 5) les effets produits sur l'entourage : la constitution d'un véritable modèle de réussite sociale.
- 6) les déséquilibres qu'elles provoquent sur le marché matrimonial local au Sénégal.

A partir de ces récits, je restituerai le vécu de ces mariages (en point 7).

Enfin, je me poserai la question de la similitude avec la pratique du *Mbarran*, une pratique culturelle existante au Sénégal (en point 8).

### **1) La signification symbolique de cette alliance pour l'homme ou la femme sénégalais immergés dans un monde européen qu'est la structure hôtelière ou en contact avec les touristes:**

La pratique culturelle du mariage mixte est devenue courante à Saly.

Si je me réfère à l'hôtel Teranga, entre 2000 et 2006, sept employés (tous des hommes) de l'hôtel se sont mariés et sont partis vivre en Europe, dont Cheikh étudiant et barman.

Selon Oussman, beaucoup de femmes qui travaillaient au bar, à l'animation, au restaurant auraient rencontrées un client, à l'hôtel Baobab et seraient parties vivre en Europe. En 2006, une animatrice, originaire du village et de la famille de Mariama a rencontré un client et a quitté l'animation.

La Direction a connaissance de cette pratique. La seule limite fixée serait donnée aux femmes de chambres, qui selon Cheikh, ont l'interdiction de sortir avec un client.

La Direction semble autoriser qu'un employé le jour, soit client la nuit. En effet, récemment un barman de l'hôtel Teranga a rencontré sa future femme à l'hôtel. Durant le séjour de cette dernière à l'hôtel, il était client, il avait l'autorisation de rester puisqu'en payant la chambre, sa future femme lui permettait de changer de statut.

Au cours de mon enquête de terrain au Sénégal, j'ai rencontré uniquement des hommes sénégalais ayant épousé une Européenne. J'analyserai ces mariages plutôt dans ce sens.

Que signifie cette alliance pour cet « [entre-deux](#) », cet homme sénégalais qui partage sa vie entre deux mondes ?

Cet homme, le villageois de Saly par exemple, n'est plus l'Africain « traditionnel » qui savait qui il était, qui n'avait pas d'argent, mais dont l'activité (le métier) était productrice de vie, de sens.

Cet « entre-deux » est sorti de la vie « traditionnelle » et a été plongé dans un monde occidentalisé à l'occasion d'un plan de développement touristique international et de masse imposé. Certes, à Saly, les Européens étaient déjà présents, du fait de l'existence d'un tourisme local de week-end et de l'histoire coloniale. Mais leur influence était limitée sur la vie même du village.

Progressivement le villageois a perdu son africanité. Son modèle est désormais celui de l'homme occidental : son mode de vie, sa façon de s'habiller, sa capacité à dépenser de l'argent.

Effectivement en travaillant dans un hôtel, il gagne mieux sa vie, il peut « s'acheter des choses », il est même jaloué, mais en réalité il ne peut satisfaire tous ses nouveaux besoins. Il ne peut même pas envisager d'épouser une femme de son pays, car cette dernière est de plus en plus exigeante. Elle aussi a pour modèle de référence l'Occident. Son « prix », la dot que cet homme devra verser augmente et devient de moins en moins accessible. Avec un salaire moyen de base de 50.000 Fcfa (75 €), si il subvient aux besoins de ses parents, de ses frères et de ses sœurs qui ne travaillent pas, il lui faudra des mois voire des années pour économiser les 300.000 Fcfa (6 salaires soit 450 €) de dot et de frais au minimum nécessaires pour les festivités.

Cet homme a deux choix qui s'offrent à lui :

- soit servir cet Européen, en niant son identité, en ne pouvant pas, comme je l'ai expliqué, « aller juste voir » ce qui se passe en Europe parce que cela lui est refusé ou impossible matériellement.

- soit revenir à « l'Africain traditionnel », au mode de vie de son père ou de son grand-père (agriculteur/pêcheur), ce qui n'est pas envisageable pour cette génération.

La seule issue est de sortir de son monde pour aller vers cet autre monde en inversant la situation. Il ne s'agit pas de « sortir de la pauvreté » ou « de la misère » car les habitants de Saly ne sont ni pauvres ni misérables. Mais pour cette génération d'hommes de 20/30 ans « capturés par l'Europe », partir en Europe, c'est avoir accès symboliquement à cette

richesse, même si la réalité est différente, comme Ibou nous l'a expliqué lui-même dans son récit.

Cet homme du village de Saly ne peut plus se passer d'argent.

Partir en Europe est automatiquement associé à l'accomplissement d'une mission : celle d'aider ses parents, de remplir son rôle traditionnel et de se marier. C'est ainsi une adaptation, une continuité du rôle traditionnel dévolu aux enfants. Pour cette raison, les parents acceptent ces mariages avec une femme qui n'est pas musulmane mais chrétienne le plus souvent ou bien athée.

L'homme, en partant en Europe, rompt tout de même avec une tradition, celle de devoir entretenir sa femme et éventuellement ses beaux-parents s'ils n'ont pas de fils. Les rôles sont inversés et au début l'homme est en situation de dépendance économique vis-à-vis de son épouse. Mais là aussi, nous sommes en situation d'aménagement, d'arrangement par rapport au modèle occidental classique. La femme subvient aux besoins de son époux.

Enfin, l'aboutissement suprême, la récompense du déracinement sera de faire construire la maison de ses rêves, celle du retour réel ou imaginaire au pays. C'est avoir des « projets » d'avenir dans son pays et de devenir un jour un « résident noir » qui investit, qui construit pour louer aux touristes qu'il avait servis quelques années auparavant.

C'est une promotion sociale à condition que le retour temporaire, pour la durée des vacances ou définitif soit réussi, que ses propres rêves et ceux de son entourage soient réalisés.

•Quel est le récit sur ces mariages mixtes par ceux qui l'ont vécu et ceux qui en ont été témoins ?

Je me suis rendue compte que ceux qui avaient vécu l'expérience du mariage mixte, avaient un double récit. Quand ils parlent des « autres », ceux qui épousent une toubab, ils présentent ce mariage comme un « mariage d'intérêts » (telle est leur expression) ou bien ils qualifient ces « autres » de « gigolos ».

Le mariage des autres n'est pas respectable, mais le leur l'est ou bien s'il ne l'est pas, ils le passent sous silence.

Je vais tout d'abord restituer mon entretien avec Sekou âgé de 32 ans. Il est né à Saly. Cheikh me l'a présenté. Sekou tient une agence immobilière à Saly qui vend des

appartements ou des villas, donne des biens en locations et peut assurer la construction d'une maison. Sekou est venu à l'hôtel Teranga. Nous avons eu un entretien enregistré. Avant l'entretien il me dit être parti à Paris comme étudiant, s'être marié avec une femme rencontrée en France et avoir divorcé. Il est revenu à Saly où il a ouvert cette agence immobilière. J'ai tout de suite pensé que ce parcours était différent de celui des autres personnes rencontrées au cours de mon enquête.

Lors de notre entretien et hors enregistrement, il évoque les « couples d'intérêts ». Pour lui ce sont des mariages entre une femme européenne qui va en discothèque par exemple et qui rencontre un homme. Pour elle, cela peut être un mariage d'amour, mais pour cet homme, « le seul but est d'essayer de gagner quelque chose » me dit-il. Il me précise que s'il se promène dans une rue à Saly avec une femme blanche, ses copains vont penser que « Sekou a une toubab » ce qui signifie : il a de l'argent et ils vont lui demander quelque chose. Il rajoute, les femmes sénégalaises vont en boîte pour « trouver un toubab ». Il me donne enfin un dernier exemple : un soir, alors qu'il passait une soirée avec trois femmes touristes, l'une d'elles lui demande de passer la nuit avec elle pour s'amuser car c'est le dernier soir. Sekou refuse en lui répondant qu'il n'est pas un animal.

Par cette présentation de la réalité à Saly et de son histoire, il me donne sa réalité : moi je n'ai pas fait comme les autres et je refuse d'être un homme objet. J'apprendrai lors de mon second séjour, par un autre de ses amis, non pas par Cheikh, que Sekou avait épousé une femme française beaucoup plus âgée que lui de 15 ou 20 ans (une « vieille » telle est leur expression) et que suite à son divorce, il est revenu vivre à Saly.

Ce mensonge est significatif d'une gêne liée à la différence d'âge. Plus que le « mariage d'intérêts » c'est la différence d'âge qui est très mal vue localement au Sénégal.

Autre silence, celui de Idrissa 28 ans, un ami de Cheikh, qui est guide touristique et qui vit dans la concession de Jean. Idrissa est habillé à la mode européenne, il a une voiture. Nous avons eu un entretien rapide à côté de chez lui en juillet 2005. Il m'avait parlé de la construction de sa maison et d'une femme vivant à Lille qu'il devait épouser bientôt. Au mois de mars 2006, lors de mon dernier séjour, je le croise dans le village. Il était en voiture. Il me propose de me montrer le chantier de sa future maison. Sa maison sera située à Saly Extension où presque tous les jeunes de Saly ont acquis une parcelle (j'expliquerai l'historique de cette acquisition plus loin dans mon développement). Je lui demande combien coûtent les travaux : juste les fondations, le puits et les murs : 2.000.000 Fcfa (3000 €). Je suis très surprise et me demande comment un travail très

occasionnel de guide peut permettre de gagner autant d'argent soit 40 fois le salaire mensuel de base. Il me confirme que son mariage est encore en « projet ». Je lui demande s'il est amoureux, mais je n'obtiens pas de réponse.

Finalement, j'apprends par Cheikh, qui vit actuellement en Espagne, qu'Idrissa est marié depuis un an civilement et religieusement avec cette femme qui vit à Lille. Elle a plus de 45 ans. Ils se sont connus un an auparavant. Elle est très amoureuse. Elle est venue une fois avec sa fille de 20 ans. Cette femme vient donc trois à quatre fois par an le voir. Elle a « un bon travail » et reste en France pour l'instant. Idrissa ne semble pas décidé à partir vivre en France et sa femme finance la construction de sa maison.

Cheikh, âgé de 32 ans, a lui-même épousé une Européenne, une jeune femme espagnole de 26 ans. Elle était venue en vacances dans un hôtel de Saly avec une copine. Avant son départ, elle fait la connaissance de Cheikh par l'intermédiaire d'un « guide » qui demande à Cheikh s'il peut les faire rentrer dans la discothèque de l'hôtel Le Baobab. Ils ont fait connaissance. Ils ont correspondu pendant un an. Ils ont en commun de faire les mêmes études en linguistique et Lettres Modernes. Puis elle est revenue pendant 15 jours. Ils sont restés ensemble dans une location aux alentours de Saly. Après ce séjour, la mère de Cheikh lui aurait rappelé que le concubinage n'est pas autorisé par la religion musulmane, et lui aurait conseillé de se marier. Il n'a donc pas souhaité poursuivre cette relation sans mariage. La maman de sa future femme était d'accord. Un an après, la mère de son épouse, le frère et des amis sont venus presque un mois pour assister au mariage. C'était en août 2004. Ils se sont mariés civilement à la Mairie de Mbour et religieusement dans une des mosquées de Saly. Ils ont organisé une fête avec les deux familles, les amis. Cheikh est resté encore un an à Saly pour finir ses études et préparer son DEA (qu'il a obtenu en septembre 2005). Il travaillait en même temps à l'hôtel Teranga comme barman. Et c'est en octobre 2005 qu'il est parti rejoindre sa femme en Espagne. Sa femme est traductrice et linguiste. Ils vivent tous les deux chez la maman de sa femme. Cheikh s'accorde une année sabbatique. Il va peut-être poursuivre en Doctorat ou bien se lancer dans un projet de création d'entreprise avec sa femme au Sénégal.

Ainsi Cheikh a rencontré sa femme alors qu'il travaillait déjà à l'hôtel Teranga. Lorsqu'il a obtenu sa maîtrise, l'Université de Dakar lui a proposé un poste de maître enseignant. Il l'a refusé. Il est parti vivre avec sa femme en Espagne.

Nous avons eu un entretien enregistré, mais il n'avait pas abordé son mariage. Nous en avons parlé de façon informelle. Par contre, au cours de cet entretien, je lui ai demandé ce qu'il pensait du tourisme à Saly.

Cheikh : « Comme a dit le Président Abdou Diouf dans les années 80 « le tourisme est un mal nécessaire ». C'est nécessaire parce que cela permet la création d'emplois. Il y a beaucoup de jeunes qui travaillent maintenant grâce au tourisme. S'il n'y avait pas les hôtels, il n'y aurait pas de travail ici. Et il y a pas mal de jeunes qui ont voyagé et qui ont investi ici grâce au tourisme. Ils eu ont la chance de se marier avec une touriste et de voyager ou bien d'être invités comme ça, et ils sont partis. Il y en a d'autres qui n'ont pas eu la chance de connaître une touriste et de voyager et qui ont volé de leurs propres ailes. Mais pour moi c'est bien quoi d'une certaine façon. Si peut-être on avait évité la drogue qui est un problème aussi ».

Et au début de l'entretien, Cheikh m'explique qu'il est rentré à l'hôtel grâce à son oncle, qu'il a pu travailler et étudier en même temps. Et il rajoute : « J'ai commencé à travailler à l'hôtel, parce que là j'avais une chance d'aller en Europe ». Europe et « chance » sont associés.

Donc, même pour Cheikh qui a fait des études, le raisonnement est le même : travailler dans un hôtel pour avoir une chance de partir en Europe alors qu'un poste lui est proposé à l'Université de Dakar. Cette chance-là n'est pas suffisante.

Son mariage fait l'objet d'une véritable reconnaissance sociale dans sa famille et dans celle de sa femme puisqu'ils vivent dans la famille maternelle. Ils semblent bien s'entendre et vivre en harmonie.

Un mariage, peut-être pensé ou rêvé d'avance, devient ensuite une réalité humaine qui n'exclut pas les sentiments et le respect réciproque.

Leur union est reconnue religieusement, puisqu'un iman les a bénit. Les imams de Saly doivent célébrer fréquemment ces mariages mixtes qui sont fêtés, célébrés comme un mariage ordinaire.

La préparation psychologique au mariage et au départ pour l'Europe le plus souvent est d'ailleurs minutieuse. Amadou est le frère de Assane dont la plupart des amis sont partis vivre en France après leur mariage. Assane vit à Saly depuis l'âge de 14 ans. Il a quitté le domicile familial de Dakar pour venir travailler à Saly. En même temps qu'Ibou, il a été animateur à l'hôtel Baobab. Pendant deux ans, son frère Amadou est venu vivre chez lui à Saly. Amadou suivait une formation de footballeur sur Dakar et passait quelques jours à

Saly pour travailler comme guide touristique. Des amis lui envoyaient des clients de France « pour leur sécurité et pour leur faire découvrir le pays » m'a-t-il dit. Très rapidement, Amadou rencontre sa future femme à Saly. Elle est revenue en vacances pendant deux ans puis ils se sont mariés. Amadou est arrivé en France en février 2005. Avant son départ, Assane lui a fait de nombreuses recommandations sur la conduite à tenir en France. Assane a vu de nombreux mariages aboutir à un divorce. Il lui recommande d'être fidèle, de travailler et de bien se conduire.

C'est à Paris que j'ai fait la connaissance de Amadou. J'ai pris contact avec Amadou au mois de juin 2005. Nous nous sommes vus finalement à Paris en février 2006. Je pense qu'il se méfiait de ma démarche. Il n'a pas souhaité être enregistré. Nous nous sommes vus deux fois dans un café et une fois chez lui où j'ai fait la connaissance de sa femme. Je reviendrai plus loin sur leur histoire. Ce qui est intéressant c'est que Amadou semble s'être réservé pour une Européenne. Quand il a connu sa future femme il ne prenait pas de précaution : « avec Sandrine je ne mettais pas de préservatif, avec une Sénégalaise j'en mettais deux » me dit-il. Pourquoi cette méfiance envers la femme sénégalaise ?

Son frère Assane n'a pas épousé une Européenne, mais s'il le faisait ce serait pour quitter le Sénégal. En fait la part de rêve associée au mariage avec une Européenne est indissociable de l'acte de partir.

Epouser un Européen, peut être une issue pour une femme veuve (d'un homme européen) vivant avec ses enfants et n'ayant pas de travail régulier. J'ai fait la connaissance de cette jeune femme en mai 2005. Alors qu'elle travaillait dans une agence d'excursions, elle fait la rencontre d'un touriste français en février 2005. Il ne revient pas pendant dix mois et ils correspondent durant toute cette période. Finalement, il lui propose de l'épouser. En septembre 2006 elle devrait venir vivre à Paris sans ses enfants dans un premier temps.

Ces mariages mixtes constituent une pratique très courante pour les hommes et les femmes et Saly est devenu un lieu de rencontre privilégié. La station balnéaire de Saly-Portudal est une agence matrimoniale à ciel ouvert.

Quelle est donc la signification de cette alliance pour l'homme ou la femme européenne venus en vacances à Saly ?

## **2) La signification symbolique de cette alliance pour la femme européenne, touriste à Saly:**

Je ne dispose pas de récit d'hommes européens, mais uniquement de femmes ayant épousé un homme sénégalais.

Si je reprends mes analyses précédentes et mes entretiens, cette femme européenne, la « toubab » est une femme qui sait qui elle est, qui vient d'Occident. Elle a de l'argent, mais elle est un peu perdue, solitaire ou en rupture affective. Elle se trouve le plus souvent en situation de faiblesse, de manque affectif, sexuel ou relationnel. Elle arrive dans un pays où il fait beau, où les gens sourient et sont « heureux ». On lui dit « bonjour » et on lui répond, comme le souligne le Directeur du complexe Les Alizés. Elle est sollicitée, on l'invite à boire le thé, à manger au village. Elle se fait facilement des amis et tout le monde est prévenant. L'homme africain a la réputation d'être viril. Comme l'exprime l'un des responsables du complexe : « Les femmes sont bien servies et longtemps. Un Sénégalais peut assurer jusqu'à 80 ans, pas un Blanc. A partir de 48 ans il se fatigue. ».

La rencontre à Saly est facile, les mariages sont très rapidement suggérés. Les Européennes sont des « Reines » à Saly. La plupart des hommes jeunes sont en instance de mariage. L'ambiance générale est propice au mariage.

Dans cette rencontre, chacun est à la recherche d'un « ailleurs » complémentaire : « ailleurs » d'Afrique, fuite du confort, de l'Occident et « ailleurs » d'Europe, fuite de précarité et de son Afrique.

Quel est donc le « plus » de cette rencontre pour la femme européenne ?

Cette question, je l'ai posée à Ibou. Ibou a vu autour de lui de nombreux mariages d'intérêts, pour les papiers mais aussi des mariages d'amour avec de réels sentiments:

Ibou : «Des fois j'ai l'impression que les femmes qui vont en Afrique pour épouser des Sénégalais, je ne sais pas si c'est le fait qu'elles ont du mal à trouver ici un homme.

LH : Qu'est ce qui manque à ton avis ?

Ibou : J'ai l'impression qu'il manque l'amour. J'essaye de comprendre mais j'ai du mal. Avant je ne posais pas de questions, mais maintenant je me demande pourquoi ? Elles ont tout ici, des blacks, tout. Et pourquoi elles vont jusqu'en Afrique pour ça ? Peut-être que ce ne sont pas les mêmes. Peut-être qu'ils sont naturels là-bas. C'est vrai que d'un côté on est naturel par rapport à ici (Paris) ».

Je me suis demandée si la femme occidentale et française ne pensait pas trouver à Saly, dans cette Afrique déjà occidentalisée, un homme supposé « naturel », authentique, presque plus pur.

Elle rechercherait cet homme naturel qui n'a qu'un souhait en fait, quitter son état naturel. Pour cette raison, le même homme africain rencontré à Paris ne présente pas le même attrait.

Puisque cet homme est naturel, il est forcément bon. Rousseau dans le « Contrat social » sépare bien le monde naturel du monde dit civilisé où l'homme était bon avant d'être civilisé. C'est le mythe exotique, l'Eden, le paradis perdu retrouvé à Saly qui est mis symboliquement en référence dans le descriptif déjà cité de la station par l'Office du tourisme sénégalais en France (voir Annexe XII).

Selon Yves, un gardien du complexe Les Alizés « On a coutume de dire : quand une Blanche a confiance en toi, il n'y a plus rien ensuite pour lui faire changer d'avis ». Autrement dit : c'est acquis, elle est capturée, elle a une confiance sans limite qui lui donnera le courage dont parlait Ibou pour aller jusqu'à bout. Il s'agit finalement d'une capture réciproque par consentement mutuel qui aboutit au mariage.

Voyons maintenant deux expériences de mariages mixtes. Avant cela, je citerai en illustration un extrait de « Double mixité : la rencontre de deux cultures dans le mariage » Contradictions n°68-1992 /L'Harmattan/ADRI de Anne Guyaux, Catherine Delcroix :

« Les mariages binationaux considérés avec méfiance ou même parfois rejetés sont donc comme des confluences où trois enjeux sont engagés : enjeux des imaginaires, enjeu des lois, enjeu des cultures.

L'accumulation des enjeux que recouvre le mariage binational en fait un objet d'étude qui soulève des passions. *Il est révélateur de la capacité d'une société de s'ouvrir ou non à la diversité culturelle* » (p 24).

« *La complémentarité des stratégies favorise le dépassement des obstacles. Ces mobiles qui poussent deux êtres différents à s'unir reposent par exemple sur un projet commun de mobilité sociale, sur le désir d'échapper à un rôle défini par son groupe d'appartenance ou encore sur le choix de suivre une trajectoire atypique par rapport à la famille d'origine. ...La psychologie et l'attraction physique jouent un rôle capital, l'attrait pour la différence est déterminant* ». (p 26)

Ces mariages sont donc le fruit de cette complémentarité de stratégies personnelles et d'imaginaires.

Sandrine a 39 ans : « Cela fait 15 ans que je viens au Sénégal. Au boulot on ne me demande plus où je vais en vacances. J'y suis allée avec mon ex-mari, puis avec mes parents et avec ma sœur » me dit-elle. Au cours d'un séjour, elle rencontre son futur

époux Amadou, âgé de 30 ans (le frère de Assane). Amadou et Sandrine me disent s'être fréquentés pendant sept ans avant de se marier. Sandrine était venue en vacances avec des copines, et venait de divorcer.

« Mes copines et moi n'étions pas venues pour ça. On ne sortait pas et le dernier soir, les gars de l'hôtel nous ont dit : il faut sortir. Nous sommes parties en discothèque le dernier soir et c'est là que j'ai rencontré Amadou ».

Ils vont se voir ainsi pendant toutes ces années. Elle avait besoin de temps pour réfléchir. « Amadou a été patient, ça n'a pas été facile pour lui » me dit-elle. Pourtant, selon Assane, ils se sont connus juste deux ans avant de se marier, Amadou venait alors d'arriver sur Saly. Est-ce une volonté de romancer leur histoire ?

Sandrine est revenue pendant sept ou deux ans presque un mois par an. Désormais ils vivent ensemble et attendent un enfant. Amadou « ne pensait pas se marier, c'est moi qui le lui ait proposé » me dit-elle. « Je n'avais pas l'idée de venir en France. Sandrine était fragile et sortait d'un divorce difficile. Je me suis dit que si je la laisse comme ça, elle va tomber en dépression. Je ne le voulais pas », me précise-t-il. Il a donc accepté.

Amadou est conscient de cet échange : « elle a fait beaucoup pour moi, et moi je lui ai donné un enfant ». C'est une sorte de « sauvetage » réciproque et mutuel.

Ces mariages mixtes sur le plan religieux et culturel ne sont pas toujours acceptés par la famille européenne. Il faut quelques fois du courage au conjoint européen pour braver le racisme, la méfiance de sa famille. L'époux européen doit affronter la peur des « Noirs », la peur des musulmans. Le choix d'un conjoint si différent peut justement reposer sur une provocation qui rend l'aventure encore plus intense.

Mais le fait d'être de même religion est quelques fois source de problèmes. Inès, responsable des excursions à l'hôtel Baobab, a connu son futur mari en venant en vacances dans cet hôtel. Il était moniteur à la base nautique. Inès a quitté la France pour venir s'installer au Sénégal. Ses parents originaires d'Algérie n'ont pas accepté au début ce mariage, bien que son mari soit musulman comme elle, parce qu'il est africain. Ils ont deux enfants et sont mariés depuis 10 ans. Inès a un bon poste dans l'hôtel, ce qui lui permet de trouver sa place et de transmettre une double culture à ses enfants. Elle cuisine soit français mais les produits français sont coûteux, soit sénégalais. Elle parle couramment le wolof. Elle a cette liberté de partir en vacances en France voir sa famille et

revenir. Elle ne souhaite pas retourner vivre en France. Son mari au contraire veut vivre en France, il a des « projets ». Leurs rêves ne sont plus complémentaires et chacun veut quitter son monde d'origine. La « capture » de Madame l'Europe risque malheureusement d'être plus forte.

### **3) Les adaptations culturelles :**

#### **a) Une nouvelle polygamie significative d'alliance entre ces deux mondes :**

La fréquence des mariages mixtes à Saly comme ailleurs au Sénégal entraîne une adaptation d'une pratique culturelle plus ancienne : la polygamie.

Au Sénégal, 48% des femmes vivent dans un ménage polygame, 20% des ménages dans les villes sont polygames, contre 30% dans les campagnes. La polygamie se justifiait pour avoir beaucoup d'enfants et de la main d'œuvre dans les champs.

Mais la polygamie est en diminution en raison de l'augmentation du coût de la vie et des besoins qui évoluent.

C'est lors de mon premier séjour au mois de mai 2005 que j'ai eu connaissance de cette nouvelle forme de polygamie. Alors que je venais rendre visite à une famille rencontrée 5 ans auparavant, Moussa, le chef de famille âgé de 36 ans, me dit vouloir épouser une toubab comme une seconde épouse. Il avait eu une copine qui n'a pas voulu se marier, mais il n'en avait rien dit à sa femme.

Moussa a vécu environ 5 ans dans une chambre avec sa femme et sa fille dans la concession de Jean. La femme de Moussa est la demi-sœur de Jean (la fille de la seconde épouse du père de Jean). Moussa est originaire de Thiès. C'est en 2000 que je les ai connus.

Moussa vient d'achever la construction de sa maison dans le nouveau quartier de Saly Extension. La maison est grande, magnifique. Ils ont trois chambres, un séjour/terrasse, une cour avec un puits et une réserve d'eau. Ils n'ont encore ni l'électricité ni l'eau courante. Moussa est dans le bâtiment, il est électricien. C'est un ami français, récemment installé à Saly pour sa retraite (après être venu à Saly en vacances pendant 20 ans) qui l'a aidé à achever la construction de sa maison. Cet homme que j'ai rencontré, a mis presque toutes ces économies (700.0000 Fcfa soit 10.600 €) pour la construction et y a participé physiquement puisqu'il est maçon. Ils devaient partager la maison mais finalement leur

ami a préféré plus d'indépendance. Cette générosité de la part d'un français montre bien jusqu'où peut aller l'attachement aux habitants de Saly. Moussa est le seul à habiter le quartier. Il n'aurait pas pu tout seul achever la construction de sa maison.

Moussa a deux filles. Il envisage d'épouser une toubab et il m'explique de quelle façon il conçoit ce mariage. Il suffit que la femme vienne quelques fois dans l'année pour deux, trois semaines ou un mois. Durant son séjour, il sera exclusivement avec elle. Il sera son époux.

Lorsque j'ai abordé ce sujet avec sa femme, elle m'a affirmé qu'elle préférerait que son mari épouse une toubab plutôt qu'une autre Sénégalaise car cela fait « moins de problèmes ». Nous n'étions pas toute seule lorsque nous avons discuté ensemble.

Je peux me poser la question : aurait-elle une autre opinion en l'absence de son mari ?

Un des frères de Moussa vit en France, il a épousé une femme française. Épouser une toubab est peut-être un signe de prestige pour lui. Cette alliance entre deux mondes et deux clans, dispense l'homme de son obligation d'entretenir sa seconde épouse qui a des moyens. Elle peut même générer des avantages matériels pour sa famille existante (sa femme est ses deux enfants). Moussa souhaite avoir un fils. Il envisage une éducation plus stricte pour ses filles qui ne cohabitent plus avec la famille élargie. Pour l'instant, il n'a pas les moyens de payer une école privée à ses filles. Elles vont à l'école de Saly. Moussa souhaite de toute évidence vivre « à l'européenne » tout en aménageant les traditions.

Cette forme de mariage avec une Européenne peut le dispenser de migrer en Europe, si tel est l'accord convenu entre lui et sa seconde épouse.

Cette pratique est répandue au Sénégal et donc à Saly. Un jour, alors que je parlais au village par la plage, un homme d'une quarantaine d'année, qui buvait du thé avec ses amis m'interpelle et me dit « je cherche une seconde épouse ».

Tamsir a un oncle qui vit en Casamance et travaille dans le tourisme : il a une épouse sénégalaise et une épouse française avec laquelle il est marié religieusement et non civilement. Ils ont eu un enfant ensemble à qui il rend visite une fois par an.

Un barman de l'hôtel Teranga, déjà marié, a épousé une Européenne. Les deux épouses vivent à Saly.

La presse sénégalaise se fait l'écho de ces nouveaux mariages. Un article paru le 25 avril 2006 dans le journal Le Soleil, en Annexe XV, annonce le mariage polygame d'un célèbre chanteur sénégalais avec une française « qui lui vouait un amour pur depuis 20 ans » et qui fut son manager.

L'Européenne tend à accepter la polygamie que la femme sénégalaise tolère moins parce qu'influencée par les principes monogames de l'Occident véhiculés par la télévision et par les groupes de femmes « où les femmes discutent trop entre elles » (selon l'expression de Jean).

Ces aménagements témoignent d'une évolution, tant du côté de la femme européenne que du côté de l'homme et de la femme sénégalais.

Je me demande si la seconde épouse européenne aura dans les faits le même statut, la même reconnaissance qu'une seconde épouse sénégalaise, et quel sera son rôle au sein de la famille élargie.

b) Partir et laisser son épouse sénégalaise :

L'autre aménagement possible est de partir en Europe et de laisser son épouse sénégalaise. Moussa l'envisagerait et me dit : « Ma femme voudrait bien que je parte en France, mais moi je ne veux pas quitter ma famille, je peux partir un mois ou deux ».

Cet aménagement existe dans la famille. Au cours de mon entretien enregistré avec Jean, j'apprends que son cousin est marié avec une allemande depuis quatre ans et qu'ils ont un enfant. Il a 30 ans et sa femme 45 ans. Il a ouvert une école de djembé en Allemagne où il vit (il est d'une famille de griots). Il a un second foyer au Sénégal. Il recherche actuellement même un terrain, par l'intermédiaire de Jean, pour construire sa maison individuelle.

c) Avoir une copine régulière qui vient en vacances à Saly :

Sans être officialisée par un mariage, une relation avec une toubab peut être tout à fait connue de l'épouse sénégalaise.

Pendant plusieurs années, Nicole a eu une relation avec un homme dont elle avait l'exclusivité durant son séjour et dont elle connaissait parfaitement la femme et les enfants.

Au complexe les Alizés, plusieurs membres du personnel ont une copine régulière au su de leur femme sénégalaise. Voyons de quelle façon ces relations sont vécues par deux personnes différentes :

#### Premier entretien :

« Oui, j'ai une copine qui revient. Elle sait que je suis marié. Elle connaît même ma famille, mes enfants. Et il n'y a pas de soucis. On n'a pas parlé de mariage ». Ils se sont connus à l'hôtel. Sa copine a treize ans de moins que lui, elle est célibataire sans enfants. Il a même rencontré ses parents en venant en vacances en France. Mais quand elle vient au Sénégal, elle ne reste pas à l'hôtel où il travaille. Ils se retrouvent ailleurs. Il me précise : « Je ne découche pas de chez moi, car ce n'est pas sa femme ».

#### Second entretien:

« Je suis polygame. Ma femme sait que j'ai une copine en France, mais je la protège de tout ça. On se voit en France pendant ses vacances (ils se sont rencontrés en France). Elle vient quatre fois par an. Elle a une bonne situation. Elle est divorcée et a un enfant. Quand elle vient, je fais tout pour que ma femme ne soit pas au courant, je lui mens par omission ».

Je lui demande : Si cette femme voulait s'installer au Sénégal ? : Il me répond qu'alors il faudrait que vis-à-vis de la société, elle soit sa seconde épouse.

Le statut de copine et d'épouse n'est pas le même. L'épouse reste l'épouse.

Le fait que des Européennes, quelque soit leur âge, leur situation matrimoniale et socioprofessionnelle acceptent d'être co-épouses officielles (quand elles ont connaissance de l'existence d'une première épouse) ou copine régulière avec une distance géographique, me permet de m'interroger sur l'évolution de la perception du couple et du mariage en Europe.

Le Sénégal est-il un laboratoire d'essai de nouveaux modèles d'unions et de perception du couple où la vie de couple serait vécue à la carte et par épisode ?

Madame Delmas-Marty une grande juriste que j'avais pour professeur, avait imaginé le contrat de mariage à durée déterminée pour 5 ans renouvelable (un peu sur le modèle du contrat de travail).

Ces aménagements, tels qu'ils sont pratiqués ou envisagés à Saly, montrent que le mariage peut-être morcelé sous forme de « séjours », d'épisodes, vécus par intermittence, presque par « intérim ». Un mariage saisonnier en somme.

#### **4) Les regards que suscitent ces alliances :**

##### a) La position des anciens :

Lors de mon entretien avec le Chef de village de Saly, je lui ai demandé ce qu'il pensait de tous ces départs vers l'Europe, que ce soit par le biais du mariage ou comme futur footballeur. Il m'a répondu qu'il ne pouvait rien décider, qu'il ne pouvait pas empêcher les jeunes de partir.

Je lui ai demandé si un de ses sept enfants avait épousé un ou une Européenne. Il m'a répondu qu'aucun n'avait épousé un ou une toubab, qu'il ne sera jamais d'accord avec un tel mariage, que c'était impossible.

Sa position est donc claire : une grande tolérance pour les autres mais pas pour ses enfants. Il représente l'autorité traditionnelle du village. Son statut est héréditaire. Un Chef de village métis, symbole de cette alliance est inenvisageable à Saly.

La réponse à cette même question par l'un des imams de Saly que j'ai rencontré, est plus nuancée. Comme je l'ai expliqué la plupart de ces mariages sont au moins célébrés religieusement. Un imam à Saly ne peut ignorer la fréquence des mariages mixtes.

Cet imam accepterait que l'un de ses fils épouse une toubab mais pas une de ses filles, excepté en cas de conversion à l'islam de l'époux Européen :

« Notre religion accepte qu'une femme chrétienne épouse un musulman, mais ce n'est pas normal, si c'est un mariage à cause de l'argent ». Ce sont des mariages d'intérêts, par exemple, entre un homme de trente ans et une femme de 50 ou 60 ans. Si c'est un mariage où les deux ont le même âge, c'est un mariage d'amour. » me dit-il.

Les mariages entre un homme jeune et une femme de 15 à 20 ans son aînée sont très mal vus.

b) Les regards négatifs :

Les regards négatifs sur les mariages mixtes qualifiés d'emblée de « mariages d'intérêts » proviennent de ceux qui ont choisi de rester comme Mariama qui travaille à l'hôtel Baobab. Elle a repoussé plusieurs propositions de mariages.

Elle me donne son explication sur les mariages entre un Sénégalais et une toubab :

« Un homme sénégalais n'a pas souvent d'argent pour épouser une sénégalaise. Le mariage avec une Européenne, cela signifie l'émigration et se faire entretenir ».

Mariama se contente de sa vie au Sénégal. Et quand je la revois lors de mon dernier séjour, elle me dit : « Oui, tout va bien, le seul problème c'est l'argent ». Son jugement est également celui d'une jeune femme qui s'est mariée tardivement et qui a vu des dizaines de jeunes hommes travailler à l'hôtel comme animateur par exemple et partir assez rapidement en Europe.

Un regard sévère est porté par un responsable du complexe. Selon lui, ces mariages ne sont pas acceptés tout de suite surtout par la famille sénégalaise ; il évoque une double mixité blanc/noir et chrétien/musulman en général. La famille de l'homme musulman a peur qu'il ne pratique plus la religion et qu'il se convertisse. Pour lui, ces mariages n'ont pas beaucoup d'issue, car ils sont basés sur un rapport d'argent et un rapport physique.

« L'Européen est un « bailleur de fonds », il n'y a pas d'amour. L'Africain accepte pour changer de condition ».

Pour le médecin de la station de Saly, juste à l'entrée du village :

« Tous les maux déteignent sur l'éducation. Les jeunes pensent que l'avenir c'est de travailler dans le tourisme et d'épouser une étrangère ».

Selon lui, il y a autant de mariages mixtes avec une femme ou un homme sénégalais. Les échecs sont très importants lorsqu'ils vivent au Sénégal. Ils sont en effet très sollicités par la famille sénégalaise. Du fait que la femme ou l'homme sénégalais a « un ou une toubab », elle ou il est forcément riche et en mesure de donner.

c) Ceux qui valident complètement le processus :

Pour Omar, le responsable de clientèle : « Un homme, il préfère se marier et aller en Europe et après il est peinarde ». Puis il aborde tout de suite le sujet de la prostitution : « Une prostituée, elle préfère aller avec un Européen qui va la payer 50 € alors que moi je

vais lui donner 10.000 Fcfa (15 €). Et puis, il y a des prostituées qui roulent en voiture. Nous on a un salaire et on n'a même pas de quoi se payer une voiture »

Ces mariages, qu'ils soient censurés ou cautionnés, ne laissent pas indifférents. Les biens acquis par ce biais suscitent jalousies et jugements par ceux qui n'ont pas choisi ce chemin-là. Pourtant, certains parviennent à acquérir ces biens matériels symboles de réussite sociale (voiture, maison) sans épouser une Européenne et sans partir parce qu'ils ont une situation confortable à Saly.

Ces mariages ne laissent pas indifférents les adolescents et les hommes de 20/25 ans. Pour eux, le mariage avec une Européenne est devenu un modèle de réussite sociale. Ils ne rêvent que d'émigration.

#### **5) Les effets de ces alliances sur l'entourage au Sénégal : constitution d'un véritable modèle de réussite sociale pour les jeunes:**

Les mariages mixtes ne sont pas sans effets sur l'entourage c'est-à-dire la famille et les amis.

Celui qui est parti vivre en Europe a le devoir de faire profiter sa famille de son nouveau statut. Les retombées économiques pour la famille sont variables selon la situation du couple. Avec le temps et les difficultés rencontrées en Europe, cette obligation n'est pas toujours respectée.

Amadou est en France depuis un an. Il a un travail stable dans une entreprise de confection depuis environ 7 mois. Il gagne le SMIC (environ 1.050 € net par mois). Il envoie chaque mois 300 € à ses parents (soit quatre fois le salaire de base) et environ 100 € à deux de ses frères. Cet argent, il l'envoie d'un commun accord avec sa femme. Il s'agit d'un arrangement.

Il fait parvenir également des cadeaux à ses frères, par l'intermédiaire d'amis qui repartent en vacances au Sénégal. Ce ne sont pas des cadeaux anodins, mais des cadeaux symboles de prestige : des baskets de marques, des portables dernière génération. Amadou m'a d'ailleurs chargée de ramener des cadeaux et de l'argent lors de mon dernier séjour. Il veut aider son jeune frère de 20 ans qui fait des petits boulots dans le bâtiment. Il veut qu'il « réussisse ». Son frère Assane « veut réussir et être célèbre » aussi. La notion de réussite est associée à l'argent, à l'argent envoyé à ses parents et à la maison à faire construire pour le futur.

J'ai demandé à Amadou si le Sénégal lui manquait. Il m'a répondu qu'il n'était pas pressé, qu'il voulait d'abord économiser de l'argent et puis revenir et faire la fête.

Envoyer de l'argent ou un portable coûteux c'est transmettre cette part de rêve, l'entretenir, la véhiculer et la partager avec les autres.

Ces biens symboles de réussite et de consommation, inaccessibles sur place autrement que par le troc ou le don, maintiennent l'illusion d'une vie meilleure en Europe. Ils créent de nouveaux besoins, des manques et véhiculent la culture de l'exil.

L'argent est le support du rêve.

Celui qui n'envoie pas d'argent ou pas assez à ses parents est très mal considéré. Il représente le mauvais exemple.

J'ai demandé à Ibou s'il essayait d'aider sa famille.

Ibou : « Comme d'habitude. En Afrique la famille est très importante. Même si tu gagnes peu, même si tu envoies 30 € ou 40 € par mois, il faut le faire. Au début ça a été dur parce que je ne travaillais pas. Quand j'ai commencé à travailler, j'envoyais un peu d'argent. Ce n'était pas facile. Je n'envoyais pas tous les mois. Maintenant, ce n'est pas facile, c'est dur ».

Selon Jean et les amis de Ibou, Ibou n'envoie pas assez d'argent à sa famille. Il est le contre-exemple. Mais Ibou a été « capturé » par l'illusion de l'argent facile, par les crédits que l'on obtient rapidement et par les jeux d'argent pour essayer d'en avoir plus.

La réalité n'est pas toujours à la hauteur des espérances. Un homme est revenu vivre à Saly « sans rien » après s'être marié. Il s'est presque clochardisé. D'autres ne reviennent pas, même s'ils vivent quasiment dans la misère en France, après avoir divorcé le plus souvent.

L'émigration en général est un modèle de réussite sociale. Sur le site Internet du Ministère de l'Economie et des finances de la République du Sénégal un rapport sur les différentes stratégies adoptées par la population face à la pauvreté mentionne :

« Le modèle de réussite social se construit autour de l'émigration. Les jeunes pensent que « Rewmi yoruko », ce n'est pas au Sénégal qu'on peut réussir. Il faut « nga lalli », il faut prendre les airs. Et ils le pensent vraiment, car seuls ceux qui partent construisent des maisons, entretiennent leurs familles, épousent les belles filles et bénéficient des prières de leurs parents ».

Le phénomène des mariages mixtes est lié en partie à ce modèle de réussite sociale par l'émigration, puisqu'il permet de quitter le Sénégal et de partir vivre en Europe.

Certains mariages mixtes sont célèbres au Sénégal, puisque deux présidents sénégalais, Léopold Sédar Senghor le premier puis Abdoulaye Wade le troisième ont tous deux épousé une femme française rencontrée en France pendant leurs études. Ce qui est nouveau pour la jeune génération, c'est de considérer le mariage mixte comme un moyen de quitter son pays, avec toutes les conséquences de part et d'autre des deux rives comme je le développerai plus loin.

Le mariage avec une toubab est associé à une promotion sociale parce que la touriste, la toubab est associée elle-même à une connotation de richesse (voir lexique). Didier Masurier précise dans sa thèse « Imaginaires et idéologies du tourisme international, l'exemple du Sénégal » en page 690 que « la relation vécue avec le touriste est marquée d'inégalités sociales et économiques » dans le rapport employé –client notamment.

Le mariage mixte comme stratégie migratoire et d'élévation sociale n'est pas propre aux jeunes sénégalais. Il a été utilisé par les femmes créoles mauriciennes au lendemain de l'indépendance de l'Ile en 1968. Martine Perrot dans un article intitulé « Emigration, mariage, identité. Le choix du conjoint français chez les femmes créoles de l'Ile Maurice » paru dans « Vers des sociétés pluriculturelles : études comparatives et situation en France » Actes du Colloque International de l'AFA, Paris du 9 au 11 janvier 1986, éditions ORSTOM p 314 explique ce phénomène. Cette immigration matrimoniale visait la France (dont elle était l'ancienne colonie), mais également la Belgique, la Suisse, l'Italie et l'Allemagne. Entre 1970 et 1981, l'Ambassade de France à Maurice délivre plus de 700 visas « en vue de mariage ». Les presses mauriciennes et françaises parlent de « mariages exotiques ». Ces mariages vont intéresser principalement le milieu rural et agricole dont le taux de célibat masculin est le plus élevé de France à cette époque. Des agences matrimoniales françaises se spécialisent sur ce marché.

Ces femmes sont créoles et appartiennent au milieu ouvrier.

Les motivations de ces femmes n'étaient pas seulement économiques mais aussi identitaires. « Pour ces Créoles issues d'un métissage où l'origine africaine ou malgache est le plus souvent niée (car liée à l'esclavage) et l'origine française surévaluée, il n'existe pas d'ancrage historique réel comme chez les Indiens ou les Chinois qui ont conservé

beaucoup de leurs traditions. Le mariage avec un Blanc, français de surcroît, procure alors une référence identitaire mythifiée (la France et les premiers colons) et redonne une profondeur généalogique à celles dont l'histoire mauricienne a toutes les chances de coïncider avec l'histoire des esclaves africains et malgaches. C'est davantage l'acquisition d'un capital culturel et symbolique que celui d'un capital économique (bien que ce dernier soit réel) qui est ici en jeu ».

Pour les hommes sénégalais comme pour les femmes sénégalaises, le mariage avec une ou un toubab est associé à une mobilité sociale et une idée de prestige. Avec bien sûr tout un imaginaire, une illusion de vie meilleure, une envie d'aider sa famille et son entourage qui procure une reconnaissance sociale au Sénégal. La fascination pour le Blanc et son pouvoir économique et symbolique en tant qu'ancien colonisateur n'y est pas étrangère non plus.

#### **6) Le déséquilibre sur le marché matrimonial que cela crée localement :**

Les jeunes hommes de Saly ou travaillant à Saly en âge de se marier préfèrent épouser une Européenne.

Tel est le cas de Bakari, antiquaire et artiste peintre de 33 ans originaire de Thiès. Bakari n'est pas marié. Il refuse d'épouser les jeunes femmes que lui présente sa mère. Il refuse également les jeunes femmes de Saly et souhaite épouser une Européenne. Il « rêve de se promener dans Saly avec un enfant métis » me dit-il lors de notre entretien. L'enfant métis qui sera « beau » est source de fierté à Saly, comme pour Ibou. Bakari n'est cependant pas dupe sur les motivations de certaines femmes européennes :

« Des femmes européennes viennent en vacances et savent que l'Africain a besoin d'argent. Elles vont l'exploiter dans son domaine ».

Il rêve d'un mariage d'amour. Il est conscient des conséquences que cela entraîne pour les jeunes femmes sénégalaises :

« Les filles de Saly se trouvent en concurrence avec les Européennes qui récupèrent les plus beaux mecs ». Pour lui, les filles de Saly ne sortent pas avec les Européens, ce sont les étrangères.

Les « étrangères de Saly » semblent être moins vertueuses que les « filles de Saly ». Pourtant, une cousine de Abdou est partie en France après avoir rencontré un homme français dans l'hôtel Baobab. Cela est peut-être plus tabou, parce que ce sont « les filles du pays » et que dans ce sens-là, les hommes voient ces mariages comme des mariages d'intérêts.

Toutes les études sur la famille en Afrique de l'Ouest montrent bien un recul de l'âge du mariage pour des raisons économiques, mais également parce que les jeunes femmes des villes surtout font des études. (Voir article « Contraints de rester jeunes ? Philippe Antoine, Sciences au Sud, le Journal de l'IRD n°12, novembre/décembre 2001 p 6 en Annexe XIV).

Etre adulte signifie être marié et subvenir aux besoins de ses parents. Or, comment est-t-il possible d'atteindre ces deux objectifs en gagnant un salaire de base de 50.000 Fcfa (75€) ? Telle est la difficulté de Doudou pêcheur sur Dakar et Saly la moitié de l'année. Sans être marié à 35 ans, il a la charge de ses parents et de ses frères et sœurs plus jeunes qui ne travaillent pas. Doudou avait une copine sur Dakar pendant plusieurs années. Cette dernière l'a quitté pour un homme avec une meilleure situation. Aussi, pour cette nouvelle génération de citadins être pêcheur est moins valorisant. Pour toutes ces raisons, Doudou souhaite travailler dans le tourisme.

Yves est âgé de 38 ans. Il est gardien du complexe Les Alizés. Il gagne 45.000 F cfa (70€). Il aide un peu ses parents qui vivent à Dakar. Il loge à Mbour chez son oncle et fait des économies pour se marier. Il a vu son frère épouser très rapidement une toubab. Son frère était animateur à l'hôtel Baobab et en un mois il a rencontré une jeune femme française. Son frère vit actuellement en France. Lors de notre entretien informel, il m'explique que « 98% des sénégalais veulent épouser une Blanche et 98% de ceux ou celles qui rentrent dans l'animation veulent partir en Europe ». Yves voudrait bien trouver une toubab mais pour faire un vrai mariage, car « il y en a qui attendent d'avoir les papiers et après ils partent. Moi je ne ferai pas ça ».

Son frère lui a envoyé un portable qu'il garde accroché autour du cou, « c'est une marque que l'on ne trouve pas ici ». Le portable est un gage de connexion au rêve.

Ces hommes rêvent d'épouser une toubab et attendent. Que reste-t-il sur le marché matrimonial pour les femmes sénégalaises en âge de se marier ? Des femmes qui ont

changé, sont plus « exigeantes », plus « indépendantes » aux dires des hommes et qui travaillent. Celles qui ne souhaitent pas épouser un Européen n'intéressent pas les hommes de leur âge.

Ce déséquilibre entre l'offre potentielle locale et la demande locale, conduit les femmes trentenaires et célibataires, à accepter le statut de seconde épouse pour première union. Face à cette réalité, la polygamie devient un « régulateur » pour compenser une carence d'hommes disponibles. Tel est le cas de Mariama âgée de 37 ans et de Anta âgée de 32 ans.

Comme je l'ai déjà indiqué, Mariama travaille dans l'hôtel Baobab depuis 18 ans. Elle a été animatrice. Mariama a fait sa scolarité à Dakar, elle a « la mentalité de Dakar » :

« Je viens de Dakar. Je n'aurais pu épouser un homme du village. Mon mari est cap-verdien, d'origine française et a vécu en France pendant 11 ans. Il a une première femme (métisse) qui vit à Dakar avec leurs enfants. Il était déjà divorcé d'un premier mariage. Il a cinquante ans. Je suis la seconde épouse. Je lui demande si cela ne la dérange pas d'être la seconde épouse ?  
« Non ça ne me dérange pas, je suis la préférée. Cela évite aux hommes africains d'aller ailleurs ».

C'est une polygamie sans co-résidence, comme cela se pratique à Dakar, avec en plus une distance géographique. Chaque épouse a son logement. Son mari travaille sur Dakar et sur Saly comme musicien. Mariama vit dans la concession familiale pour l'instant.

La coutume est différente à Saly. Dans la famille de Jean ou de Cheikh, le père a deux épouses qui vivent dans la même concession.

Sur ce même modèle, Anta âgée de 32 ans, a épousé en juillet 2005 un homme de 45 ans déjà marié et père de trois enfants. Par l'intermédiaire de Amy, j'ai assisté à son mariage à Saly. Elle va vivre avec la première épouse « dans la paix », me dit-elle.

Pourtant, les mentalités changent. La polygamie est de plus en plus mal vécue et les journaux locaux comportent une page entière de faits divers :

« Ebouillanter sa coépouse, l'asperger d'acide sulfurique ou couper les parties intimes de son conjoint deviennent les bévues qui se passent dans les familles aujourd'hui. La violence dans les foyers gagne un terrain inquiétant. Jalousie rime avec violence aujourd'hui. Certains hommes choisissent d'épouser plusieurs femmes sans avoir la capacité de les garder, de les canaliser dans la même maison. Ils doivent tout faire pour qu'elles vivent séparément» Hebdomadaire de faits divers n°15 du 13 au 20 juillet 2005.

Je comprends mieux pourquoi Anta a utilisé le mot « paix ».

Jean a lui aussi une seconde épouse mais qui vit près de Dakar. Amy me dit qu'elle est « vieille ». Elle est plus âgée qu'elle. Elle est divorcée et a deux grands enfants qui font des études. Elle est une parente du côté de la maman de Jean. « C'est le grand frère de cette femme qui me l'a donné » me dit Jean. « Elle disait qu'elle m'aimait, elle me voulait quoi ». Amy a été très jalouse au début. La pratique de la polygamie « s'urbanise » à Saly puisque les deux épouses de Jean ne vivent pas ensemble. Jean retrouve sa seconde épouse un week-end par mois.

La polygamie est bien un régulateur dans le phénomène du recul de l'âge de la première union pour les femmes et dans celui des divorces. Une femme peut difficilement rester seule.

Ainsi la polygamie devient une pratique culturelle régulatrice des maux de la modernité.

Alima, âgée de 26 ans et animatrice à l'hôtel Baobab, est plus jeune que Mariama et Anta et me dit lors de notre entretien qu'elle n'accepterait pas d'être une seconde épouse. Elle aussi préfère épouser un homme africain qui aura la même culture qu'elle.

### **7) Le devenir de ces mariages mixtes dans la réalité de l'autre monde imaginé :**

Ces mariages représentent une « capture réciproque pour le meilleur et pour le pire ».

Comment cette union attendue et concrétisée au terme d'une longue procédure administrative est-elle vécue en France ?

Je dispose de deux récits, ceux de Amadou et de Ibou.

Amadou me dit s'être très bien adapté à la vie parisienne. Il est en France depuis un an. Il « court après le temps comme un Français ». Lors de nos deux rendez-vous, il a tenu à se justifier sur ses motivations pour épouser sa femme.

« On parle de mariage d'intérêts, mais moi je l'aime bien ma femme et si je ne l'aimais pas on n'aurait pas fait un enfant. Je resterai toute ma vie avec elle. Même pour une femme plus belle et plus jeune qu'elle, je ne la tromperai pas. On finira tous les deux ensemble. Elle vieillira plus vite que moi ».

Amadou a trouvé du travail grâce à un ami de sa femme. Il poursuit :

« Ma femme a une bonne situation. J'aurais pu ne pas travailler. Mais mon père nous a toujours dit qu'il fallait travailler. J'ai ma dignité. »

Cette indépendance financière lui permet de disposer de son argent. Amadou a un travail pénible et commence très tôt le matin. Il est de retour chez lui vers 17h00. Il fait du football tous les soirs jusqu'à 19h00 « pour ne pas s'ennuyer et pour ne pas boire, ma femme préfère ça » me dit-il. Amadou n'a pas de famille en France. L'exil peut être difficile à supporter, le changement très net de rythme et le climat aussi.

Je demande à Amadou s'il a ressenti du racisme, il me répond :

« Dans mon boulot il n'y avait jamais eu de Noir. Ils voyaient l'Afrique et les Africains comme des sauvages, avec des animaux et des cases. Ce sont des gens qui n'ont jamais quitté la France et maintenant, ils veulent connaître le Sénégal. Ils ont confiance en moi. Moi je fais mon travail. Je fais ce qu'on me dit de faire, je ne réponds pas. Je ferai tout pour garder mon travail ».

et rajoute « les gens sont étonnés de voir comment je me suis bien intégré. J'ai une vie très carrée : le travail, la maison et ma femme qui me fait confiance ».

Amadou s'est fait des amis sénégalais. Ils voient régulièrement deux couples qui vivent sur Paris, des copains de Saly qui comme lui ont épousé une femme française.

Je demande à Amadou de quelle façon il envisage l'avenir, maintenant qu'ils vont avoir un enfant :

« Il faut à un certain moment savoir s'arrêter et se dire que l'on vieillit sans s'en rendre compte. Moi j'ai une vie carrée à Paris. Je veux avoir une maison à Saly, pour ma fille et pour ma femme. Nous avons des projets»

Amadou fait des économies pour faire construire leur maison. Ils préfèrent qu'elle ne soit pas au centre de Saly mais plutôt vers Mbour.

Amadou qualifie plusieurs fois sa vie de « carrée », peut-être par opposition à la vie qu'il menait à Saly.

Ibou, au contraire a eu une vie moins « carrée » en France. Lors de notre entretien, il en parle librement.

Ibou vit en France depuis dix ans et a mis du temps à trouver un travail stable. Il a dû s'adapter à la vie parisienne, à l'espace et au rythme :

« On s'est marié. Je suis venu vivre à Paris. J'avais un visa de trois mois. Après les trois mois je ne pouvais plus vivre dans l'appartement qui était trop petit. Je ne travaillais pas et ça m'énervait. Enfin, je ne m'étais pas marié pour avoir des papiers et partir. Je suis resté 12 ans avec elle, ce n'est pas pour rien. On a eu un enfant. Ce n'est pas pour rien, même si on arrive au divorce.

Donc, on a vécu des moments, très sympas. C'était dur, il y a eu des hauts et des bas. Franchement, elle m'a gâté. Mais ce n'était pas suffisant pour moi. Il fallait que je trouve un boulot et que je lui rende la monnaie. Et ce n'était pas facile parce que j'ai fait beaucoup de conneries dans ma vie.

Lh : Quelles conneries ?

Ibou : Je suis rentré dans quelque chose où je ne devais pas rentrer. Les jeux, la trahison ».

Ibou a été longtemps animateur et n'était pas préparé à la vie en France. Il pensait que l'argent était facile à gagner. Il a, au contraire, « beaucoup galéré ». Je lui ai demandé s'il avait eu des problèmes d'argent et quel était son rapport à l'argent :

Ibou : « Il y a toujours des problèmes d'argent dans les couples. Parce que nous on ne connaît pas le mot « économiser » quand on débarque ici. Ce n'est pas ce qu'on nous montre là-bas (à Saly). Tenir un budget, ça n'existe pas chez nous. Nous là-bas, on ne nous montre pas ça, on nous montre le porte-monnaie et on ne voit que ça. Donc quand on te dit d'économiser, de faire les courses, on a du mal. Et puis on essaye de s'adapter, mais ce n'est pas facile. Il y a toujours des histoires d'argent. Parce qu'on dépense beaucoup sans calculer. On aime trop dépenser et on dépense m'importe comment. Et ça en général, ça pose des problèmes dans le couple ».

Ibou est tombé dans les jeux de hasard et dans les crédits à la consommation, dans l'illusion. Il se trouve dans une situation difficile et va bientôt divorcer. Il a entretenu en France des relations avec des copines rencontrées à Saly qui lui faisaient croire au paradis.

Ibou a un travail pénible. Il a trois heures de trajet par jour et rentre tous les soirs vers 22h30. Le week-end il retrouve la petite diaspora de Saly qui se réunit les dimanches aux Puces, Porte de Clignancourt.

Ibou : « Oui, on se retrouve tous là-bas, surtout quand il fait beau. On se retrouve tous, les gens de Saly, de Mbour et on parle. On va là-bas pour se ressourcer.

Lh : Et qu'est ce que vous faites ?

Ibou : On parle wolof entre nous. On communique pour parler de tout ce qu'on a fait avant. C'est la solidarité. C'est quelque chose que l'on essaie de garder même si ce n'est pas facile.

Lh : et ça se manifeste comment ? Que faites-vous ?

Ibou : On ne fait pas grand-chose. On se fait un restaurant le soir.

Lh : Vous n'avez pas une tontine ?

Ibou : Non, mais nos femmes nous reprochent d'aimer se retrouver entre nous. On laisse les femmes derrière et on part. Ca, ce n'est pas bien.

Lh : Et tes amis sont venus de quelle façon ?

Ibou : Pareil que moi. Ils se sont mariés et ils sont venus. Ils ont rencontré des nanas là-bas ».

Comme à Saly, les amis sont très importants. Ils se retrouvent en une communauté qui se comprend. Ibou a juste un cousin à Paris.

Ibou : « J'ai un cousin qui est à Paris. Il s'est marié avec une femme et ils ont eu un enfant. Ca s'est très mal passé. Ils avaient acheté une maison. Ils l'ont vendue, mais la femme veut tout garder. Les parents s'en sont mêlés. Il galère. Il travaille. Il veut rentrer au Sénégal. C'était un animateur en plus dans une discothèque. Il roulait tout le temps dans des belles voitures, il changeait de voitures, il était toujours bien habillé. Il a tout vendu au Sénégal. Il a suivi la femme en France. Mais je peux dire que ça s'est très mal passé. Il y a des divorces. Les parents se mêlent, il y a des histoires de racisme et ça finit mal ».

Ibou au contraire a eu de la chance, il a très bien été accepté par ses beaux-parents. Avant même qu'ils ne se marient, son beau-père a fait construire une maison à Saly, qu'ils ont ensuite mise en location.

Ibou : « Mes beaux parents m'ont très bien accepté. Quand je suis arrivé ici. J'ai eu de la chance d'avoir des beaux-parents qui m'ont tout donné, qui sont toujours présents quand j'ai besoin d'eux et qui ne m'ont jamais lâché. Je peux dire que j'ai de la chance par rapport à d'autres personnes. Du début jusqu'à la fin et quoi qu'il arrive, ils me prennent pour leur fils. Donc, j'ai de la chance ».

Ibou est retourné quelques fois au Sénégal, notamment pour présenter son fils à ses parents. Je lui demande comment il se sent quand il revient au Sénégal.

Ibou : « Bien. Bien. Tu es chez toi. Tu te sens bien au niveau des regards, au niveau de tout. Tu es chez toi, tu es à l'aise. Tu rentres dans un bus, tu regardes les gens dans les yeux et vous communiquez. C'est la communication et ici (à Paris) il n'y a pas de communication. Par exemple ici, tu dis bonjour à un Africain, il te répond « je ne te connais pas ».

Lh : Ici ?

Ibou : Oui, ça m'est arrivé il n'y a pas longtemps dans un bar. Je pensais connaître cet homme. Je lui ai répondu que je ne pensais pas qu'en France, entre nous, on ne se serre pas la main. En Afrique, on ne peut pas te dire : « Pourquoi tu me serres la main, on ne se connaît pas ». Ca n'existe pas cette expression. En Afrique, tu es chez toi, tu vis. En Afrique, le soleil est chaud. Même si tu n'as rien, tu as la joie de vivre. C'est ça qui est bien et qui est différent d'ici. Ici, ils ont tout. Ils font semblant d'être heureux, mais au fond d'eux ils ne sont pas heureux.

Lh: Qu'est ce qui fait que les gens ont la joie de vivre à ton avis ?

Ibou : C'est naturel. Ce n'est pas partout. Il y a des endroits en Afrique où c'est la misère. Mais tu vois quand même les enfants qui jouent dehors, qui s'amuse même s'ils mangent du riz tous les jours, ils ne sont pas tristes. Ici, les enfants ils ont tout. Mais là-bas, ils jouent avec tout : une boîte, du carton,...Ils essaient de vivre avec ce qu'ils ont ».

Ibou était un « entre-deux » monde au Sénégal, en France, il en est de même.

Je lui demande comment se sentent ses copains de Saly ou de Mbour en France, s'ils sont heureux ?

Ibou : « Peut-être que le fait d'être séparés de leur femme, ils sont heureux. Mais je ne peux pas croire qu'ils sont heureux. Avec la vie que l'on mène ici, on ne peut

pas être heureux. Moi personnellement, je me dis que c'est impossible. A part gagner très bien sa vie, et même, on ne peut pas être heureux. Parce que la vie n'est pas facile ici. Tu travailles, tu travailles, tu passes ta vie à courir derrière l'argent, il n'y a rien d'autre. C'est ce que je vois autour de moi ».

Finalement l'argent ne fait pas le bonheur et Ibou a perdu ses illusions. Le bonheur est peut-être dans le divorce, dans cette liberté retrouvée, dans la fin du rôle d'époux.

Je lui demande alors de me dire ce qu'il envisage pour l'avenir.

Ibou : « Dès que je peux je vais essayer de repartir au Sénégal. Je vais essayer de faire ce que j'ai envie de faire, de construire ma vie, j'ai 36 ans. Je me dis « cela fait 10 ans que je suis à Paris, qu'est ce que j'ai fait ? ». Je ne vais pas attendre 45 ans pour réaliser que je suis resté autant de temps à Paris sans rien avoir au bled. Ce que je souhaite le plus, c'est de retourner au Sénégal.

Je veux faire quelque chose au Sénégal pour m'en sortir : faire une maison, un petit business. Je ne vais pas partir comme ça. Je ne vais pas laisser un boulot ici et repartir à zéro. Ce n'est pas facile, que ce soit pour nous ou même pour les Français. On est tous dans le même panier. Beaucoup ici vivent avec des crédits. Ils partent en vacances à crédit. Si tu en as les moyens, il vaut mieux faire quelque chose dans ton pays. Là-bas, on n'a pas de saisons, mais ici il y a plusieurs saisons. Il vaut mieux rester là où tu as le soleil tout le temps ».

Ibou veut repartir au Sénégal dans de bonnes conditions. Il doit réussir son retour. Après avoir vécu en France, il ne pourra plus vivre comme avant et surtout maintenant qu'il a perdu ses illusions.

Ibou a désormais l'expérience de la vie en France. Il déconseille de suivre ce chemin-là.

Ibou : « Quand je retourne au Sénégal et que je vois des Sénégalais qui font tout pour venir, moi le conseil que je leur donne, je leur dis « les gars, réfléchissez », « Les dames qui vous font croire des choses sur la France ». Si elles ont vraiment envie de vous aider, elles n'ont qu'à investir au Sénégal. Il vaut mieux investir dans ton pays que de galérer dans un pays qui n'est même pas ton pays. Parce que pour moi, la France maintenant, ce n'est pas la France d'avant. Je ne vais pas au Sénégal et mettre des Nikes, et dire que la France c'est un pays merveilleux. Moi, j'ai trop galéré ici. On a tous galéré. On n'a pas eu l'argent comme ça. Moi je leur dis, si vous rencontrez une nana qui vous aime et qui veut faire quelque chose pour vous, elle n'a qu'à le faire au Sénégal. Il ne faut pas tomber dans leur piège. Vous venez jusque là et vous allez galérer, et quand tu te maries avec une personne âgée, et que tu viens ici, tu ne sortiras jamais avec elle; parce que tu as honte de sortir avec elle. Parce que tu vois autour de toi, des jeunes qui sortent avec des jeunes. C'est rare en tout cas chez nous. Ici peut-être que c'est naturel, mais chez nous ce n'est pas naturel ».

Le déracinement est très difficile surtout dans le contexte d'un mariage sans amour, juste pour quitter son pays. Finalement, le cas de Idrissa qui reste au Sénégal et dont la femme lui fait construire sa maison correspond bien à cette nouvelle démarche : trouver un compromis pour ne pas partir.

Ibou a un fils et il gardera toujours un lien avec la France. Je lui demande alors ce qu'il souhaite transmettre à son fils.

Ibou : «Je vais essayer de lui transmettre le message que m'ont transmis mes parents : être quelqu'un de bien. Même si j'ai fait des bêtises dans ma vie je sais que je suis quelqu'un de bien. Tous les ans quand je peux, je l'emmène au Sénégal, parce qu'il est moitié africain et moitié français. Plus tard, ce sera son destin, s'il a envie de vivre au Sénégal. Je veux qu'il parte tout le temps au Sénégal, qu'il respecte les gens, comme au Sénégal. Ne pas être un enfant gâté, avec une chambre pleine de jeux. Ce n'est pas facile, c'est dur mais c'est comme ça. Mais il ne faut pas avoir peur de la vie. Il faut l'affronter et tout est écrit. Si tu dois être pauvre, tu dois être pauvre, si tu dois être riche, tu dois être riche ».

Maintenant Ibou voit la réalité différemment. Avant qu'il ne soit trop tard, il va tenter de rentrer au Sénégal, riche ou pauvre, mais grandi de son expérience et enfin conscient de la richesse de son pays. Il va y investir ses espérances. Mais il appartient malgré lui aux deux mondes, il est franco-sénégalais. Il ne sera jamais plus le même, même s'il choisit de rentrer définitivement au Sénégal.

#### **8) La pratique du Mbaraan par les femmes (et par les hommes) : une prostitution dissimulée contre de l'argent ou des cadeaux:**

Tout à fait par hasard et avant de repartir au Sénégal pour y effectuer mon dernier séjour d'étude, je trouve sur le site Internet « senegalaisement.com » un article de Sud quotidien du 9 juin 1999 ayant pour titre : « Mbaraan », la frivolité du couple du hasard » de Bassirou Sow (en Annexe XVI).

Cette pratique était mise sous silence durant mes nombreux entretiens. En revenant à Paris, j'effectue des recherches sur Internet. Une étude du Ministère de l'Economie et des Finances de la République du Sénégal intitulée « Comment les acteurs réagissent face à la pauvreté » (que j'ai déjà cité précédemment), mentionne le mbaraan comme une stratégie de sortie de la précarité et de la pauvreté adoptée par les femmes.

Le **mbaraan** est une pratique officiellement féminine et officiellement connue. Le mbaraan consiste pour des jeunes filles ou des femmes à « collectionner les amants qu'elles appellent leurs « mbaraan » précise l'article de Bassirou Sow. Ce sont des hommes pour qui elles n'éprouvent aucun attrait sentimental, sinon celui du gain ». Ces jeunes filles ou femmes peuvent avoir un petit copain, l' élu de leur cœur qui a connaissance de cette

pratique ou l'ignore. Certains profitent directement ou indirectement des gains de cette prostitution dissimulée.

L'article de Sud quotidien du 9 juin 1999 donne des témoignages intéressants de jeunes femmes vivant à Dakar:

« Absa, 26 ans explique : la plupart des jeunes filles, adeptes du mbaraan ont déjà leurs petits amis, quelles aiment jalousement. Mais, comme les temps sont durs, leurs petits copains n'ont pas souvent les moyens de régler leurs problèmes. Vous savez, avec la mode qui évolue régulièrement, nous sommes obligées de renouveler nos garde-robes. Tout le monde sait que ce ne sont pas les garçons d'aujourd'hui qui donnent l'argent de poche à leurs copines ».

Anta, étudiante en 1<sup>ère</sup> année de sciences : « Aucun garçon n'ose jurer que sa petite amie ne fait pas de mbaraan. Car ils nous aiment belles et élégantes, mais rechignent à nous donner de l'argent. Pourtant ils savent pertinemment que nous ne ramassons pas ce que nous portons. De même, quand nous leur faisons des cadeaux, ils ne nous les retournent pas, ni nous demandent comment nous avons pu nous les procurer ».

Ces jeunes femmes se font payer en « cadeaux » ou en argent. Ce sont des femmes célibataires vivant chez leurs parents, étudiantes ou non, ou bien des femmes divorcées avec enfants retournées vivre chez leurs parents.

La dérive de cette pratique conduit à une prostitution autorisée voire encouragée par les parents ou les grands frères, explique l'étude du Ministère de l'Economie et des Finances. Cette pratique permet de suivre la mode, de payer les cotisations des tontines mais aussi d'aider ses parents dans les dépenses quotidiennes. De cette façon, les femmes trouvent une légitimité à ces pratiques.

Lors de mon dernier séjour, j'ai tenté d'en savoir un peu plus. Cette pratique est-elle spécifique à Dakar la capitale et est-elle exclusivement féminine ?

J'ai posé la question à Souleymane parce qu'il n'est pas marié, qu'il est jeune, qu'il vit à Saly et qu'il peut me répondre plus librement.

Lh : « Peux-tu me parler du mbaraan?

Souleymane : Le mbaraan c'est surtout donné aux femmes. C'est une femme qui a trois ou quatre copains dont l'un d'eux est son chéri adoré. C'est une sorte de prostitution. La fille est là juste pour obtenir de l'argent ou quelque chose de matériel. Et le gars va lui demander une contrepartie, le sexe. C'est de la prostitution.

Lh : Et ça existe ici?

Souleymane : Oui, bien sûr, de tout temps.

Lh : Et les jeunes filles de Saly ?

Souleymane : Oui, elles le font avec des Sénégalais et des Français. Toutes les filles qui sortent le soir, ont leur copain à l'angle. Il y a une fille qui travaille ici à l'hôtel.

Elle a dit aux autres employées en parlant de moi « s'il ne fait pas gaffe, je vais lui bouffer toute sa boutique » (*Souleymane a ouvert récemment une épicerie dans le village*). Tu te rends compte un peu, c'est pratiquement dans le mode de vie de toutes les filles.

Lh : Et elle a déjà son copain ?

Souleymane : Oui, et si elle peut se faire entretenir par un gars même si elle ne l'aime pas; c'est fou, c'est comme ça. Elle est de Mbour et sa famille est à Mbour. Il y a des filles de Saly aussi qui le font.

LH : Et les parents le savent ?

Souleymane : C'est un problème matériel. La fille qui rentre chez elle avec un paquet de billets, les parents ferment les yeux sur les pratiques de leur fille, presque s'ils ne l'encouragent pas. C'est comme ça, mais c'est dû plus à la pauvreté. La dignité des gens diminue ».

Souleymane me donne même un exemple de mbaraan pratiqué par un homme marié avec un homosexuel européen à Saly Niakhniahkal. Cet homme sénégalais vit avec un résident européen et la femme sénégalaise est au courant.

Je demande alors à Souleymane comment les gens du village perçoivent cette femme ?

Souleymane : « Ca choque les gens qui ont encore une dignité, mais comme maintenant c'est le matériel et l'argent qui priment sur tout, ils se donnent toujours une excuse ».

Le mbaraan est non seulement une pratique courante mais il existe même au sein de couples mariés. Il n'est plus l'exclusivité des femmes. Les limites de la morale sont repoussées toujours plus loin.

Cette logique marchande du corps trouve une légitimité dans la pauvreté réelle ou relative. Elle ne permet pas seulement de manger, mais surtout de consommer, d'être à la mode, de répondre à ces nouveaux besoins dont je parlais précédemment.

Le cadre touristique de Saly et les opportunités d'approcher un touriste ne seraient donc qu'un amplificateur d'une pratique culturelle déjà existante au Sénégal bien qu'étant taboue.

Une offre sexuelle contre des avantages matériels trouve à Saly une demande, de la part d'hommes et de femmes venus en vacances ou de résidents et résidentes.

Ainsi toutes les combinaisons sont possibles : hétérosexuelles ou homosexuelles. S'il y a localement une prédisposition à cette offre en raison de la pauvreté comme prétexte, les Européens diffusent en même temps leurs pratiques sexuelles et ce sans limites.

Si je reviens à ce qui se produit à l'intérieur seulement d'un hôtel à Saly, comme le complexe Les Alizés, je me pose la question de savoir si le mbaraan s'y pratique ou non.

Durant sa vie d'animateur, Ibou n'a-t-il pas tout simplement pratiqué du mbaraan avec les femmes touristes contre des cadeaux, des vêtements, des mandats. Et Ibou n'avait pas à nourrir ses parents, il voulait surtout bien s'habiller, être à la mode.

Le mariage dit d'intérêts n'est-il pas aussi une forme légitimée de mbaraan.

Cheikh me dira que des femmes épousent un toubab puis reviennent au Sénégal pour retrouver leur vrai copain.

La pratique du mbaraan s'est banalisée en milieu touristique à Saly et elle a pris différentes formes allant jusqu'au mariage. L'obsession de l'émigration pour les jeunes, l'envie de « réussir » et d'aider ses parents légitiment encore plus ces mariages.

Le fait de demander des « cadeaux » n'est jamais anodin. D'où une lutte contre la mendicité des enfants sur les plages à Saly que j'ai évoquée à plusieurs reprises. Les enfants appelaient les toubabs « Madame cadeau, Monsieur cadeau » sur les plages. Cette attente des enfants du « cadeau » tombé du ciel, venant du toubab avec tout le rêve de facilité que cela véhicule, est dangereuse. On me donne sans que même je l'attende, je n'ai pas besoin de travailler à l'école. Et plus tard je donnerai ce que j'ai de « naturel » : « bien » danser, « bien » faire l'amour... contre des cadeaux...

C'est toute l'éducation des enfants et des adolescents qui est en jeu à Saly. Comment les préserver ?

En même temps, de jeunes couples mariés avec enfants, comme celui de Moussa et sa femme, envisagent d'un commun accord ou non, d'élargir le foyer en prenant une seconde épouse de préférence toubab. N'est-ce pas du mbaraan légitimé par un mariage. Et pourquoi sur la plage me dit-on : « Je cherche une seconde épouse » de façon tout à fait anodine ?

Selon quel processus les habitants de Saly sont-ils arrivés à se positionner sur le marché affectif du touriste occidental ? La demande est à portée de main : sur la plage, dans la rue, dans les hôtels ou les discothèques.

Le Film « Vers le Sud » de Laurent Cantet sorti en France en janvier 2006 aborde cette quête amoureuse de trois femmes touristes dans le contexte troublé des années 80, à Haïti.

(Voir Annexe XVII). L'une de ces femmes qui revient chaque année retrouver son copain (dont elle à l'exclusivité normalement durant son séjour) explique à une nouvelle arrivante : « Si tu n'oses pas lui donner de l'argent, fais lui des cadeaux ».

La pratique du mbaraan s'adapte.

Le mbarran n'est-il pas une façon de se jouer de la misère affective et/ou sexuelle du Nord, en réponse à la misère du Sud ? Il se pratique au Sénégal et dans les pays pauvres en développement qui s'ouvrent au tourisme de masse, de consommation. Au Maroc, les jeunes filles sortent aussi avec les touristes pour nourrir leur famille.

Sous couvert d'une mise en scène sous forme de mariage religieux puis civil, tout est oublié, tout est effacé. La toubab, devenue séné gauloise est désormais « épouse », pour le meilleur et pour le pire.

Misère affective contre misère économique, exotisme contre rêve d'une vie meilleure, le mariage entre « adultes consentants » rend le tout indiscutable. Les sentiments viennent avant, pendant, après ou pas du tout...

Dans les récits de Bakari l'antiquaire qui rêve d'un mariage d'amour, et dans ceux de Amadou et Ibou, l'amour n'est cependant pas absent. Il se juxtapose à une stratégie personnelle.

L'amour et la notion de mariage d'amour sont une construction récente née en Occident avec le mouvement des romantiques. L'amour est venu « en plus » dans une pratique culturelle d'alliances stratégiques entre familles pour conserver des biens, un nom... De même que la pratique du mariage endogame au Sénégal est courante : Jean a épousé sa cousine, Tamsir aussi.

Dans l'imaginaire de ces hommes, deux modèles parallèles se lient : le modèle de mobilité sociale par le mariage avec une Européenne et le modèle occidental du mariage d'amour. Ces deux modèles se complètent. Et la femme occidentale y trouve une réponse à sa recherche affective, à ce mariage d'amour et une réponse à une volonté de rompre avec les modèles préétablis dans son monde.

Les deux stratégies se complètent.

Pourtant, le « silence » autour de ces mariages et de la pratique du mbaraan est latent : Idrissa, Sekou ne m'ont pas parlé de leur mariage durant nos entretiens. Abdou ne m'a pas dit qu'une de ses cousines qui a travaillé à l'hôtel Baobab comme animatrice, est partie vivre en France après avoir rencontré un client de l'hôtel. J'ai eu également beaucoup de mal à rencontrer Amadou en France. Il y avait une peur, une gêne par rapport à ma démarche. Si ces mariages mixtes sont répandus à Saly, ils sont entachés d'une gêne, presque d'un mystère.

Si je résume ce que représente un ou une toubab à Saly, au vu de mes entretiens et de mes rencontres, les facettes sont multiples : Un ou une toubab à Saly est :

- une ANPE (qui peut trouver du travail au Sénégal ou en Europe),
- un passeport pour l'Europe,
- une banque ou une ONG,
- un parrain ou marraine pour un enfant ou un adulte,
- un ami(e) qui invite en Europe.

Et « avoir une toubab » est assorti d'un certain prestige.

Comment ne pas apprécier ce toubab et ne pas chercher à le rencontrer?

Il y a bien sûr des exceptions, des femmes et des hommes qui se positionnent en égaux. Mais l'argent reste le fil d'Ariane.

La réalité en France ou en Europe est moins plaisante. La désillusion de Ibou est évidente. Mais peut-il sortir de ce rapport au « don » attendu de l'autre, le Blanc ou la Blanche, après toutes ces années en France et bien que gagnant son propre argent ?

Je n'en suis pas si sûre. En effet, lorsque j'ai vu Ibou pour notre entretien, il m'a demandé de lui prêter de l'argent. Il a interrompu l'entretien. Je lui ai donné la moitié de la somme qu'il me demandait et le lendemain nous avons repris l'entretien. A la fin de ce second entretien, je lui ai remis le reste. J'ai dû marchander pour gagner du temps et du récit de vie. Ibou m'a remboursé deux mois après, car maintenant il est « riche » et libre. Il a obtenu la part de la vente de la maison de Saly acquise avec sa femme, dont il a divorcé.

J'ai pensé que Ibou, désormais en France et divorcé, préfèrerait faire sa vie avec une Africaine. Je lui ai posé la question. Il m'a répondu que c'était pire, qu'une Africaine demandait trop.

Ibou ne souhaite pas qu'on lui demande trop. Pourtant en ayant vécu en France, s'il retourne au Sénégal comme touriste chez lui ou pour y vivre, il sera désormais vu comme un toubab à qui l'on peut tout demander. Il a définitivement changé de statut.

## Chapitre IV

## **Axes de réflexion**

### **I Le processus d'acculturation des villageois de Saly-Portudal :**

Le village de Saly-Portudal a fait l'objet d'un programme d'aménagement et de développement touristique décidé du dehors et pensé du dehors. Pour les villageois cette transformation à l'intérieur du village et tout autour du village a provoqué différents chocs culturels que je vais analyser.

#### **A) La culture véhiculée au sein des hôtels :**

Comme je l'ai expliqué dans ma description du complexe Les Alizés, c'est une culture hôtelière de type occidental prévue pour recevoir une clientèle occidentale avec un confort occidental, qui est diffusée dans toute la station de Saly-Portudal.

#### **B) La culture du touriste « colonisateur »:**

Le village de Saly qui accueillait un tourisme local de week-end, a vu arriver un tourisme dit de masse. Des touristes européens viennent séjourner une semaine, deux semaines voire un mois ou plus dans les hôtels.

Ils viennent pour se faire plaisir, suivre leurs envies, profiter de la liberté que leur procure le pouvoir de l'argent.

Tout est prévu à l'intérieur de l'hôtel pour la détente et les loisirs du client-touriste. A l'extérieur de l'hôtel, il peut se faire plaisir dans les différents lieux créés pour lui (discothèques, bars, golf, casino) et consommer comme dans son pays d'origine (supermarchés, cyber café, boutiques de vêtements européens).

Les villageois sont spectateurs de cette culture qu'ils ne peuvent ignorer ou acteurs s'ils parviennent à profiter commercialement de la manne touristique.

La culture occidentale entre également dans les habitations par l'intermédiaire de la télévision dans tout le Sénégal comme à Saly. Le pouvoir d'achat des villageois fait que les familles y ont accès.

Cette culture du touriste occidental diffuse des modèles de comportements pour les adolescents, les femmes et les hommes.

Les changements vestimentaires sont visibles : les jeunes filles de 13/14 ans s'habillent de façon très sexy. La plupart des jeunes femmes également. Comme nous l'avons vu, la pratique du Mbaraan peut être un des moyens pour subvenir à ces nouveaux besoins.

La culture de l'oisiveté véhiculée par le touriste est devenue une « culture de l'attente ». A Saly, certains jeunes attendent le départ grâce à la toubab providentielle.

### **1) La désertion de l'école face à la « culture du loisir » :**

Les enfants sont également influencés par cette « culture du loisir ». Certes, les conditions pour étudier sont difficiles en classe à l'école publique de Saly : les classes sont surchargées et dans les concessions il n'est pas aisé de trouver du calme mais, d'une manière générale, les enfants semblent moins motivés par l'école que leurs aînés. Ibou âgé de 36 ans, nous explique qu'il a « jeté ses cahiers à la mer » lorsqu'il a commencé à travailler dans le tourisme et à gagner de l'argent à 14 ans.

Jean et Mbaye, âgés tous deux de 47 ans, se plaignent de leurs difficultés à canaliser les enfants « qui ne pensent qu'à jouer », me dit Jean. « Ma fille de 12 ans ne pense qu'à danser, et je la retrouve sur la plage alors qu'elle devrait faire ses devoirs » me dit-il. Sa fille a été sur le point d'être renvoyée de l'école de Saly à plusieurs reprises et il a dû intervenir. Jean avait même pensé envoyer sa fille dans sa famille vers Thiès pour qu'elle ait une éducation plus stricte.

Selon Jean, « les enfants ne travaillent pas à l'école car il y a trop de distractions ». Je lui demande alors quelle est la différence avec l'époque de son enfance.

Jean : « Avant, on n'osait même pas sortir. On n'avait pas ce temps là. Et il n'y avait pas de distractions. Nous, on rentrait de l'école à midi et on nous donnait des exercices. Le temps de le faire et de manger, il était 15H00, et on retournait à l'école. Le soir à 17H00, on retournait à la maison et on avait des exercices à faire. Et puis on avait des groupes de travail constitués des enfants qui habitaient ensemble, avec un chef de groupe. Le soir on travaillait jusqu'à minuit.

LH : Vous vous étiez organisé pour étudier ?

Jean : Oui et on n'osait pas parler wolof, sinon on recevait le bâton: il fallait parler français à l'école et même dans le village. Tout ça c'était fait pour que tu ne penses qu'aux études, tu n'as pas d'autre occupation. On n'avait pas de distractions, on n'osait pas sortir. Et si l'instituteur te rencontrait dans le village, le lendemain, il te tapait Tu n'osais pas sortir.

LH : Mais qu'est ce qui a changé ?

Jean : Honnêtement au niveau des professeurs ça a changé et au niveau des familles aussi. Avant c'était de l'amour ce qu'ils faisaient mais aujourd'hui c'est de l'argent. Si tu es un bon élève ça va. Si tu es nul, ils n'essaient même pas de t'encourager. Si tu ne réussis pas ton examen, ils te mettent à la porte. Parce qu'il y a trop d'élèves. Parce qu'il y a des gens quand ils ont les moyens, ils envoient les enfants dans des écoles privées. Parce qu'ils s'occupent bien des enfants, mais en école publique, maintenant c'est zéro.

LH : Vous étiez combien par classe ?

Jean : Une quarantaine, aujourd'hui ils sont presque une centaine par classe. Maintenant il y a des instituteurs volontaires qui gagnent 50.000 Fcfa (75 €). Ils font ça parce qu'ils n'ont rien trouvé.

LH : Et toi si tu pouvais, tu mettrais tes enfants à l'école privée ?

Jean : Bien sûr mais je ne peux pas ».

Ainsi Jean a vu l'ouverture de l'école de Saly en 1963. Lorsqu'il était jeune, la motivation était plus grande et il y avait toute une organisation autour du travail scolaire. Les enfants ne sortaient pas sans autorisation. Cette démotivation est-elle liée à une plus grande liberté dans l'éducation des enfants, à moins de sévérité ? Jean est dépassé comme un père d'aujourd'hui en France qui commence à perdre son autorité sur ses enfants et qui n'ose pas leur infliger de corrections.

Actuellement, un jeune instituteur gagne 100.000 Fcfa (soit 150 €) et le Directeur de l'école en poste depuis 1963, gagne 200.000 Fcfa (soit 225 €). Les salaires sont comparables à ceux perçus par un employé qui n'a pas fait d'études supérieures et qui a de l'ancienneté comme barman ou plombier dans un hôtel. Faire des études supérieures ne garantit pas un niveau de vie élevé dans un monde où l'argent est incontournable comme nous le verrons plus loin. Les jeunes le savent certainement.

Les instituteurs eux aussi déplorent ce manque de motivations des élèves qu'ils attribuent aux influences extérieures, aux activités qui entrent en concurrence avec l'école et sa mission.

Monsieur S. est instituteur depuis 5 ans à Saly. Il a 35 ans. Il me donne son avis sur le désintérêt des enfants pour l'école, aujourd'hui à Saly :

« Les enfants sont plus tentés par les jeux, les loisirs. Il faut que les enfants puissent trouver un répondant auprès de leurs parents, de leurs frères. Ce sont 1 à 2% des élèves qui sont motivés et sous la pression des parents. Saly était initialement un village de pêcheur. Les élèves ont la tentation du tourisme et de la pêche qui peut rapporter par exemple 5000 Fcfa par jour (8 €) alors qu'un enfant a du mal à avoir 500 Fcfa (0,75 centimes d'euros) par jour pour se payer à manger. Le parent quitte la maison pour travailler et les enfants sont livrés à eux-mêmes. Les parents envoient les enfants à l'école pour s'en débarrasser. Les enfants ne sont pas suivis faute de conscience parentale et de moyens aussi. Les filles

travaillent à la maison et aident aux tâches ménagères. Elles doivent tout maîtriser avant l'âge de 10 ans : savoir laver, faire la vaisselle, s'occuper des petits. Elles ont une à deux heures de travail par jour à la maison. Elles arrivent quelques fois fatiguées à l'école. Certaines fillettes de 11 ou 12 ans sont précoces. Elles sont attirées par l'argent, par les toubabs. Il peut y avoir une complicité naïve des parents qui ont une relation plus ou moins amicale avec un toubab qu'ils accueillent et qui leur offre des cadeaux ».

Monsieur S. aborde le phénomène de la pédophilie que je développerai plus loin.

Le football et le rêve de devenir un footballeur professionnel attirent également tous les espoirs des enfants et des parents. Monsieur S. poursuit sur ce thème :

« Les enfants ont le virus du football. Ceux qui gèrent les écoles de football doivent avoir des effectifs. Ils font miroiter aux enfants l'espoir de s'en sortir. Les recruteurs en font leur cheval de bataille. Il y a aussi un intérêt financier, l'espoir de retombées financières pour eux si un enfant est recruté. Les échanges ou transferts d'enfants entre clubs peuvent ne pas être clairs. L'école se trouve en concurrence avec le football. L'exigence de la rigueur du travail scolaire ne peut aller avec le football ».

Le phénomène du football est général au Sénégal et n'est pas propre à Saly. Si je prends l'exemple des enfants de Jean, la « capture » est presque totale. Jean a 6 garçons (de 3 à 16 ans) et une fille (de 12 ans).

Lors de mon entretien avec Jean, je lui ai demandé par quoi étaient attirés ses fils. Il me répond :

Jean : « Par le football. Ils n'aiment que le football.

LH : Et comment est venu le football ?

Jean : C'est venu comme ça. On le pratique partout, dans les rues, dans les terrains. Parce que le football rapporte aussi. Les jeunes s'intéressent. Au Sénégal, presque tout le monde est footballeur je peux dire. Donc ce n'est pas facile de percer parce qu'il y en a tellement, surtout les écoles de football. Ce sont des milliers au Sénégal. Mon fils de 10 ans qui est invité en France au mois d'avril, pendant 15 jours.

LH : Par Moussa, par son école de football ? (*Moussa est le beau-frère de Jean*).

Jean : Oui.

LH : Et ils seront combien ?

Jean : Il y aura 10 enfants plus les dirigeants.

LH : donc Moussa devrait partir ?

Jean : Oui bien sûr, normalement. Ils sont dans les tractations. Ils vont aller à Dakar, pour l'obtention des passeports et des visas.

LH : Ils ont invités ?

Jean : Oui.

LH : Donc, ils leur payent les billets et l'hébergement ?

Jean : Oui ».

Moussa pourra peut-être partir en France, même provisoirement. C'est lui-même qui envisage d'épouser une toubab. Il parviendra peut-être, grâce au football, à réaliser ce voyage.

Tous les fils de Jean sont capturés par le football, même le petit de 3 ans qui est un phénomène. Jean avait eu une promesse de recrutement de son fils de 11 ans par un entraîneur français venu en vacances à Saly. Jean attend toujours les suites de ce contact. On comprend que le football, au même titre que le travail dans un hôtel comme animateur ou barman qui ne requière pas de diplôme, donne une ouverture vers l'Europe à titre provisoire ou définitif. A côté de ces deux secteurs, l'école ne peut retenir que difficilement l'attention de ses élèves.

J'ai demandé à Jean s'il souhaitait que ses enfants travaillent un jour dans le tourisme.

« Non, honnêtement, si je pouvais, mes enfants ne travailleraient pas dans le tourisme. Parce que moi je trouve que le tourisme ça ne paye pas bien. Parce que bon, des fois tu as des correspondants, tu peux t'exiler quoi. Et puis maintenant l'immigration en Europe c'est difficile. Il y a beaucoup d'Africains, des gens qui ne vivent pas dans des conditions favorables. Moi, j'espère que mes enfants vont bien travailler à l'école et qu'ils vont trouver autre chose. Parce que je crois qu'au fur et mesure que ça évolue, le tourisme baisse. Avant, ici à Saly, la vie était belle, il y avait beaucoup de touristes ».

Pour Jean comme pour tant d'autres, l'intérêt de travailler dans le tourisme est bien cet accès aux opportunités offertes par le touriste. Mais Jean dont le frère Ibou est parti vivre en France, est tout à fait conscient des difficultés. Il espère un autre avenir pour ses enfants. Le rêve de devenir footballeur est plus noble et prometteur à ses yeux même si les élus sont peu nombreux.

Monsieur S. reconnaît que le problème est que les enfants « ont l'exemple de frères et de sœurs qui ont fait des études et ne travaillent pas alors que les parents ont investi dans les études ». Il est vrai que ceux qui font des études essaient aussi de partir, d'émigrer.

Cheikh est d'une famille où presque tous les enfants ont fait des études et pourtant le père est menuisier. Le frère de Cheikh m'explique que son père exigeait d'eux qu'ils soient parmi les 5 premiers élèves de la classe. Il les récompensait ensuite par des cadeaux. Cheikh a son DEA mais il est parti vivre en Espagne. Son frère plus jeune de 5 ans est à Bordeaux en licence de gestion, Souleymane a fait des études scientifiques, le

jeune frère de 18 ans prépare son baccalauréat et leur sœur a suivi une formation de secrétariat puis de comptabilité. Dans cette famille, le rapport à l'école est différent. Au cours de mon entretien avec Souleymane j'ai su que c'est une famille de la caste des Nobles. Est-ce une explication suffisante ? Je n'ai pas d'autres exemples de familles de différentes castes pour vérifier ce lien éventuel avec l'intérêt pour les études.

### **C) La culture de ceux venus travailler à Saly :**

Le village de Saly-Portudal a vu sa population augmenter depuis l'arrivée d'hommes et de femmes venus y chercher du travail, s'y installer provisoirement ou définitivement. Comme je l'ai expliqué ces personnes sont souvent des citadins originaires de Dakar, de Thiès ou de Saint-Louis, des villageois d'autres villages du pays ou des « étrangers » de pays limitrophes.

Beaucoup sont arrivés au moment de l'ouverture des premiers hôtels. Ils font partie de la nouvelle population de Saly. Ils ont modifié par leur présence l'appartenance ethnique des quartiers de Saly occupés initialement principalement par des Sérères et des Lébous.

Cette nouvelle population a véhiculé également une culture qui lui est propre.

Mariama qui a grandi à Dakar, s'est fait appeler la « toubab noire ». Elle n'avait pas la « mentalité du village » dit-elle, ce qui lui a permis d'être l'une des premières femmes de Saly à travailler dans un hôtel comme animatrice en 1989.

Tamsir, lui vient de Casamance. Il a fait ses études de droit et de gestion à Dakar. Il travaille à Saly. Il se trouve dans une situation de double culture, entre tradition sénégalaise et modernité occidentale. Il crée la culture du compromis. Comme je l'avais expliqué, il se dit polygame car il est marié et a une copine européenne officielle. Mais il se dit en même temps « libéral » avec son épouse :

« Ma femme travaille. Elle est indépendante et je fais tout pour qu'elle soit indépendante. Je ne suis pas le Sénégalais dominateur. J'ai tout fait pour qu'elle soit libre et que je garde ma liberté. Quelque fois je rentre, je suis fatigué. Je travaille le samedi et le dimanche. Et bien, elle va danser avec ses copines. Je lui fais confiance. Elle va en discothèque avec ses copines et elle revient alors que je suis couché. Ça n'arrive pas à toutes les femmes. Elle sait qu'elle est privilégiée ». (Sa femme est sa cousine mais ils se sont choisis, ce n'est pas un mariage arrangé par la famille).

Autre exemple, celui de Inès venue travailler et vivre à Saly où elle a rencontré son mari. Inès a une culture française et parisienne. Elle fait par exemple ses courses au supermarché de Saly. Elle s'est heurtée violemment aux contraintes de la maison familiale

lorsqu'elle s'est installée avec son mari. Après un désaccord avec sa belle-famille, elle a par exemple imposé une séparation au sein de la maison familiale en faisant construire un mur pour vivre séparément avec son mari et ses enfants.

**D) La culture des Européens venus s'installer et investir à Saly : les résidents:**

Il s'agit souvent d'anciens touristes « capturés » mais qui ne sont pas employés. Ils sont soit retraités, soit investisseurs et employeurs. Ils ont un niveau de vie très supérieur au niveau moyen, un niveau de vie comparable aux Français expatriés.

Ils vivent entre eux et ne se mélangent pas. Ils sont nombreux dans le quartier de Saly golf par exemple. Ce sont eux qui ont investi dans le secteur lucratif des locations saisonnières et contribué à l'augmentation du prix des terrains et des maisons.

Je pourrais les comparer aux « métros », aux métropolitains vivant dans les Antilles françaises, entre eux.

Ils ont souvent des employés de maison, des gardiens et la rumeur les accuse de ne pas les respecter, de traiter les Sénégalais « comme des esclaves ». Des affaires de pédophilie ont même éclaté dans ces résidences privées.

Ces résidents véhiculent une culture de domination économique presque colonialiste.

**E) La culture de ceux partis vivre en France ou en Europe (par le mariage notamment) qui reviennent en vacances et investissent : les nouveaux touristes/résidents sénégalais :**

La diaspora de Saly entretient le rêve et l'illusion de l'émigration. Les contacts téléphoniques, l'argent, les cadeaux envoyés restent les seuls liens après le départ avec la famille et les amis, en attendant un retour glorieux.

Beaucoup reviennent donc comme « touristes » mais souvent au bout de quelques années de travail en France.

Certains n'envisagent plus de revenir vivre au Sénégal, à Saly car ils disent ne plus pouvoir le supporter. Ce thème est abordé dans le livre de Fatou Diome « Le ventre de l'Atlantique ». L'héroïne originaire d'un village du Siné Saloum passe ses vacances tant attendues au Sénégal mais au bout d'un mois elle ne pense qu'à revenir en France. Elle explique également qu'elle est très attendue dans son village car vivant en France, elle est

forcément « riche ». Elle aborde également le phénomène des mariages et le rêve entretenu tout autour du football. (Voir extraits en Annexe XVIII).

Ibou, après dix ans de vie en France et de « galère », souhaite au contraire retourner vivre au Sénégal mais pour y investir cette fois-ci. La promotion imaginée grâce au mariage ne doit pas rester vaine. En fait, il aspire à une vie comparable à celle des résidents européens, en position d'employeur ou de rentier, vivant du revenu de la location de maisons ou d'appartements.

Le point commun de toutes ces cultures qui se croisent et se mélangent à Saly est désormais le côté incontournable de l'argent ; du pouvoir et du prestige qu'il procure.

## **II Des valeurs et des mœurs venues d'ailleurs:**

### **A) L'importance de l'argent dans les rapports sociaux et son caractère incontournable:**

Avant l'avènement du tourisme de masse, les villageois se procuraient de l'argent grâce à la vente des produits de la pêche ou des produits agricoles. Ils pouvaient ainsi progressivement construire des maisons en « dur » par exemple. L'argent existait à Saly mais dans des proportions restreintes. Les villageois consommaient ce qu'ils pêchaient ou cultivaient.

Avec l'entrée dans les métiers liés au tourisme, les villageois doivent acheter les biens de consommation courante.

Les quantités d'argent qui circulent à Saly et les nouveaux modèles de vie qui circulent avec, font qu'on ne peut plus se passer d'argent. L'argent est au cœur des relations humaines, il devient une valeur commune aux Sénégalais et aux touristes étrangers.

A Saly, tout est organisé autour de l'argent et tout peut s'acheter. L'amitié et l'amour ont un prix. Même une relation dite d'amitié avec une famille s'accompagne de demandes d'argent sur place ou par téléphone. L'argent est au cœur de tout type de relations avec le ou la toubab.

L'argent a aussi sa place dans les relations entre villageois. Même si la solidarité est de mise, la concurrence entre les femmes et entre les familles se manifeste à l'occasion des dépenses engagées pour les fêtes familiales, pour les tenues.

Les activités traditionnelles productrices de vie que sont la pêche, l'artisanat ou l'agriculture, sont dévalorisées parce qu'elles ne génèrent pas assez de revenus et donc de prestige.

Les biens de consommation symboliquement prestigieux, comme un portable de dernière génération, même sans abonnement, sont plus importants que tout voire de manger.

Le niveau de vie des familles de Saly a augmenté grâce au tourisme et grâce aux différents circuits économiques qu'il alimente (travail dans les hôtels, commerces, cadeaux des toubabs, locations de maisons ou d'appartements, l'argent envoyé par la diaspora de Saly...).

Même les derniers paysans de Saly habitant à Saly Joseph profitent de cette manne. En effet, en accompagnant Idrissa sur le chantier de sa maison, j'ai pu visiter une famille de paysan de Saly Joseph dont le mari est en même temps maçon. Cet homme profite donc lui aussi du pouvoir d'achat de cette « intelligentsia » de Saly qui parvient à se faire construire sa maison individuelle par tous moyens.

Les chefs de famille n'hésitent pas à s'endetter auprès des épiciers ou de la banque pour faire face aux dépenses courantes et aux nouveaux besoins motivés par la mode et une concurrence entre familles.

Depuis l'ouverture de la station balnéaire en 1981, les fléaux de la prostitution, de la pédophilie et du tourisme sexuel sont apparus.

## **B) Prostitution, pédophilie et tourisme sexuel:**

### **1) La prostitution féminine banalisée à Saly :**

Lors de mon premier voyage d'étude en mai 2005, je me suis rendue à la gendarmerie de Saly afin d'avoir quelques chiffres et quelques informations sur ce sujet sensible.

En raison de l'importance de la station de Saly-Portudal, le poste de sécurité de Saly est devenu une gendarmerie depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2005.

C'est un adjudant de la gendarmerie qui m'a reçue. J'étais accompagnée de Cheikh.

La gendarmerie assure la sécurité dans toute la station de Saly-Portudal et dans le village. Parallèlement, le service de sécurité mis en place par la S.A.P.C.O, a pour mission de garantir la sécurité des touristes et de protéger les infrastructures de la station touristique (routes, hôtels, résidences, équipements collectifs). Sa mission s'arrête aux portes du village et de ses habitations.

Les prostituées qui travaillent à Saly sont recensées par la gendarmerie de Saly. Elles possèdent une « carte sanitaire » et subissent un examen de santé et notamment un test de dépistage du sida. Les prostituées sont médicalement suivies par le Centre de Santé de Mbour et gratuitement.

La gendarmerie de Saly a recensé et fiché au total 67 femmes prostituées : 23 sont étrangères, une grosse majorité vient du Nigeria et certaines du Cameroun, les 44 autres femmes sont sénégalaises, originaires de Dakar, de Mbour, de Rufisque. Et seulement 1 ou 2% sont originaires de Saly.

Les clients sont principalement des touristes qui payent la nuit environ 50 €. Il existe bien sûr une clientèle locale mais qui est moins intéressante financièrement pour les prostituées.

Les prostituées racolent dans les bars, les karaokés, les discothèques. Elles ont également leurs entrées dans les hôtels de Saly comme je le développerai ci-dessous. Certains rabatteurs servent aussi d'intermédiaires entre clients et prostituées. Il y aurait également une maison close à Saly.

Les prostituées vivent entre elles et partagent des chambres à cinq ou six.

C'est au cours de mon premier séjour en mai 2005 que j'ai pu observer la présence deux très jolies femmes sénégalaises aux bras des deux clients un peu âgés de l'hôtel Teranga.

En mai 2005, j'avais fait la connaissance d'un responsable de l'Observatoire de Mbour (dont je développerai les activités ci-dessous). Il m'avait invité à un séminaire sur la lutte contre « Les pires formes de travail des enfants » y compris l'exploitation sexuelle qui avait lieu en face de l'hôtel Teranga. Je lui avais proposé de venir prendre une consommation à l'hôtel. A l'entrée, le gardien de l'hôtel me demande de signer une décharge de responsabilité. Il demande ensuite au visiteur sa pièce d'identité. J'étais très surprise et très gênée. Il n'est pas rentré.

Ce document que le client de l'hôtel signe, décharge l'hôtel de toutes responsabilités éventuelles en cas de dommages causés par l'invité ou l'invitée. Il s'agit surtout de prévenir les vols et de vérifier que l'invité n'est pas mineur.

Ainsi, tout client de l'hôtel peut avoir un ou une invitée à condition qu'il ou elle soit majeur. La majorité est acquise à l'âge de 18 ans. Cependant, la majorité au Sénégal est très relative puisque la date de naissance peut être changée facilement par un juge sur

demande motivée. Une personne née dans un village peut être déclarée bien après sa naissance. Une jeune femme de 16 ans peut essayer de changer sa date de naissance pour atteindre l'âge de la majorité qui lui permettra de rentrer en discothèque.

Enfin, si l'invité(e) passe la nuit, le client de l'hôtel doit tout simplement payer la nuitée.

Je me suis demandée si finalement une prostituée ne pouvait pas entrer en toute légalité dans l'hôtel en changeant tout simplement de statut, c'est-à-dire en devenant cliente.

Lorsque j'ai eu mon entretien avec l'ancien directeur de l'hôtel Baobab, et actuel responsable de la structure à Paris, je lui ai posé la question. Il était très étonné et n'avait pas eu connaissance de ce document. Il s'est d'abord retranché derrière l'âge de l'invité ou l'invitée, puis m'a affirmé « qu'on ne pouvait absolument pas cautionner quelque prostitution que ce soit ».

J'avais envisagé de m'entretenir avec le Directeur actuel de l'hôtel en mars 2006, mais j'ai été très mal reçue. Il m'a accusée de dire que l'hôtel était un hôtel de prostituées. Il était au courant de mon arrivée car j'avais pris soin de prévenir la personne qui m'avait reçue à Paris, de mon retour. Je n'ai pas insisté. J'étais très mal à l'aise et je me suis sentie presque en faute d'avoir analysé ces faits de cette façon. Et surtout, j'étais venue comme cliente et n'avais pas demandé d'autorisation pour mener mon enquête de terrain.

Cet hôtel dépend d'un tour opérateur qui lutte contre le tourisme sexuel touchant des enfants. Et cette limite de l'âge occulte implicitement le tourisme sexuel avec des adultes. En octobre 2005, j'avais assisté à une conférence sur le thème de « Tourisme et développement durable ». J'avais posé la question et les responsables de tours opérateurs français avaient répondu qu'on ne pouvait pas empêcher des adultes de faire ce qu'ils avaient envie de faire.

En fait les hôteliers à Saly, comme ailleurs dans le monde et surtout dans le Tiers-Monde, se retranchent derrière l'âge (relatif) du ou de la prostituée.

Pour vérifier cette tolérance de la part des hôteliers à Saly, j'ai posé la question à Souleymane, en tant que Directeur d'un petit hôtel à vocation touristique à Saly :

LH : « Une prostituée peut-elle passer une nuit dans ton hôtel ? »

Souleymane : C'est demander une chambre garnie. Oui, si c'est une personne qui loge ici, on lui fait augmenter la chambre comme une chambre double.

LH : Et vous lui demandez ses papiers ?

Souleymane : Ici, on connaît pratiquement toutes les filles qui sortent dans le village. Si la fille semble suspecte, si c'est une fille que l'on ne connaît pas du tout, on lui demande ses papiers, pour qu'au moins, il n'y ait pas de lézard. Parce que quand même il y a des filles qui sont dangereuses et qui volent. Moi je préviens les clients. C'est de leur responsabilité. Moi je n'ai pas de coffre ici. Si un client sort et amène une fille, c'est de sa responsabilité.

LH : Une prostituée peut-elle venir avec un client ici ?

Souleymane : Oui, si on a une chambre de libre. Mais ce n'est pas un hôtel de passe, mais je les accepte pour une nuit. Moi je les considère comme des clients qui ont envie de prendre une chambre.

LH : Et toi, tu en connais personnellement des prostituées ?

Souleymane : Oui, j'en connais. Je sors souvent.

LH : Et il y en a qui sont de Saly ?

Souleymane : De Saly, je n'en connais pas. Des filles qui sont nées ici, non.

LH : Y-a-il une limite à l'accès ?

Souleymane : Je vérifie si c'est une famille. Tu sais c'est difficile de savoir si une fille est mineur, à 14 ans elles sont formées. Au Sénégal, tu peux trouver des filles mariées à 12 ans ».

Une « chambre garnie » est une chambre garnie d'une prostituée.

Cette tolérance voire cette complaisance est courante à Saly de la part des hôteliers.

J'ai tout de même souhaité en savoir plus sur les pratiques de l'hôtel où je logeais. Heureusement, le personnel n'avait pas reçu de consignes leur interdisant de répondre à mes questions. Deux d'entre eux, des hommes, m'ont parlé très librement.

#### Premier entretien :

« La prostituée rentre, fait son travail et repart. Un client qui est seul, c'est normal, il a envie de se soulager. La prostituée rentre et sort, ça se fait partout, dans tous les hôtels de Saly. Pour une femme qui veut faire venir un homme c'est pareil. La décharge de responsabilité, c'est pour protéger le client. Et la fille a son carnet de vaccination. Ce ne sont pas des filles de Saly. Les prostituées vivent entre elles. Ce sont des étrangères. On leur interdit l'accès à la mosquée ».

#### Second entretien :

« Nous on ne favorise pas la prostitution quoi, mais si un client qui est venu pour ça, veut payer la chambre, elle rentre non pas comme prostituée mais comme cliente. L'un des effets négatifs du tourisme à Saly c'est la prostitution, et qu'il y en a beaucoup ».

Ainsi ces deux entretiens valident mes observations. Dans le « tout inclus », toutes les distractions sont incluses.

Un soir, j'ai pu voir une jeune femme attendre à l'entrée de l'hôtel à côté du gardien.

La complaisance et l'absence de condamnation de la prostitution au sein de l'hôtel, de la part du personnel, sont sans équivoque. Le personnel est conscient du caractère lucratif de cette pratique même pour les hôtels dits de tourisme qui attirent une clientèle désireuse de confort : ne pas avoir à changer d'hôtel par exemple.

La prostitution est banalisée. Le personnel hôtelier est « capturé » par un système qu'il se doit de cautionner.

La censure est d'ordre religieux « on leur interdit l'accès à la mosquée » ou d'ordre moral : « ce ne sont pas des filles de chez « nous » mais des « étrangères ».

Comme pour les mariages mixtes, la prostitution fait l'objet d'un discours contradictoire, de tolérance et de censure.

## **2) La pédophilie et les actions de lutte:**

Des cas de pédophilie existent à Saly. Entre janvier 2005 et mai 2005, la gendarmerie de Saly est intervenue pour 2 cas de pédophilie sur des petits garçons. L'adjudant de la gendarmerie me précise que cette pratique serait le fait surtout d'Européens en résidences privées. De ce fait, la gendarmerie intervient sur dénonciation ou renseignements.

Les enfants vendeurs ambulants de cacahouètes par exemple (des petites filles le plus souvent), seraient les plus vulnérables. Pour cette raison, la gendarmerie tente de l'interdire. Il y a aussi les enfants vivant dans la rue, mendiant et parmi eux les Talibés, des enfants pauvres hébergés et nourris par la confrérie mouride qui les obligent à mendier. En 2005 et en 2006 je n'ai pas rencontré d'enfants mendiant dans les rues de Saly. J'en avais effectivement vu en 2000 qui mendiaient par exemple les restes des plats consommés par les clients dans les restaurants.

Les cas de pédophilie sont en diminution grâce à l'action d'associations locales et à la sensibilisation auprès de la population de Saly et des acteurs du secteur hôtelier.

L'ONG sénégalaise « Avenir de l'Enfant » créée à Rufisque en 1999 a ouvert un « Observatoire de protection des enfants contre les abus et l'exploitation sexuelle » à Mbour en 2002.

C'est une équipe pluridisciplinaire qui intervient sur la Petite-Côte et notamment à Saly.

Elle est constituée de travailleurs sociaux de Mbour, des commandants de gendarmerie de Mbour, Saly, Popenguine et Joal, d'avocats bénévoles, de psychiatres et de psychologues. L'Observatoire dispose en son sein d'un foyer lui permettant d'accueillir les victimes d'abus sexuels de jour comme de nuit, de les suivre médicalement et psychologiquement. Un travail est fait avec la famille en vue de sa réinsertion (si cela est envisageable) ou bien pour lui trouver une issue scolaire et professionnelle.

Monsieur Maur, responsable éducateur, m'explique que la pédophilie se présente sous deux formes : au sein des familles (incestes) ou hors du contexte familiale par des sénégalais ou des étrangers, touristes ou résidents, en hôtels ou en locations privées.

Des actions de préventions ont été menées par l'Observatoire auprès des imams de Saly, des marabouts des principales confréries, des prêtres, du Chef de village de Saly, des enseignants et des élèves de l'école de Saly, des radios locales mais aussi auprès des familles et des groupements de femmes en 2002.

Un travail de terrain a été entrepris par l'association sur les plages de Saly notamment pour informer les mineurs sur les situations de vulnérabilités et les conduites à tenir en cas de risque.

Aborder les questions de la sexualité reste tabou dans la plupart des familles et surtout ce type de sexualité.

Au mois d'avril 2002, un séminaire a été organisé dans un hôtel de Saly par le Ministère de la Famille et de la Petite enfance du Sénégal en partenariat avec l'Unicef et avec l'intervention de l'ONG Avenir de l'Enfant.

Ce séminaire de sensibilisation contre l'abus et l'exploitation sexuelle des enfants visait les représentants de la S.A.P.C.O, les hôteliers, les guides touristiques, les antiquaires, les gérants de discothèques. Il proposait un projet de « code de conduite » avec l'obligation faite aux hôteliers de contrôler l'âge des visiteurs et d'interdire l'accès de leur établissement aux mineurs.

L'Observatoire de Mbour est impliqué dans un « Plan d'action départemental de lutte contre les pires formes de travail des enfants » mis en place sur tout le Sénégal, depuis 4 ans par l'Etat sénégalais, avec le soutien de l'Unicef et d'une ONG italienne.

Le rapport d'activité de l'Observatoire de Mbour pour l'année 2004 relève 21 cas de pédophilie, 28 cas de viols et 6 cas d'inceste. Ces chiffres sont trois fois plus élevés que

ceux relevés par le même observatoire sur Dakar et Rufisque. Ces pratiques se sont déplacées vers Saly en milieu touristique.

Désormais dans les agences de voyage en France, un dépliant avertissant les touristes sexuels des risques encourus est à disposition des clients. Il rappelle que ce sont « Monsieur et Madame tout le monde » qui sur place se laissent tenter et passent à l'acte.

Extrait :

« Contrairement à ce que l'on a tendance à croire, les touristes sexuels occasionnels sont très nombreux. Leur passage à l'acte, incompréhensible à priori, résulte de plusieurs facteurs engendrés par la situation particulière des voyages : sentiment de pouvoir ressenti par certains touristes occidentaux sur les populations des pays du Sud du fait de leur supériorité économique, désir de nouvelles expériences, absence de contraintes morales et sociales qui régissent la vie quotidienne dans le pays d'origine, sentiment d'impunité lié à l'anonymat, indifférence portée au partenaire ».

Une affiche dans l'hôtel Baobab rappelle la participation du tour opérateur à cette lutte contre le tourisme sexuel avec des enfants.

Le Sénégal a ratifié la Convention des Nations Unies sur les droits de l'enfant du 20 novembre 1989. Le Sénégal a adopté une loi pénale d'extraterritorialité en 1994 qui permet de poursuivre hors de ses frontières des étrangers ayant commis des abus sexuels sur des mineurs sur son territoire. Le Code pénal sénégalais prévoit que tout acte pédophile ou tentative commis sur un enfant de moins de 16 ans est passible d'une peine d'emprisonnement de 5 à 10 ans accompagnée d'une amende.

Le pédophile n'est pas forcément un touriste, il peut faire de l'humanitaire aussi.

Ainsi, le procès du Père Lefort a eu lieu en France le 6 juin 2005 pour une accusation de viols sur six mineurs sénégalais en 1994 à Rufisque. Le Père Lefort avait financé l'ouverture d'un foyer pour les enfants des rues à Rufisque. Moussa Sow, éducateur à l'époque et responsable de L'ONG Avenir de l'Enfant, a été entendu comme témoin. Il était accompagné de Monsieur Maur. Le Père Lefort a été condamné le 24 juin 2005 à 8 ans d'emprisonnement.

La pédophilie est un problème sérieux au Sénégal qui ternit l'image du pays. Mais le pays lutte sérieusement contre ce fléau.

### **3) L'homosexualité :**

Il s'agit selon la loi d'un « acte contre-nature » et « impudique » me précise l'adjudant de la gendarmerie de Saly. Au titre de la loi sénégalaise, l'homosexualité est un délit. La gendarmerie intervient sur flagrant délit.

L'homosexualité entre Sénégalais existe mais elle est marginale et totalement taboue. L'homosexualité entre femmes est « inimaginable » rajoute l'adjudant.

### **4) La prostitution masculine:**

A Saly, la prostitution masculine avec des Européens commence à se développer. J'avais eu un contact avec un homme français touriste habitué de Saly mais il avait refusé de répondre à mes questions.

La presse locale relate même une « Scène de jalousie d'un couple homosexuel à Saly Niakhniakhal » entre un homme sénégalais de 30 ans et un résident d'une soixantaine d'années vivant à Saly. (Voir article de l'Observateur du vendredi 31 mars 2006 en Annexe XIX).

Cheikh avait lui-même été sollicité à l'âge de 12 ans par des touristes européens au moment de l'ouverture de la station.

### **5) « Sexotisme » et tourisme sexuel :**

Didier Masurier utilise le terme de **sexotisme** pour désigner le tourisme sexuel dans sa thèse de intitulée « Imaginaires et idéologies du tourisme international, l'exemple du Sénégal » de 1993, Université de Paris V. Le sexotisme est plus large que le tourisme sexuel sur mineurs, il concerne les adultes hommes et femmes. Il s'agit d'un tourisme motivé par la recherche de relations sexuelles contre de l'argent ou des biens matériels. Didier Masurier montre bien dans son étude que la mise en relation d'un touriste avec une prostituée dans les hôtels de Dakar, à l'époque est tout à fait normale pour le personnel hôtelier qui y trouve un intérêt matériel. De même que le personnel du complexe Les Alizés a intégré cette pratique chez le touriste à Saly.

Comme je l'ai expliqué précédemment les hôteliers de Saly et les tours opérateurs européens se retranchent derrière l'âge de l'homme ou de la femme qui se prostitue pour se dégager de toute responsabilité voire de complicité.

Le tourisme sexuel avec des enfants et le sexotisme avec des adultes ne concernent plus seulement l'Asie mais il s'est répandu en Afrique : au Sénégal et au Maroc par exemple.

Tourisme sexuel et sexotisme consistent à exploiter la pauvreté avec quelque fois le consentement des familles, des parents.

Pourtant, je préfère dissocier le « tourisme affectif » motivé plus par une quête amoureuse ou relationnelle de ces femmes à Saly.

Ce tourisme est qualifié de « tourisme sexuel féminin » en Gambie par exemple par les journalistes de France 2. Un reportage diffusé dans l'émission « Envoyé spécial » le 6 avril 2006 et intitulé « Gambie : charters pour l'amour » de Sylvie Chabas et Saddik Chettab montre une clientèle féminine anglosaxonne (arrivant de l'ancienne colonie britannique, de Suède ou de Hollande) habituée et organisée, venant exclusivement en vacances pour avoir des relations avec gambiens, des « adultes consentants » contre de l'argent ou une voiture, une maison. Ces relations finissent quelques fois par un mariage. Certains « professionnels » ont même plusieurs épouses européennes de pays différents. Et « cette prostitution masculine est largement tolérée par le gouvernement Gambien » précisent les journalistes.

Je pense que les relations humaines sont plus subtiles comme l'a très bien montré le film « Vers le Sud » de Laurent Cantet. Et n'est-ce pas le prix de la misère affective des pays du Nord où la femme de plus de 45 ans n'est plus une femme « désirable », où le nombre de femmes célibataires et divorcées explose ?

### **III Une mauvaise image de Saly du dehors et un attachement à « l'esprit villageois », à un passé mythique du dedans:**

Il se passe décidément beaucoup de choses à Saly, sur ses plages de « carte postale ».

L'image de Saly est ternie. Le tour opérateur français vendant les séjours dans le complexe Les Alizés a, par exemple, supprimé l'adjectif « prestigieuse » pour qualifier la station balnéaire de Saly-Portudal dans son catalogue 2005.

Le « Guide du Routard » n'y est peut-être pas étranger. En effet, dans son édition 2005, le guide touristique français décrit la station de Saly-Portudal de la façon suivante :

« Quand on parle de tourisme au Sénégal, un nom revient : Saly-Portudal. Une station balnéaire accolée à Mbour et vouée depuis les années 1980 entièrement au tourisme de masse. Franchement, nous n'aimons pas Saly. Non seulement il n'y a

rien de spécial à y faire, à part bronzer en prenant des cocktails au bord de la piscine d'un 3 ou 4 étoiles, mais en plus l'ambiance y est assez malsaine. L'Afrique est absente : on l'a chassée. Les anciens villages ont été éloignés et des « villages » artisanaux standardisés et aseptisés se sont installés. La manne touristique a attiré les arnaqueurs de tout poil et des apitoyeurs professionnels qui réclament leur part du gâteau devant les parkings des clubs chics. Pour ne rien arranger, ce type de lieu générant souvent ce type de déviance, Saly était devenu le carrefour national du tourisme sexuel, pour des Occidentaux et des Occidentales vieillissants qui souhaitent goûter aux charmes des jeunes Sénégalais(es) pas toujours majeur(e)s, jusqu'à ce que les autorités s'en émeuvent ».

Et le guide renvoie à un encadré sur le thème de la pédophilie au Sénégal. Il décrit l'action de l'Observatoire pour la Protection des enfants contre les abus sexuels de Mbour en donnant ses coordonnées.

Qu'est donc devenu le village de pêcheurs et de paysans de Saly dans tout ça ?

L'existence même du village de Saly est occultée dans les guides touristiques. Le guide bleu Hachette sur le Sénégal en 2001 décrit la station balnéaire de Saly-Portudal comme le plus grand centre touristique de l'Afrique de l'Ouest et précise : « à vrai dire, il n'y a plus de villages, juste d'agréables hôtels disposés dans des jardins le long de la plage ». Dans le même esprit, la présentation de la station de Saly-Portugal par l'Office de tourisme du Sénégal en France ne mentionne pas le village de Saly mais précise qu'elle a été « créée de toutes pièces dans les années 80 ». La vie locale sénégalaise y est gommée au profit de toute une infrastructure pour les touristes (voir Annexe XII). Heureusement, grâce à la construction de « belles résidences » la station a perdu son caractère artificiel souligne le descriptif. La présence des résidences appartenant à des étrangers est donc significative de vie. Le village de Saly, décidément oublié, lui ne l'est pas.

La presse locale, elle, se fait l'écho de cette image négative de Saly : d'incidents impliquant des couples homosexuels, de cas de « pornographie à Saly » (à l'initiative d'un touriste, photographe européen), du « tourisme sexuel à Saly » en reprenant justement la description de Saly-Portudal faite dans le Guide du Routard. Le journal « TAC », hebdomadaire des faits divers du mois de juillet 2005, précise dans son article sur la pornographie à Saly pratiquée par une « célèbre prostituée de Saly » pour 25.000 Fcfa (40€):

« Notre opinion a été de rendre publique l'information pour que nul n'ignore, l'étendue du phénomène de la prostitution, mais aussi du danger que représente ce profil de touriste pour notre pays ».

Le Président Abdou Diouf n'avait-il pas dit « Le tourisme est un mal nécessaire » ?

L'image de Saly est négative « du dehors ». Même la classe moyenne de Dakar avide de tranquillité pour ses week-ends préfère désormais la Somone à quelques minutes de Saly pour y séjourner ou y investir.

De nouveaux hôtels se construisent désormais à la Somone. (Voir plan de Dakar et la Petite-Côte en Annexe V) et les tours opérateurs commencent à y vendre des séjours.

Les habitants de Saly ne semblent pas accepter cette image de Saly. Lors de la campagne d'affichage dans les rues de Saly pour combattre le tourisme sexuel, des affiches ont été retirées ou déchirées.

En réaction, les villageois de Saly revendiquent cet « esprit villageois » de Saly, cette identité villageoise, comme Sekou, propriétaire d'une agence immobilière à Saly lors de notre entretien.

« Saly a une mauvaise image. Les gens de Dakar disent « Saly c'est mauvais, c'est la prostitution, c'est le vandalisme ». Les gens ne pensent même pas qu'il y a un village, même les Sénégalais. Saly est associé aux femmes toubabs. Moi, je souhaite que les gens reviennent et que Saly donne une bonne image aux touristes, celle de la chaleur humaine, du sourire et de la Téranga (hospitalité) ».

Du « dedans » la résistance se fait sur cet attachement au village mythique de Saly qui appartient au passé. Cet attachement sert de rempart contre un mal qui vient d'ailleurs. Ainsi les prostituées sont toutes des « étrangères » au village, les délinquants et ceux que l'on qualifie de gigolos aussi. Ibou me donne la définition du « gigolo » à Saly, au cours de notre entretien:

Ibou : « Ce sont des gens qui ne travaillent pas, qui sont là et qui attendent que quelque chose tombe sur eux. Je peux dire que en général, ce ne sont pas les gens de Saly même qui font ça. Ce sont des gens qui viennent d'ailleurs.

LH : Il y a un nom pour ça, pour ce genre de comportement ?

Ibou : Il n'y a pas un nom à part « gigolos ». Nous, on les appelle des gigolos, entre nous. Ce sont des gens qui ne travaillent pas, qui attendent une Française. C'est comme les Sénégalaises qui se prostituent là bas. Qui se marient avec des personnes âgées, qui essayent de venir pour faire construire des maisons et qui roulent avec des 4X4. Ce ne sont pas des gens de Saly, mais des gens qui viennent de Thiès, de Kaolak. ».

Et son frère Jean me confirme que les prostituées viennent « d'ailleurs » :

« Par contre on dit qu'il y a des prostituées. Mais pour les gens originaires de Saly tel n'est pas le cas. Ce sont des gens qui viennent d'ailleurs, qui viennent se prostituer et faire m'importe quoi, se droguer ».

Dans une édition spéciale sur le Mouvement Mondial en faveur des enfants en septembre 2001 du quotidien sénégalais Le Soleil, le Chef de village de Saly, Monsieur Diom est interrogé sur les abus sexuels :

« On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de perversion à Saly. Mais c'est l'œuvre des nombreux étrangers qui se sont installés dans notre village. Si nous étions seuls avec les touristes, on n'en serait pas à ce niveau de perversion. Cependant, nos enfants sont encore protégés contre ce fléau. Nous faisons tout pour qu'ils ne rentrent pas en contact avec les pédophiles ».

Revendiquer cette identité villageoise synonyme de valeurs, de vie humaine, collective, de famille c'est nier la « station balnéaire de Saly-Portudal » et tout ce qu'elle véhicule.

Ainsi la mauvaise image « du dehors » de Saly et la concentration des activités nocturnes au centre, à Saly Koulang, encouragent les villageois à se délocaliser vers de nouveaux quartiers de Saly où ils ont acquis des parcelles de terrains. Cette fuite est certainement liée à une fuite de ces activités trop visibles à Saly et des dangers qu'elles représentent pour les enfants. Je reviendrai plus loin sur cette désertion du cœur du village de Saly.

Face à l'envahissement du tourisme et à ce qu'il représente, les villageois tentent de se réapproprier leur village de façon positive par différentes stratégies.

#### **IV Stratégie culturelle d'adaptation entre capture « positive » et désolidarisation :**

##### **A) Une capture « positive » en adhérant à la culture venue envahir le village:**

Les villageois qui ont choisi de rester à Saly ou de revenir à Saly, ont été « capturés » différemment par la culture occidentale.

##### **1) Investir le secteur associatif :**

Les villageois de Saly et les nouveaux habitants de Saly venus s'installer et travailler à Saly investissent le secteur associatif. Ils créent une dynamique locale, un nouveau positionnement face au développement de Saly sur un modèle occidental imposé du dehors.

Comme je l'ai expliqué, les villageois ont dû s'incliner lors du choix de leur village par l'Etat pour le transformer en un site de tourisme balnéaire.

Les jeunes de 20/30 ans, frustrés de ne pas avoir obtenus les emplois promis dans le secteur touristique, ont créé des associations pour faire entendre leurs revendications.

Cette nouvelle sociabilité se retrouve dans différents domaines, circuits d'action.

En créant une association, ils se positionnent plus facilement face à la S.A.P.C.O, aux hôteliers, aux banques et adoptent leur culture administrative, financière et leur langage. Ils restent parallèlement respectueux des pouvoirs traditionnels incarnés par le Chef de village et les autorités religieuses.

Les associations locales dont j'ai connaissance sont les suivantes :

- Association des Jeunes de Saly
- Association des parents d'élèves de l'Ecole de Saly
- Association des commerçants de Saly
- Association des salariés de l'hôtel Teranga

Mais je me suis aperçue que les membres de ces associations ne sont pas seulement des villageois mais aussi des villageois « d'adoption » c'est-à-dire des travailleurs venus travailler et s'installer à Saly. Ces derniers assurent souvent la présidence de ces associations. Tel est le cas du premier Président de l'Association des Jeunes de Saly (devenu ensuite le Président de la Communauté rurale de Malicounda).

Mbaye originaire de Fatick est Président de l'Association des salariés de l'hôtel Teranga, Président de l'école de football de Saly et secrétaire chargé de l'information et de la communication de l'Association des Jeunes de Saly.

Ces villageois d'adoption sont davantage capturés et développent les intérêts de cette culture venue de l'extérieur.

## **2) Se faire le défenseur des attentes « du dehors » :**

### **a) Soutenir le football au nom de la lutte contre les effets pervers du tourisme :**

Mbaye, le Président de l'école de football de Saly m'explique ce qui l'a motivé, avec

Moussa, pour créer cette école en septembre 2002 :

« Saly étant une station balnéaire, avec tous les dangers que cela comporte, il manquait une occupation pour les enfants en dehors du temps scolaire. Les enfants errent dans les rues à la sortie de l'école, ils peuvent tomber dans la délinquance juvénile ou bien dans la prostitution. Le but de cette association, reconnue par l'Etat, est de contribuer à l'éducation des enfants (avec l'autorisation des parents). L'école de football de Saly a déjà participé à un championnat national. Les jeunes joueurs de l'école peuvent ensuite être sélectionnés pour entrer dans le Centre Diambar par exemple».

Le Centre Diambar se trouve à Saly. (Voir plan du village de Saly en Annexe VI) Cet Institut de formation de footballeurs professionnels et de cadres accueille des jeunes footballeurs de 13 ans à 18 ans. Sa construction débutée le 24 mai 2003 et a été financée par des investisseurs extérieurs. La S.A.P.C.O a mis à disposition les 15 hectares de terrain nécessaire. Il a reçu le soutien d'anciens footballeurs d'origine sénégalaise et camerounaise de l'équipe de France de football.

Le choix de Saly n'est pas anodin. Le site Internet de la S.A.P.C.O précise que « ce choix participe à la requalification de la station de Saly, renforce son image et celle du tourisme sénégalais ». Un reportage sur France 2 lui a été consacré en mai 2006 au journal télévisé.

La première promotion de jeunes footballeurs est prévue pour 2008. Le Centre Diambar dispense un enseignement scolaire complet. Il sélectionne les joueurs parmi les jeunes des écoles de football, comme celle de l'école de football de Saly. Il encadre les jeunes et les « commercialise » à des Clubs français, européens ou sénégalais me précise Moussa.

Le village de Saly est désormais associé au tourisme balnéaire au Sénégal et au football professionnel sénégalais. Deux axes, deux modèles de réussite pour les sénégalais.

Les enfants à Saly se désintéressent de l'école. Ces écoles de football qui se veulent complémentaires de l'école classique, diffusent en fait le rêve de devenir footballeur et le rêve d'une émigration grâce au football. L'école de football de Saly encadre des enfants et adolescents de 7 à 17 ans, en âge d'être scolarisés. Certains jeunes, s'ils ont dépassé l'âge limite, n'hésitent pas à demander au juge le changement de leur date de naissance pour pouvoir être recrutés dans un Club de football et pouvoir partir.

Moussa est formateur bénévole. « Si un enfant de 15-16 ans est remarqué, il peut partir dans un club avec un contrat professionnel. L'école de football peut avoir des retombées financières », me précise-t-il.

Cette activité au sein de l'association donne du prestige, offre un espoir de ressources financières et même des opportunités. Moussa s'est vu proposer la qualité de représentant du nouveau quartier de Saly Extension. Mais il ne l'a pas acceptée.

b) Défendre le tourisme et le salariat dans le secteur hôtelier :

L'Association des Jeunes de Saly est un groupement de jeunes dont la création remonte à 1980. Elle est restée informelle jusqu'en septembre 2004, date à laquelle elle a été créée juridiquement.

Elle rassemble des natifs de Saly et des nouveaux arrivants installés à Saly.

Son Président actuel est Younouss, le responsable de la discothèque de l'hôtel Baobab. Son Secrétaire général, Abdou - le frère de Mariama, occupe de nombreuses fonctions à Saly. Le Secrétaire chargé de l'information et de la communication est Mbaye.

L'Association des Jeunes de Saly, créée par les « grands frères » me dit Abdou, s'est faite le porte-parole des revendications des villageois et de ceux venus chercher du travail à Saly.

La S.A.P.C.O avait promis de donner la priorité aux villageois pour les emplois créés dans les hôtels et de les former. Elle avait aussi promis l'attribution de 20 hectares de terres pour que les paysans fournissent les hôtels en produits maraîchers.

Ces promesses n'ont pas été tenues, comme je l'ai développé dans le Chapitre I.

Cette frustration a généré une série d'incidents.

En 1991, soit 10 ans après l'ouverture du premier hôtel de la station, un premier acte de résistance se produit. Abdou me relate l'événement :

« Les villageois ont encerclé et fermé les entrées de la station à 5 heures du matin. Aucune voiture ne rentrait ni ne sortait. L'Etat a envoyé la gendarmerie, le gouverneur pour négocier au Palm Beach. La décision arrêtée était la suivante : avant d'embaucher qui que ce soit, le Village est prioritaire, à concurrence de 60% de l'emploi. Dorénavant, ils allaient former des stagiaires tous les 3 mois et installer une école hôtelière à Saly. Le relais pour les recrutements se faisait par l'intermédiaire de l'Association des Jeunes de Saly. L'association devait centraliser les demandes d'emplois et constituer les dossiers. Parallèlement, la S.A.P.C.O s'était engagée à créer des infrastructures publiques : marchés, toilettes publiques, adduction d'eau. Ces promesses n'ont pas été tenues, sauf la construction de deux toilettes publiques (qui ne sont plus fonctionnelles depuis 10 ans). De même que l'école hôtelière n'a pas été créée ».

L'Association des Jeunes de Saly a joué un rôle de relais et d'intermédiaire entre les hôteliers et la main d'œuvre disponible au village et pas uniquement « villageoise ». A l'époque, faisaient partie de l'association des jeunes comme Assane originaire de Dakar mais animateur depuis trois ans dans l'hôtel Baoab.

En 1997 se produit un second événement. Abdou me résume le déroulement de cet événement :

« Les villageois se sont rendu compte que l'espace destiné à l'extension habitable du village, telle quelle avait été prévue dans la convention passée entre l'Etat et la S.A.P.C.O en 1977, avait été finalement pris pour installer le golf de Saly en 1997. En 1997, les jeunes de Saly ont demandé à la S.A.P.C.O l'attribution d'au moins un lotissement. La S.A.P.C.O était d'accord sur le principe. Mais elle avait besoin d'un terrain pour son personnel. Les Jeunes de Saly (avec l'appui du Chef de village et du conseil des notables) ont réclamé les terres qui avaient été promises. Ils ont voulu savoir quelles étaient les terres encore disponibles. Ils ont réussi à se procurer la convention passée entre l'Etat et la S.A.P.C.O en 1977. Effectivement, la S.A.P.C.O s'était approprié des terres du village, alors qu'elle n'en avait pas le droit. Les Jeunes ont revendiqué les terres contiguës au Village. La S.A.P.C.O disait que c'était ses terres.

L'Association des Jeunes de Saly s'est constituée partie civile pour attaquer la S.A.P.C.O. Le Tribunal de Thiès a donné gain de cause. La S.A.P.C.O a donc donné son accord sur le principe. Il restait à définir l'espace attribué. Finalement 10 hectares (avec une réserve de 5) ont été consentis. Ce sont 600 parcelles qui ont été consenties aux jeunes de Saly.

Ces parcelles se trouvent toutes dans le nouveau quartier de Saly Extension (voir plan en Annexe VI). Parmi les bénéficiaires de ces parcelles, il y a Abdou, Younouss, Cheikh, Souleymane, Sekou, Assane, Jean et son frère Ibou, Moussa et Idrissa.

A ce jour, seul Moussa habite dans ce quartier.

Enfin, un troisième incident éclate en 2002, plus conflictuel. Les jeunes du village avaient obtenu en 1992 un terrain par l'intermédiaire du Chef de village et des notables. Ce terrain devait être utilisé pour la construction d'un ranch par un investisseur européen et la création d'emplois. Finalement, un hôtel est construit. Le scandale éclate lorsque les jeunes découvrent que la S.A.P.C.O avait donné en location ce terrain réservé aux villageois. Les jeunes du village vont alors essayer de faire annuler ce bail en engageant une procédure judiciaire contre la S.A.P.C.O. Ils sont soutenus dans leur analyse par le Président de la Communauté rurale de Malicounda, ex-Président de l'Association des Jeunes de Saly.

L'Association des Jeunes de Saly va alors avertir les autorités d'un risque de débordement et d'incendie de l'hôtel. Cet avertissement de la part de l'Association des Jeunes de Saly s'est fait afin de protéger le tourisme, car « maintenant les jeunes veulent travailler dans le tourisme » me dit Younouss.

Et Sekou me confirme ce souhait de défendre le secteur touristique :

« Nous en tant que Jeunes du village on veut le développement du tourisme. C'est pour cela que l'on essaie toujours d'éviter les manifestations. On essaie de protéger le tourisme parce le tourisme est un secteur sensible. Donc il faut tranquilliser les touristes. Par exemple, si on essaie de brûler ou de jeter des pierres, les touristes vont parler. Alors ils ont fermé l'hôtel définitivement avant que l'affaire n'éclate. On essaie de trouver des solutions ».

Malheureusement, la nouvelle s'est déjà diffusée. Un site internet « senegaulois.com » relate l'événement. Un article paru dans le journal local Le Quotidien du 2 octobre 2004 est commenté :

« Un hôtel fermé sous la pression de manifestants : les pouvoirs publics abandonnent les investisseurs. Au moment où les autorités cherchent à attirer les touristes étrangers, cette histoire fait mauvais effet. Il a suffi d'un groupuscule d'agités pour obliger les autorités territoriales de Mbour à priver un hôtelier italien de son gagne-pain honnête. Sans se soucier des millions de francs Cfa engagés dans l'affaire, ni de ses implications pour la réputation du site de Saly ».

Les manifestations ont en fait bien eu lieu.

La principale revendication des membres de l'Association des Jeunes de Saly est celle de la défense du salariat par opposition aux emplois précaires proposés dans les résidences privées. Ils rejettent ces emplois informels qui étaient ceux proposés par les touristes locaux avant la création de la station.

Younouss, qui lui est salarié à l'hôtel Baobab, me donne son analyse de la situation :

« Il y a 10 ans, les jeunes ne voulaient pas travailler dans le tourisme et les parents étaient opposés. Les boutiques ont été prises par des gens étrangers à Saly. Maintenant tous les jeunes veulent travailler dans le tourisme et partir en Europe. Avant, il y avait le choix entre la pêche et l'agriculture. Maintenant il n'y a plus qu'un secteur d'activité et les bénéfices ne sont pas énormes pour le village. L'Etat et la S.A.P.C.O n'ont pas tenu leur promesse. On ne peut pas exclure les villageois. Ils ne sont pas impliqués dans le programme. Les promesses d'éclairer le village, de laisser des champs pour les la culture maraîchère n'ont pas été tenues. Les villageois n'ont plus rien aujourd'hui. Ils laissent les gens qui ont le pouvoir : l'Etat, les investisseurs, les résidents qui mettent des appartements ou villas en location : cet argent ne revient pas au village. Les résidents embauchent des « bonnes » non déclarées sans fiches de paye. Ils font des plus-values sur les résidences avec 100 % de gains. Il n'y a plus d'hôtels qui se construisent, mais des résidences, des villas. Le Président Wade voulait supprimer les résidences (les personnels ne sont pas déclarés, mais payés 30.000 Fcfa (45€) ou 40.000 Fcfa (53€), soit la moitié d'un salaire de base).

Les promoteurs achètent les terrains, construisent des villas pour les vendre 40 millions de Fcfa (61.000 €) ou 50 millions de Fcfa (76.000 €). Puis ces maisons sont données en location à des agences ou des syndicats. Aujourd'hui un terrain de 400 m<sup>2</sup> coûte 3 à 4 millions de Fcfa (6.000 €), et jusqu'à 10 ou 15 millions de Fcfa (23.000 €) sur la plage».

Derrière cette revendication du salariat, c'est un mode de vie associé au salariat qui devient la priorité.

Dans sa thèse datant de 1993, intitulée « Imaginaires et idéologies du tourisme international : l'exemple du Sénégal » Didier Masurier avait pressenti ces évolutions liées au développement touristique au Sénégal :

« Le phénomène touristique agit comme un des vecteurs de diffusion de « nouvelles dynamiques sociales » et focalise en ses points d'ancrage des tensions sociales et politiques à l'œuvre dans la société contemporaine sénégalaise. Ces « nouvelles dynamiques sociales » sont inscrites dans, et découlent de, l'extension du salariat et ses corollaires (constitution de classes sociales, individualisation des revenus, et tendance en milieu urbain à l'éclatement de la famille élargie en cellules nucléaires), de la diffusion toujours plus effective d'un mode de vie occidentale et que le tourisme stimule dans les régions où il est fortement implanté, exacerbant du même coup les tensions politiques et les ressentiments des populations d'accueil aux conditions de vie précaires ». p 632.

La population locale de Saly est « capturée ». Elle veut trouver sa place dans un monde qui a changé. Elle est contrainte de dire que le tourisme est un progrès et de se positionner comme complice de cet ethnocide.

En effet, le village de Saly est en situation ethnocidaire. La culture occidentale est venue bouleverser la culture locale par l'argent, les emplois, un modèle de consommation, une demande de prostitution, une demande de drogue en générant des trafics et de la délinquance.

La capture « positive » des villageois et des habitants de Saly se manifeste dans la défense du salariat significatif d'un statut et non de la culture locale.

Il s'agit bien de revendications politiques et de tensions latentes à Saly. La revendication ne porte pas seulement sur celle du salariat mais aussi sur celle du profit à tirer de l'ensemble des ressources directes et indirectes du tourisme, que les « étrangers », les résidents captent.

Car il s'agit ainsi d'une colonisation de type économique à Saly.

Younouss a lui-même fait construire des maisons qu'il met en location, grâce à son statut de salarié. Mais il est sénégalais et « villageois ».

L'ancien Président de l'Association des jeunes de Saly qui n'est pas originaire de Saly, avait des ambitions politiques. C'est un « ex »-étranger. Il est devenu le Président de la Communauté rurale de Malicounda. Il a désormais le pouvoir de concrétiser les revendications initiales comme je l'expliquerai plus loin par des décisions de politique de développement local.

J'avais demandé à Amadou, le frère de Assane, s'il avait obtenu une parcelle comme les autres jeunes de Saly et voici sa réponse :

« Moi, je n'ai pas de parcelles. Je ne fais pas de politique. Je n'aime pas obtenir quelque chose gratuitement. Je veux acheter ma parcelle et avoir ma maison. Je veux que ma fille soit fière de moi ».

Ces actions politiques ont permis à ceux qui n'étaient pas du village d'obtenir des parcelles. Les familles dont les terres ont été confisquées et qui étaient paysans comme celles de Jean ou de Idrissa ont bien récupéré des parcelles de terrain à Saly Joseph à titre de dédommagement par la S.A.P.C.O.

Les parcelles obtenues par les « Jeunes de Saly » ont désormais une valeur grâce à la spéculation foncière.

En devenant progressivement propriétaires de leur maison individuelle, ces « Jeunes de Saly » vont former la future classe moyenne de Saly. Salariés ou non salariés dans le secteur hôtelier, ils parviennent d'une façon ou d'une autre à faire construire leur maison grâce aux différentes ressources tirées du tourisme.

c) Défendre ce qui est dit « moderne » :

L'aménagement de la station balnéaire de Saly était un progrès pour la population locale parce que porteur de « modernité ».

Cette même population locale, modifiée, revendique aujourd'hui plus de modernité. L'un des projets phare de la Communauté rurale de Malicounda, défendu par les membres de l'Association des Jeunes de Saly, est la construction d'un centre commercial « moderne », d'un marché couvert au cœur de Saly (à Saly Koulang).

Les travaux ont commencé en février 2006. Ce marché couvert va remplacer les petits stands tenus par les femmes du village sur la place du village.

Ce marché couvert sera composé de petites boutiques louées, « en priorité aux gens du village » me dit Younouss.

Jusqu'à présent les femmes vendaient le poisson, les légumes, les colliers, un peu d'artisanat mais de façon moins formelle. La location de ces échoppes sera plus coûteuse que le système existant.

Au nom de la modernité, c'est le petit commerce des femmes, dont beaucoup sont des amies de Amy, qui risque de disparaître en réduisant les ressources de ces ménages. Le lien social créé autour de cette activité en plein air risque de disparaître.

Ce centre commercial va de plus modifier la configuration du cœur du village.

### **3) Aspirer au pouvoir local pour se réapproprier les nouveaux atouts de Saly et revendiquer un statut de Commune pour Saly:**

L'aménagement de la station balnéaire de Saly-Portudal a entraîné la négation de l'identité villageoise de Saly et une tentative de « perversion » venant du dehors.

L'action politique était un des moyens de défendre cette identité villageoise et l'intérêt des villageois et des nouveaux habitants de Saly.

Ainsi les actions menées au sein de l'Association des Jeunes de Saly ont servi, pour certains, de tremplin à l'accès au pouvoir local.

Comme précisé précédemment, l'ancien Président de l'Association des Jeunes de Saly est devenu le Président de la Communauté rurale de Malicounda.

Abdou est membre permanent de l'Association des Jeunes de Saly et en même temps expert bénévole auprès de la Communauté rurale de Malicounda et salarié de la S.A.P.C.O. Il assure l'interface entre l'Association des Jeunes de Saly, la Communauté rurale de Malicounda et la S.A.P.C.O.

Les revendications pour l'amélioration des équipements du village (notamment des quartiers de Saly Koulang et Saly Tapé) : électricité dans toutes les rues du village, évacuation et assainissement des eaux usées, ramassage régulier des ordures ménagères, ouverture d'un centre de formation professionnel hôtelier demandé à la S.A.P.C.O par l'Association des Jeunes de Saly, vont trouver écho au sein de la Communauté rurale de Malicounda.

En effet, la Communauté rurale de Malicounda qui regroupe 22 villages dont celui de Saly-Portudal a un budget de 986 millions de francs CFA en 2006. Et 80 % de son budget provient des recettes fiscales versées par les hôteliers de Saly, la S.A.P.C.O, les résidents et villageois de Saly.

Cet argent permet de financer des aménagements pour Saly, sur décision des conseillers de la Communauté rurale de Malicounda.

Le Plan local de développement de la Communauté rurale de Malicounda établi pour 5 ans (à compter de 2005) prévoit l'ouverture d'une école hôtelière destinée à former les jeunes de Saly et accroître leur accès aux postes salariés existants et à venir dans les hôtels de la station. Il prévoit également de soutenir la production locale agricole pour lui permettre de répondre à la demande des hôteliers en terme de quantité et de qualité. Avec le passage du « tout inclus » dans la plupart des hôtels de Saly, les besoins en denrées alimentaires ont presque doublés. Les hôtels s'approvisionnent actuellement à Mbour et à Dakar.

Les autres chantiers tels que l'évacuation et l'assainissement des eaux usées font partie des objectifs mais restent trop coûteux pour la Communauté.

Ces personnages clé que sont Abdou, Younouss, le Président de la Communauté rurale de Malicounda souhaitent que Saly récupère l'intégralité des recettes fiscales. Pour cela, le village de Saly doit devenir une commune comme Mbour. Actuellement, le village de Saly a un rôle moteur dans le développement des autres villages de la Communauté rurale de Malicounda. Ces villages profitent des recettes fiscales issues de l'activité touristique de la station de Saly-Portudal. La transformation du village de Saly en commune, entraînerait son retrait de la Communauté rurale et mettrait fin à cette solidarité villageoise.

Aussi, qu'adviendra-t-il de cette identité villageoise et de ses instances traditionnelles si Saly devient une commune ?

J'ai posé la question au Chef de village de Saly. Il préfère que Saly devienne une commune pour que les ressources générées par le village reviennent au village de Saly.

Je lui ai fait remarquer que Saly perdrait son statut de village, il m'a répondu que ça ne changerait rien, il resterait le Chef de village de Saly. Il souhaite avant tout que Saly se développe.

L'argent et le pouvoir semblent être au cœur de cette revendication majeure. Le futur Maire de Saly sera peut-être l'un de ces anciens « Jeunes de Saly ».

En investissant le pouvoir local administratif et en réclamant officiellement la transformation du village de Saly en commune, ces « villageois » qui se revendiquent comme tel, achèvent le processus de destruction identitaire et culturel du village enclenché depuis 25 ans. Ils espèrent récupérer leur « dû » en terme de retombées économiques.

#### **4) Entrer dans les sillons du tourisme planifié mais pour en sortir :**

On peut considérer que l'objectif de l'Etat de développer le village de Saly en le transformant en station balnéaire et de créer des emplois pour la population locale n'a pas été atteint.

Tous n'ont pas trouvé d'emploi par manque de qualification et d'opportunités.

Et les jeunes qui réussissent à entrer dans les sillons de ce tourisme planifié et décidé d'en haut, n'ont qu'une idée en tête : en sortir. L'expression commune à Saly est de considérer que « rentrer dans un hôtel c'est avoir une chance de partir en Europe ».

Comme je l'ai développé longuement, même les étudiants préfèrent partir en Europe, tel est le cas de Cheikh.

Les hôtels de Saly sont devenus en réalité un lieu de rencontre et de transit vers l'Europe par le mariage et par les différentes opportunités qu'offre la rencontre avec les touristes.

C'est une stratégie culturelle pour refuser ce qui leur a été imposé ainsi qu'à leurs parents.

Les autres, ces entre-deux mondes qui ne partent pas physiquement en Europe adoptent une autre stratégie pour quitter le cœur du village et s'europaniser.

Dans les deux cas, il y a bien mouvement, il y a bien départ vers une autre vie.

#### **B) Se désolidariser de la culture «villageoise » :**

La capture ethnocidaire ne s'entend pas seulement en terme d'agression, mais elle peut aussi être « positive » : en faisant que l'on se désolidarise de sa culture d'origine.

Cette désolidarisation se manifeste dans un discours dévalorisant sa culture d'origine ou dans une tentative d'éloignement physique.

### **1) Par une dévalorisation de la culture locale :**

La « distinction » peut consister à dévaloriser sa culture d'origine en la comparant à la culture occidentale qui vient envahir son propre monde. Un motif également pour quitter son monde d'origine.

Telle est le cas de ces « entre-deux mondes » qui travaillent dans les hôtels ou dans le tourisme. Voyons ce que pense Cheikh du village :

« Chez nous ce qui est difficile ce n'est pas la gestion économique, mais la gestion des personnes. Parce qu'on a un problème de certification. Moi je dis que sortir de sa maison et de renverser de l'eau sale comme ça dans la rue, c'est un manque d'éducation. C'est une chose que l'on devrait interdire. Mais on n'a pas d'égouts. Les gens qui sont près de la mer versent les eaux sales dans la mer. Ce sont des problèmes que l'on ne peut pas corriger comme ça. Les gens n'ont pas la possibilité d'évacuer les eaux sales comme les hôtels par exemple. Nous on est dans les hôtels, mais on n'utilise pas toutes les infrastructures qui peuvent nous aider pour la salubrité.

Parce que la dernière fois on avait balayé le village. Et j'étais assis le lendemain comme ça et j'ai vu la poubelle c'était hallucinant. Alors que les femmes qui nous ont vu balayer, elles n'ont pas dit « Non, il ne faut pas mettre la poubelle ici ». Mais on n'y peut rien ; c'est un manque d'éducation et d'organisation. Parce que si c'était organisé, s'il y avait des gens qui font la censure, il n'y aurait pas ça. ».

Cheikh a fait des études supérieures et travaille dans un hôtel, dans cet autre monde. Son regard sur le village a changé. Ces qualificatifs (« mal éduqués », « mal organisés », « sale ») sur les villageois et le village auraient pu être utilisés par des touristes.

### **2) Par une délocalisation du village :**

Cette dévalorisation du village est un motif pour le quitter et se rapprocher de ce mode de vie à l'européenne, un mode de vie qu'ils côtoient quelques heures par jours en travaillant dans les hôtels.

Ceux qui n'ont pas « la chance de partir en Europe » essaient de vivre comme les Européens.

La maison individuelle devient alors le symbole de cette promotion culturelle et sociale de presque tous ces entre-deux mondes qui sont parvenus à obtenir des parcelles de terrain de la part de la S.A.P.C.O par leurs revendication ou qui les ont acquises par le biais d'une « coopérative professionnelle d'habitations » comme nous le verrons ci-dessous.

Jean, Abdou, Mariama, Idrissa, Moussa, tous ces « entre-deux » mondes, vont se retrouver un jour « entre eux » dans le nouveau quartier de Saly : Saly Extension (Voir plan en Annexe VI), grâce à leur implication dans l'Association des Jeunes de Saly.

D'autres ont obtenu des parcelles par l'intermédiaire de l'Amicale des salariés du Teranga, dans un nouveau quartier périphérique de Saly en direction de Mbour, le quartier de Saly Aéroport (Voir plan en Annexe VI).

Son Président, Mbaye, m'explique quel est le projet de l'Amicale :

« Nous voulons créer une coopérative d'habitations, entre les salariés de l'hôtel Teranga. Nous voulons rester ensemble. Saly Aéroport était un champ et nous avons acheté les parcelles en passant par la Communauté rurale de Malicounda ».

La Communauté rurale de Malicounda a effectivement compétence sur tous les quartiers de Saly à l'exception des terrains de Saly Koulang et de Saly Tapé gérés par la S.A.P.C.O. Mbaye est proche des membres de la Communauté de Malicounda, membres ou anciens membres de l'Association des Jeunes de Saly.

Le projet de l'Amicale est de permettre à l'ensemble des salariés permanents et non permanents d'acquérir une parcelle et de faire construire leur maison individuelle sur un modèle standard avec un confort à l'européenne et ce au meilleur prix. Voici quelques précisions sur le projet en cours de réalisation données par Mbaye :

« L'Amicale a acheté à crédit 4 hectares divisés en 60 parcelles de terrain (de 150 à 200 m<sup>2</sup>). Ces 60 parcelles sont réparties entre 47 salariés permanents et 13 employés en CDD. Presque tous les salariés ont obtenu une parcelle. L'amicale recherche maintenant un promoteur pour la construction de maisons. Les maisons seront standards (2 chambres, salon, toilette cuisine, salle de bain). Si les employés veulent une maison plus grande ce sera en plus. L'Amicale recherche aussi un financement intéressant. Elle a fait appel à la BHS, Banque pour l'Habitat sénégalais. Un montage financier est en cours d'élaboration pour déterminer le coût de ces maisons individuelles, le montant et la durée du crédit.

L'Amicale pourrait se porter garant. Le projet pour l'instant devrait prendre en charge uniquement les projets immobiliers des permanents. Elle souhaite étendre le projet à l'ensemble des 60 salariés bénéficiaires de parcelles. Ce projet devrait s'étendre aux employés de l'hôtel Baobab. A l'hôtel Teranga, les salaires oscillent entre 50.000 Fcfa (75 €) et 200.000 F cfa (300 €). Nous espérons une aide de la part du nouveau propriétaire de l'hôtel.»

Parallèlement au projet purement immobilier, l'Amicale trouve un relais au sein de la Communauté rurale de Malicounda pour que ce nouveau quartier de Saly soit habitable.

Dans le cadre du Plan Directeur de la communauté rurale de Malicounda, sont prévus pour ce quartier : une école, une mosquée, une église, un marché, un dispensaire, une

place publique et bien sûr les alimentations en eau et électricité des maisons, ainsi que l'évacuation et l'assainissement des eaux usées.

Ce nouveau quartier sera presque un nouveau village plus moderne bien sûr mais fondé sur des liens principalement professionnels, puis ethniques et religieux. Il s'agit bien d'une recomposition du village de Saly.

J'ai demandé à Mbaye ce que représente pour lui une maison individuelle :

« Si tu n'as pas une maison, tu n'es rien. Nous voulons une maison car c'est le début de la fortune. Et tu peux avoir un travail, mais sans un toit tu n'es rien. La maison avec ta femme et tes enfants : cela permet de les éduquer, de les gérer. Car moi par exemple, je ne peux pas corriger mon enfant devant mon père ou ma mère ».

Ainsi, les habitants de Saly aspirent à une vie en famille mononucléaire, à la maison individuelle et la propriété individuelle aussi.

Mbaye n'est pas sans toit. Il vit dans une maison familiale, une concession avec ses parents, sa femme et ses enfants. Tout comme son ami Jean, il met en avant sa difficulté pour éduquer ses enfants. Il souhaite rompre avec l'éducation partagée des enfants et l'autorité des grands-parents sur ses enfants. C'est une forme de désolidarisation culturelle, de négation du mode éducatif reçu par ses propres parents.

Cette tendance est constatée dans toutes les études sur l'évolution de la famille en Afrique de l'Ouest. Dans une communication présentée au XXVème congrès international de la population à Tours en mai 2005, Thèrese Locoh et Myriam Mouvagha-Sow déclarent:

« Avec la diminution des contrôles de la parenté éloignée, l'éducation des enfants devient de plus en plus la prérogative de leurs géniteurs. On peut penser que si le désir d'une nombreuse descendance s'atténue, il ira de pair avec une plus grande individualisation des rapports entre parents et enfants ».

Cette individualisation des rapports entre parents et enfants se traduit par un éloignement des grands-parents. Jean qui voudrait faire construire sa maison et vivre avec sa femme et ses sept enfants, sait très bien que son père (et ses deux co-épouses) ne quittera jamais son quartier natal de Saly Koulang.

Pour plus d'indépendance, Jean avait envisagé de fermer l'accès à ses pièces de vie, son salon, sa chambre et celle de ses enfants par une porte avec clés. Son père a refusé, Jean a maintenu le simple rideau qui marque cet accès.

Cette distance géographique risque d'espacer dans le temps le relais familial existant au sein de la famille élargie et de le rendre plus difficile.

Moussa est l'un des premiers habitants de Saly Extension. Il a deux enfants. Il souhaite avoir un fils. Je ne pense pas qu'il aura sept enfants comme son beau-frère Jean. La femme de Moussa vient de reprendre un travail de femme de chambre. Elle travaille désormais 6 jours sur 7 et finit chaque soir à 18h00. C'est une jeune nièce de 15 ans nourrie et logée chez eux qui garde les enfants et aide aux tâches ménagères. Ce n'est plus la grand-mère qui assure le relais éducatif. Les enfants vont pour l'instant tous les jours à l'école de Saly. Ils vont voir leur grand-mère à Saly Koulang le mercredi et le week-end. Le lien familial est maintenu mais il est espacé.

La maison individuelle moderne permet de retrouver le confort existant dans les hôtels. En vivant entre salariés d'un même hôtel et dans un même quartier, ces « entre-deux » mondes recréent une nouvelle communauté.

Si le projet financier de l'Amicale aboutit, les personnels de l'hôtel Teranga seront parvenus à réaliser leur rêve absolu, la maison individuelle, sans avoir tout quitté pour l'autre monde.

La délocalisation progressive des habitants du cœur de Saly s'explique par la pression foncière mais aussi par une volonté de s'éloigner des activités nocturnes, des bars et des discothèques, du bruit et des « distractions » néfastes pour les enfants.

Il existe pourtant des contre-exemples : Souleymane le frère de Cheikh, souhaite privilégier la rénovation de la maison familiale à Saly Koulang, tout en s'aménageant un espace intime privatif avec sa propre entrée. Il envisage aussi d'y créer un commerce.

« Là j'ai fait des travaux, j'ai construit un étage. Je vais mettre mes parents. Je bosse. J'essaie de mettre de l'argent de côté. Chez mes parents on est au centre de Saly, à 60 m de la mer. Je fais mon appartement au dessus et j'ai une superbe vue sur la mer. C'est magnifique. En plus j'ai fait l'escalier extérieur où je peux rentrer sans déranger ».

Souleymane a fait refaire la moitié de la maison de ses parents. Il a préservé le principe de la maison familiale en y intégrant de l'individuel. Il a dépensé l'équivalent de ce qui est nécessaire pour construire une maison individuelle.

Il a choisi de rester au centre de Saly. Il y trouve aussi un intérêt professionnel.

Mais la tendance est bien à la délocalisation de la population de Saly. Le centre du village de Saly va progressivement se transformer en un site de loisirs touristiques en bord de mer où les touristes viendront consommer et les locaux y travailler. La vie de village risque de disparaître.

#### **V Evolution de la pratique religieuse face à cette évolution des mœurs :**

Les habitants du village de Saly sont en permanence confrontés à de nouvelles mœurs venues d'ailleurs qu'ils adoptent ou rejettent.

Quelle place la religion musulmane (majoritaire) occupe-t-elle dans cette mutation culturelle à Saly ?

J'ai observé pour la première fois à Saly en 2005 que des jeunes filles de 15 ans environ et quelques jeunes femmes étaient voilées. Certaines de ces jeunes filles vont à l'école de Saly voilées. J'ai remarqué également des groupes scolaires d'écoles franco-arabes à Dakar. Toutes les jeunes filles étaient voilées.

La femme sénégalaise porte en général un tissu sur la tête qu'elle transforme en coiffure assortie à sa tenue. Les tissus à la mode actuellement sont par exemple un tissu mauritanien, le Khatoum, transparent à motifs ou bien les tissus indiens brodés et transparents également. Souvent les encolures des boubous sont très larges et laissent entrevoir les épaules. La tenue traditionnelle sénégalaise actuelle ne couvre absolument pas tout le corps.

Je me suis renseignée et j'ai appris que cette nouvelle tendance vestimentaire est issue d'un mouvement religieux musulman : les Ibadou Rahmane ou *serviteurs de Dieu*.

Les Ibadou Rahmane sont proches des Frères musulmans d'Égypte. Ils gagnent des adeptes principalement dans le milieu universitaire dakarois.

La naissance de ce mouvement serait la conséquence de la rupture du cordon politico-religieux entre le politique et les confréries traditionnelles.

Il s'agit d'une nouvelle catégorie d'acteurs politiques, de jeunes marabouts mourides attirés par les thèses islamistes et qui tiennent des discours plus radicaux que leurs aînés.

La sociologue Aminata Ndiaye analyse l'émergence de ce mouvement comme suit :

« Avec les avancées sociologiques, les jeunes marabouts ont quitté le champ exclusif de la religion pour devenir de redoutables hommes d'affaires ou alors des politiques. Cette situation prend souvent de court les disciples qui estiment que le marabout doit rester religieux sous peine de perdre son aspect spirituel. Les dérives

sociales, politiques ou religieuses notées par des jeunes musulmans ont donné lieu à la naissance de ce mouvement.

Soucieux de se démarquer de ce qu'ils appellent un islam entaché de traditions, le mouvement défend que pour accéder à Dieu, nul besoin d'intermédiaire. Ils rejettent tout soufisme. Ce mouvement a pris son envol à Thiès dans les années 80 et s'inspire d'auteurs saoudiens. Il milite pour un Etat islamique au Sénégal. Il prône les signes extérieurs d'appartenance pour marquer son « identité » : le port du voile pour les femmes et la poussée de la barbe chez les hommes. Ils ont choisi « la voie de Dieu par opposition à la débauche généralisée qui mine nos sociétés ». Ils font l'objet d'une surveillance étroite des autorités nationales qui tiennent beaucoup à l'image pacifique et moderne de l'Islam au Sénégal, eu égard au contexte mondial d'islamophobie. Mais au-delà de ces mutations, quels enjeux pour la femme sénégalaise musulmane moderne ? ».

Aussi ils préconisent que les femmes se voilent, se couvrent la tête et le corps, portent des habits amples non moulants et non transparents. Ce qui ne correspond absolument pas aux modes vestimentaires de la femme sénégalaise habituée à un islam souple, confrérique et préservant les pratiques animistes (les « sacrifices » par exemple lors des cérémonies).

Ce mouvement n'aurait pas, actuellement, d'assise politique. Les prochaines élections présidentielles auront lieu en 2007. Cette distance entre le politique et les confréries est une nouvelle donne. Les partis à caractères ethniques et religieux restent interdits au Sénégal.

La femme sénégalaise à Saly doit trouver ses marques entre tradition et modernité dans une société en évolution.

La réaction possible peut être de tenter de trouver un compromis. Mariama fait partie de ces « entre-deux mondes ». Elle est la seconde épouse d'un homme métis. Elle s'habille à l'euro-péenne mais de façon décente pour aller travailler. J'ai noté une évolution : Mariama fait désormais les 5 prières journalières prescrites par la religion musulmane.

A Saly, les habitants se situent entre deux tendances : une affirmation du religieux et un éloignement.

Mariama affirme son appartenance religieuse. Elle fait sa prière à l'hôtel dans le jardin. Elle continue de travailler au bar le soir et de servir de l'alcool.

La mosquée du quartier de Saly Koulang a été équipée par son comité de gestion, en début d'année 2006 de haut-parleurs amplificateurs pour diffuser l'appel à la prière. Les chambres de l'hôtel Teranga qui se trouvent à proximité du village profitent pleinement de ce nouvel équipement. Les responsables de l'hôtel n'auraient fait aucunes remarques. Je

me suis demandée si cette affirmation « sonore » du religieux à l'entrée du village et de la station balnéaire n'était pas un message.

La religion joue un rôle d'écran protecteur pour les villageois contre ce mal venu d'ailleurs. Voici pour illustration un extrait de mon entretien avec Jean, à qui j'ai demandé ce qu'il pensait du tourisme à Saly :

« Le tourisme c'est bon et c'est pas bon. Le tourisme c'est un métier ingrat honnêtement. Parce que si tu te laisses aller, ça ne va pas. Mais heureusement, nous on est des croyants. Heureusement qu'au village de Saly on est de vrais musulmans. »

Puis Jean aborde le sujet de prostitution, qui vient « d'ailleurs » et il reprend.

« Les gens de Saly s'activent à leur religion, honnêtement ».

La religion, à Saly, peut ainsi servir de rempart et de régulateur face aux maux de la société dite moderne, sans tomber dans l'extrémisme.

L'imam du quartier de Saly Koulang que j'avais rencontré prône un islam moderne. Il aborde dans son discours (« hodba ») les phénomènes actuels à Saly que sont l'alcoolisme, la drogue et le sida. Il préconise même à ses auditeurs le port du préservatif en cas de relations sexuelles extraconjugales.

Le Plan de développement local de Malicounda de 2005 prévoit de « sensibiliser les populations sur les aspects néfastes du tourisme (perversion des mœurs) ». L'idée selon laquelle tourisme et « perversion des mœurs » vont de paire, donne à la religion une place de remède ou de protection potentiels. Car le religieux est incontournable au Sénégal.

L'autre tendance serait au contraire à l'éloignement de la religion. Omar, responsable de clientèle à l'hôtel Baobab, constate :

« On est musulman et on ne boit pas d'alcool, on ne mange pas de porc. Mais ceux qui ont une copine française ou un copain français ne font plus la prière. Ils boivent de l'alcool. Ils sont comme des Occidentaux ».

Amadou qui vit en France depuis un an, m'a déclaré : « Moi, je fais tout : je mange du porc, je bois de l'alcool et je ne fais pas la prière ». Amadou se dit aussi « bien intégré ». S'éloigner de sa religion est peut-être pour lui un mode d'intégration.

Ceux qui partent en Europe seraient perçus alors comme de futurs mauvais musulmans.

Pourtant, Cheikh qui vit en Espagne continue de faire ses prières journalières. Les comportements en Europe varient donc selon les individus.

Mais cette appréhension montre bien que les mariages mixtes entre catholiques et musulmans ne sont pas complètement acceptés. Le Président Abdoulaye Wade a pourtant donné l'exemple : il est musulman et sa femme est catholique.

Mariama a résisté « grâce à son éducation » m'a-t-elle dit et n'a pas voulu épouser un Européen. Elle est restée à Saly et affirme son appartenance religieuse.

Face au tourisme et aux nouvelles valeurs qu'il introduit, certains habitants de Saly trouvent dans la pratique religieuse un mode de distinction et de protection contre la « perversion ». Se revendiquer villageois(e) et musulman(e) pratiquant(e) vont de paire. Cette stratégie est bien une stratégie de renforcement identitaire en situation d'agression ethnocidaire.

## **VI L'augmentation de la délinquance et de la violence à Saly :**

Les villageois de Saly sont témoins de la prostitution, de la drogue qui circule à Saly et de la délinquance qui augmente.

Saly dépend du Parquet départemental de Mbour qui est le plus important du Sénégal en terme d'affaires inscrites.

Les vols ne sont pas rares à Saly. Ibou s'est fait cambrioler trois fois dans sa maison mise en location. Pour Ibou, « Saly même (le centre, son quartier natal), c'est pourri » me dit-il. Il fera construire sa maison à Saly Extension où il détient une parcelle. Pour lui, Saly Extension ce n'est déjà plus Saly.

Le phénomène de l'alcoolisme se répand également à Saly. Ce constat m'a été fait par le Dr M. du centre médical situé à l'entrée du village.

Tous ces signes, ces troubles ne sont-ils pas l'expression d'un malaise collectif ? Les Jeunes de Saly menacent de recourir à la violence pour obtenir gain de cause dans leurs revendications.

Le poste de sécurité de Saly est devenu une gendarmerie suite à l'assassinat d'une femme européenne à Saly Niarniakhal. Je l'ai su par un villageois et non par l'adjudant de gendarmerie car ce n'est pas positif pour l'image de Saly.

Ce tourisme à Saly, que les Jeunes de Saly veulent préserver n'est donc pas sans dangers pour les touristes.

Par hasard, un soir, alors que je me rendais à l'hôtel Baobab, un gardien, Yves, dont j'ai déjà évoquée la situation personnelle, cherche à discuter avec moi et me révèle un événement récent à Saly. Il ne savait pas que je faisais une étude sur le tourisme à Saly. Voici la teneur de notre conversation :

« Toi tu es gentille. Je vais te raconter quelque chose que je n'ai pas le droit de dire. Le Directeur de l'hôtel nous a dit de surtout ne pas en parler car après les touristes risquent de ne plus revenir à Saly. Il y a trois semaines, deux clientes de l'hôtel voisin de l'hôtel Baobab, se sont faites d'abord accostées par deux « guides » sur la plage. Ils ont d'abord passé une journée avec elles. Puis la veille de leur départ ils les ont emmené en excursion vers le Siné Saloum. Et là à l'hôtel, ils leur ont tout volé et les ont violées. Elles ont réussi à revenir sur Saly en faisant de l'auto stop. C'était le jour de leur départ et elles ont pris l'avion car elles devaient rentrer en France. Personne ne peut identifier ces hommes maintenant. Ces « guides » font croire qu'ils sont du village. Ils emmènent les filles chez un vieux du village pour les rassurer et leur dire qu'ils vivent ici. En plus, la veille du départ c'est pratique parce que celle qui doit reprendre son travail est obligée de repartir ».

Yves, en tant que gardien de la plage, a été convoqué pour tenter d'identifier ces hommes, qu'il aurait pu voir passer. Et lors de mon dernier séjour, j'ai vu des gendarmes à l'hôtel Teranga.

La délinquance et l'insécurité sont désormais une réalité à Saly. Cette affaire ne serait pas la première à Saly. Elle ternie considérablement l'image tranquille de Saly vantée dans les catalogues de vacances.

Ces agressions commises semble-t-il par des « étrangers » au village, révèlent un changement de comportement face au touriste, au toubab. Une violence déclarée, un rejet de l'attitude de soumission et de servilité face au client, à l'Européen-touriste.

Pour la première fois en 2004, alors que je faisais une excursion sur l'Ile de Gorée, j'ai vu des enfants jeter des cailloux sur des touristes qui les photographiaient. Il y a bien une rupture avec le passé colonial qui imposait le respect absolu du Blanc.

Concrètement, ces agressions commises sur des touristes auront un jour des répercussions sur le tourisme au Sénégal si elles se confirment.

De nombreuses femmes viennent en vacances seules à Saly pour y chercher le soleil et « plus ». Yves constate que les femmes françaises apprécient les « rastas ». Les faux guides séduisent dans un premier temps leurs futures victimes et jouent sur l'image qu'elles peuvent avoir d'eux et abusent de leur pouvoir de séduction.

Le soleil, l'argent, le sexe et la drogue forment un petit cocktail explosif à Saly.

Un voyage à Saly est un ticket pour « l'aventure » qui peut être sans retour.

Ces événements qui mettent en jeu des hommes sénégalais et des femmes touristes, me permettent de développer un autre aspect de la rencontre, l'idée du « pouvoir ».

Je peux comparer un séjour à Saly à une sorte de voyage initiatique au cœur du « rêve d'Afrique », avec le retour à la « nature », à la vie « naturelle » qui est une des représentations qu'ont les touristes de leur séjour à Saly. Le touriste peut être « capturé » provisoirement ou définitivement. L'invitation au village à « boire du thé » est une entrée en matière. Le chamane est l'animateur, le guide ou l'animatrice, la danseuse de boîte de nuit, la masseuse...

Dans sa pièce de théâtre « Bambi, elle est noire, mais elle est belle », qu'elle interprète elle-même, Maïmouna Gueye - jeune femme sénégalaise, décrit très bien cette capture du toubab par une jeune femme du Siné Saloum venue chercher un « toubab en discothèque à Saly ». La capture prend alors la forme d'un mariage. Arrivée en France, elle connaît des désillusions : le racisme de la belle-famille, le mépris. Elle décide de fuir pour garder sa dignité et reprendre sa liberté.

Mais cette capture est réciproque car le ou la chamane est déjà capturé par « Madame la France » comme l'explique Maïmouna Gueye dans sa pièce représentée en mars/avril 2006 au Tarmac de la Villette. (Voir Annexe XX).

La rencontre de ces deux imaginaires à Saly est en réalité l'histoire d'une capture réciproque. Une capture d'actualité à l'heure de la mondialisation, une capture du Nord et du Sud, par le Nord et par le Sud où les rôles s'inversent, où chacun tente de trouver son dû de rêves...

Une capture « organisée » et même décrite sur un site Internet : [senegalaisement.com](http://senegalaisement.com), un site d'information générale sur le Sénégal.

Dans un article intitulé « 5 packs migratoires » daté du 9 juin 2006 de Christian Costeaux, un Européen, différents modes migratoires sont décrits dans la rubrique « Venir en Europe : mode d'emploi » du site (Voir Annexe XXI). Cet article se veut ironique, d'information pratique et résume une réalité.

Les cinq modes sont : « accoucher en France », « voyager en pirogue » à partir des côtes africaines pour rejoindre les frontières de l'espace européen, demander « l'asile homosexuel » en France puisque l'homosexualité est un délit au Sénégal (Il suffit de créer

une association), le « circuit classique (visa ou rapprochement familial) » et enfin « Se marier » qui est la « solution la plus sûre et la moins chère que vous soyez sénégalais ou sénégalaise ». Le processus est parfaitement décrit :

Pour que le mariage aboutisse il faut en supporter les « inconvénients » : sortir avec une « vieille », la complimenter, supporter les regards et patienter jusqu'à l'obtention de la nationalité. Les « avantages » sont nombreux : « lui réclamer à intervalle régulier des transferts d'argent avec Western Union avant le départ, bénéficier des avantages sociaux en France, l'investissement est nul, la technique est sûre, le voyage en avion est confortable, l'hébergement, la nourriture et le blanchissage sont garantis dès l'arrivée » !

En fait, l'auteur reconnaît la dureté de son texte, mais il s'adresse aux « victimes », le plus souvent des femmes :

« Une partie non négligeable de ces femmes sont avant tout des victimes qui sont tout simplement assez naïves pour se faire piéger. Victimes de la vie, victimes d'une société qui n'accepte plus le vieillissement, victimes de leur néant métaphysique ou parfois victimes simplement d'une solitude inexorable : elles ne croient plus en rien. La lecture d'un texte aussi dur, leur rendra j'espère service. Car mieux vaut un petit chagrin en faisant une croix sur son adolescence de jadis qu'un gros chagrin d'amour car, dans le sens Nord-Sud, il s'agit le plus souvent d'amour, dans le sens inverse, c'est plus rare... »

Cet article a le mérite de donner clairement les cartes du jeu, où tout le monde se brûle les ailes, où les désillusions sont nombreuses.

L'Européen(ne) qui épouse un ou une Sénégalais(e) peut lui aussi abuser de son « pouvoir ». Durant les deux années d'attente de la nationalité française, l'époux étranger se trouve en situation de dépendance et de fragilité. S'il n'a pas de travail, il est en situation de totale dépendance. Un divorce dans les deux années du mariage (et peut-être dans les quatre années si la nouvelle législation sur « l'immigration choisie » est adoptée) aura pour conséquence un risque d'expulsion du conjoint étranger.

Le conjoint étranger fragilisé peut se retrouver presque « esclave moderne », à la merci de l'époux européen providentiel.

Les circonstances de ces mariages mixtes posent la question de la dignité humaine, de l'instrumentalisation de l'Autre et des possibles abus de pouvoirs.

Mais qui « abuse » de qui et qui est la véritable victime?

Les conseils de Ibou à ceux tentés par le mariage avec une « dame » pour partir en Europe sont explicites. Ils consistent finalement à en réduire les « inconvénients » :

« Quand je retourne au Sénégal et que je vois des Sénégalais qui font tout pour venir, moi le conseil que je leur donne, je leur dis : « Les gars, réfléchissez ». Les dames qui vous font croire des choses sur la France. Si elles ont vraiment envie de vous aider, elles n'ont qu'à investir au Sénégal. Il vaut mieux investir dans ton pays que de galérer dans un pays qui n'est même pas ton pays »...

## CONCLUSION :

Le développement touristique du village de Saly-Portudal, s'il a créé de la richesse et plus de confort, a engendré des manques, des frustrations et un besoin d'ailleurs. Les habitants de Saly-Potudal sont attachés à leur tradition et à leur pays mais la capture est plus forte. Elle témoigne aussi d'une capacité à s'ouvrir et à réaliser des compromis culturels entre tradition et modernité.

Ces compromis culturels trouvés dans la maison individuelle, dans le mariage avec un Européen(ne), dans une nouvelle forme de polygamie transfrontalière, sont des créations culturelles en réponse à un bouleversement culturel imposé du dehors.

Il s'agit dans tous les cas pour les habitants de Saly-Portudal, quelque soit leur stratégie, de produire de l'alliance avec cette culture occidentale qui fascine et de trouver des aménagements, de devenir acteur de son propre destin.

Dans un contexte de fermeture des frontières de l'Europe, de drames de clandestins candidats au départ sans retour, d'absence de liberté de partir « pour voir » et revenir, il est presque logique que cette rencontre sur place à Saly-Portudal, avec cet Autre, le touriste, le toubab, suscite toutes les stratégies pour réaliser son rêve.

Quand deux rêves se rencontrent : Rêve d'amour contre des cadeaux et Rêve d'Europe contre du sexe, et qu'ils mènent à ces « Noces de sable », la magie de la vie, l'invention culturelle humaine fera le reste, pour le meilleur et pour le pire.....

Tel est le troc, l'échange, le marché, le « sauvetage » mutuel.

L'autre paramètre est ce phénomène touristique au cœur de la mondialisation. Le tourisme de masse est né dans les années 60, 70, en même temps que la liberté sexuelle et grâce à l'argent accumulé par les pays du Nord pendant les 30 glorieuses. Pendant qu'au Sud, la pauvreté et les situations extrêmes ne cessent de perdurer.

Les vacances sont un produit de consommation, tout comme le sexe. Le touriste en vacances, consommateur, pense avoir tous les droits grâce au pouvoir de l'argent. Il peut se payer du plaisir et profiter de la vulnérabilité d'enfants ou d'adultes.

En réponse à cette agression, on arrive à une vision marchande du mariage.

Ces nouveaux modèles de couples à Saly-Portudal, mariages arrangés, transculturels et transatlantiques, sont indéniablement liés aussi à l'éclatement de la famille et du couple en Europe. Aujourd'hui tout est possible grâce à la génétique et pourquoi pas ces nouveaux arrangements entre deux êtres.

Saly-Portudal agence matrimoniale d'un nouveau type, Saly-Portudal laboratoire affectif. Tous pensent y trouver leur compte et pourtant, la douleur et la désillusion sont bien là.

Ces effets du tourisme à Saly-Portudal n'étaient certainement pas prévus dans les plans d'aménagement. Le tourisme de masse a créé de la rupture et du mal être.

Les hôtels de la station, les différentes structures touristiques sont des lieux de rencontres et des tremplins pour l'Europe.

Comment le village de Saly-Portudal peut-il retenir cette jeunesse dont il a besoin et faire que le tourisme leur permette de penser leur avenir chez eux ?

Comment produire du développement local, de l'épanouissement humain en partant des atouts existants, sans bouleverser la vie locale ?

La réponse viendra sûrement de cette génération qui sur place tente de prendre les décisions et de ne pas les subir. Et de cette diaspora de Saly désireuse de changement et qui revient forte de son expérience en Europe.

Le développement du tourisme local et d'affaire est une des pistes envisagées par certains. La Communauté rurale de Malicounda veut promouvoir la production locale à Saly-Portudal (agriculture, maraîchage, pêche, artisanat) et lui offrir des débouchés. Pour cela, il faudra un effort de la part des hôteliers pour qu'ils comprennent qu'ils seront gagnants d'une paix sociale durable à Saly.

« Tourisme durable » garant du développement humain et économique, éthique et tourisme de masse doivent être compatibles. La fin d'une complaisance des hôteliers à l'égard de la prostitution sera déjà un premier pas.

Mais en fait, pourquoi vient-on à Saly-Portudal, peut-être par hasard pour certains ? Sur simple clic, l'Européen passe d'un monde à l'autre, quand cet Autre qu'il rencontre sur place n'a que le droit de rêver. L'écart de possibilités et de liberté est immense. Finalement, ces mariages mixtes à Saly-Portudal ne représentent pas qu'une simple quête de vie meilleure mais avant tout une quête de liberté...

## *Remerciements*

Je voudrais remercier chaleureusement :

Roger Renaud mon directeur de mémoire,

L'IRD mon employeur qui a financé ma formation et mes deux premiers séjours d'étude. Je remercie plus particulièrement ma responsable de l'époque, la directrice du service de la Formation permanente, les deux directeurs des personnels pour leur soutien,

Ma maman qui m'a accueillie plusieurs semaines à la campagne pour rédiger mon mémoire à l'abri des turbulences de la vie,

Valéria H. pour son aide et Claudine pour la relecture,

Et bien sûr, toutes celles et ceux sans lesquels je n'aurais pu réaliser mon étude de terrain:

Mes amis Jean, Amy et leurs enfants,

Cheikh qui m'a aidé dans ma démarche et permis de rencontrer les personnes clés de mon enquête,

Toutes celles et ceux qui m'ont fait partager leur histoire de vie : au sein du complexe les Alizés Mbaye, Tamsir, Younouss, Mariama, Inès, Omar, Assane, Yves, Nicole, Béatrice, Henry, Pierre et en dehors du complexe : Souleymane, Abdou, Bakari, Doudou, Sekou, Idrissa, Amadou et Sandrine.

Je remercie également le Chef du village, Omar Sene, le directeur de l'école de Saly et les deux instituteurs, Monsieur Maur, la direction du complexe les Alizés.

Mais aussi Moussa, sa femme et leurs enfants, et enfin Ibou pour son précieux récit de vie.

## BIBLIOGRAPHIE

### Références scientifiques :

- Thèse de Doctorat de 3<sup>ème</sup> cycle de l'Institut de géographie et études régionales de l'Université de Bordeaux III, mai 1983, intitulée « Le développement touristique de la Petite-Côte sénégalaise », Ciss Gorgui.
- « Saly-Portudal, un village sénégalais face au tourisme international » Les Cahiers d'Outre-Mer, 1989, n°165, pp. 53-72), Ciss Gorgui.
- « Etude de l'impact des aménagements touristiques au Sénégal : le cas de Saly-Portudal », I.S.E, Faculté des Sciences, Dakar, février 1986, Gningue A.M..
- Thèse de 1993 Université de Paris V, intitulée « Imaginaires et idéologies du tourisme international, l'exemple du Sénégal » de Didier Masurier, qui a donné lieu à un ouvrage : « Hôtes et touristes au Sénégal, imaginaires et relations touristiques de l'exotisme » édition L'Harmattan 1998.
- « Laboratoire : mode d'emploi. Sciences, hiérarchies et pouvoirs » de Valéria A. Hernandez édition L'Harmattan, p 25
- « Double mixité : la rencontre de deux cultures dans le mariage » Contradictions n°68-1992 /L'Harmattan/ADRI de Anne Guyaux, Catherine Delcroix, p 24 et 26.
- « Emigration, mariage, identité. Le choix du conjoint français chez les femmes créoles de l'Ile Maurice » article de Martine Perrot paru dans « Vers des sociétés pluriculturelles : études comparatives et situation en France » Actes du Colloque International de l'AFA, Paris du 9 au 11 janvier 1986, éditions ORSTOM p 314
- « Comment les touristes détournent-ils le développement africain » de Jacques Bugnicourt dans « Touristes-rois en Afrique » de Isidore Mbaye Dieng édition Kharthala de 1982 (p 119)
- « Migrations africaines » article de Jean Schmitz paru dans Sciences au Sud, le journal de l'IRD n°13 janvier/février 2002 p 8.
- « Contraints de rester jeunes ? », article de Philippe Antoine, François Raubaud et Mireille Razafindrakoto paru dans Sciences au Sud, le journal de l'IRD n°12 de novembre/décembre 2001 p 6.
- « Etude de quelques aspects sociolinguistiques et morphosyntaxiques du sociodialecte des antiquaires de Saly-Portudal » Mémoire de maîtrise de Back Sene, 2003, Université de Cheikh Anta Diop de Dakar UCAD.

### Articles de presse :

- « Ces zoos humains de la République coloniale » de Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire et Nicolas Bancel, Le Monde diplomatique août 2000 p16 et 17
- Article de l'AFP : « Sénégal : vu de Saint-Louis, « l'eldorado, c'est l'Espagne ou rien » du 25 mai 2006
- « Souleymane Faye épouse Brigitte Allamand » article paru dans le journal sénégalais Le Soleil le 25 avril 2006
- « Scène de jalousie d'un couple homosexuel à Saly Niakhniakhal », article paru dans le journal sénégalais l'Observateur du vendredi 31 mars 2006.
- 

### Littérature :

- « Le ventre de l'Atlantique » roman de Fatou Diome, paru en 2003 aux éditions Anne Carrière

## BIBLIOGRAPHIE

### Théâtre :

- Pièce de théâtre « Bambi, elle est noire, mais elle est belle » de Maimouna Guye représentée en mars/avril 2006 au Tarmac de la Villette à Paris.

### Films/reportages :

- Film « Vers le Sud » de Laurent Cantet sorti en France en janvier 2006
- Film « Toute la beauté du monde » de Marc Esposito sorti au mois de décembre 2005
- Reportage « Gambie : charters pour l'amour » de Sylvie Chabas et Saddik Chettab diffusé dans l'émission « Envoyé spécial » le 6 avril 2006

### Sites Internet :

- [www.senegalaisement.com](http://www.senegalaisement.com): article de Sud quotidien du 9 juin 1999 ayant pour titre : « MBARAAN », la frivolité du couple du hasard » de Bassirou Sow
- [www.senegalaisement.com](http://www.senegalaisement.com): rubrique « venir en Europe ».
- <http://www.finances.gouv.sn/default.htm> Ministère de l'Economie et des Finances (République du Sénégal) Rapport « Comment des acteurs réagissent face à la pauvreté ».

## LEXIQUE

**Antiquaire :** « désigne un groupe socioprofessionnel large : marchand d'objet d'art, sculpteur, antiquaire ou « racoleur » qui se fait appeler antiquaire. (Voir bibliographie)

**Concessions :** ensemble d'habitations en dur (mur en ciment et sable et toit en tôle) constituées d'une ou plusieurs pièces réunissant une famille élargie. Certaines pièces peuvent être louées à des membres extérieurs. Elles ont l'électricité mais n'ont pas toutes l'eau courante.

**Entre-deux mondes :** l'homme ou la femme sénégalaise qui partage sa vie entre deux mondes : celui du village de Saly (ou de Mbour) où il vit et celui de l'hôtel où il travaille, et qui se trouve en contact permanent avec les touristes.

**Mbaraan :** expression wolof qui désigne une femme qui a trois ou quatre copains dont l'un d'eux est son véritable copain. C'est une sorte de prostitution contre de l'argent ou des cadeaux.

**Quasi-résident :** clients du complexe Les Alizés qui vivent presque la moitié de l'année dans l'hôtel voire 9 mois de l'année.

**Revenant :** La particularité de ces deux hôtels est d'avoir en plus d'une clientèle occasionnelle des « habitués » communément appelés par le personnel les « revenants ». Ces clients reviennent une fois par an dans l'hôtel.

**S.A.P.C.O :** Société d'aménagement de la Petite-Côte : créé le 7 novembre 1975 par l'Etat pour mettre en œuvre l'aménagement touristique de la Petite-Côte sénégalaise. Elle assure la gestion des équipements collectifs de Station Balnéaire de Saly-Portudal.

**Sabar :** fête organisée entre jeunes filles et femmes de tout âge qui cotisent le plus souvent dans la même tontine. Ces fêtes hebdomadaires peuvent avoir lieu dans une maison ou dans un lieu public (plage, place du village).

**Séné gaulois** Un ou une séné gauloise, est un néologisme employé fréquemment pour désigner un européen ou une européenne qui vit au Sénégal, qui y a vécu ou qui y séjourne régulièrement, qui connaît les coutumes et les pratiques sénégalaises, autrement dit les « codes ». C'est une façon de déterminer à qui l'on s'adresse, à quel type de touriste en l'occurrence et d'enclencher la conversation. Cette expression est en somme une manière plus élégante de désigner une touriste, une blanche que le mot « *toubab* », utilisé à l'extérieur de l'hôtel.

**Sexotisme :** tourisme motivé par la recherche de relations sexuelles avec des adultes et des mineurs, contre de l'argent ou des biens matériels. Cette notion est plus large que celle du tourisme sexuel dont les victimes sont des mineurs, des enfants. Il s'agit de pédophilie.

**Taqale :** la logique du Taqale consiste à faire avec les moyens du bord et se débrouiller pour faire face aux aléas du quotidien : manger, se soigner...

**Tontine :** (du nom d'un banquier italien du XVII<sup>e</sup> siècle Lorenzo Tonti). La Tontine est un système d'entraide généralisé dans tout le Sénégal et dans toute l'Afrique de l'Ouest, une forme de crédit mutuel, une « sécurité sociale » informelle.

## LEXIQUE

**Toubab** : dans sa Thèse intitulée « Imaginaires et idéologies du tourisme international, l'exemple du Sénégal » de 1993 Université de Paris V, Didier Masurier définit comme suit le terme toubab en p 689 : « Cette dénomination générique de l'autre, le blanc, semble liée au processus de conquête et de colonisation entrepris par les Européens. Si, initialement elle a pu nommer les premiers explorateurs portugais, son usage en tant que terme générique désignant tout étranger blanc venant d'Europe (« tougal ») est probablement antérieur au XIXème siècle. Dans le contexte usuel présent, ce terme véhicule une signification avec une double connotation :

- l'une historico-culturelle d'origine wolof et désignant globalement tout étranger européen dont la différence est affirmée à partir des termes et modalités de l'échange économique comme culturel que ce dernier a imposés.

- l'autre socio-économique est consécutive de la première dans la mesure où elle associe à cet étranger blanc un statut, une position sociale de dominant, avec une connotation de richesse et d'appartenance sociale supérieure. Ainsi le toubab hormis sa spécificité de blanc sera toujours identifié comme riche, respecté, volage, « photo-boulimique », le touriste étant un des représentants contemporains les plus caractéristiques.

Dans son enquête, Didier Masurier note que cette dénomination du blanc comme « toubab » est utilisée par 50% des travailleurs des hôtels dans lesquels il a enquêté. Et que plus la différence de statut social est grande entre le touriste le locuteur, plus l'utilisation de ce terme est fréquente.

## PHOTOS

### Le quartier de Saly Koulang :

#### La plage :



Les vendeuses de paréos et derrière les restaurants en bord de plage



Match entre un touriste et les jeunes du village qui respectent la frontière

## PHOTOS

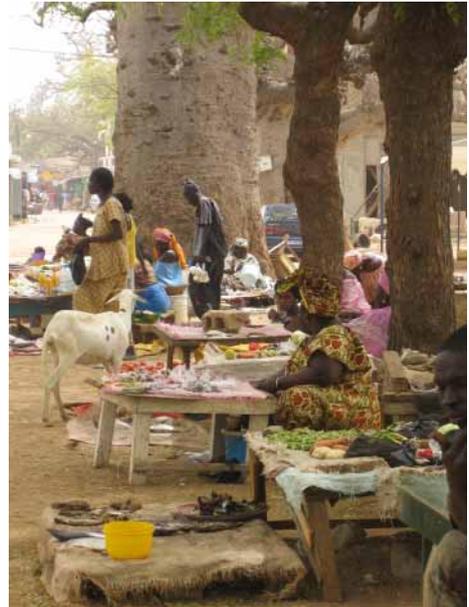
La place du village :



Une allée dans le village de Saly donnant sur la place  
Avec les boutiques sur le côté



Stand de vendeuses de colliers de vannerie  
Sur la place et derrière le centre commercial  
En construction



Le marché sur la place du village



Match des enfants sur la place du village

## PHOTOS

### Sabar



Sabar de femmes réunies en cercle dans une concession

### Une concession :



Les chambres donnant sur une cour



La cuisine collective

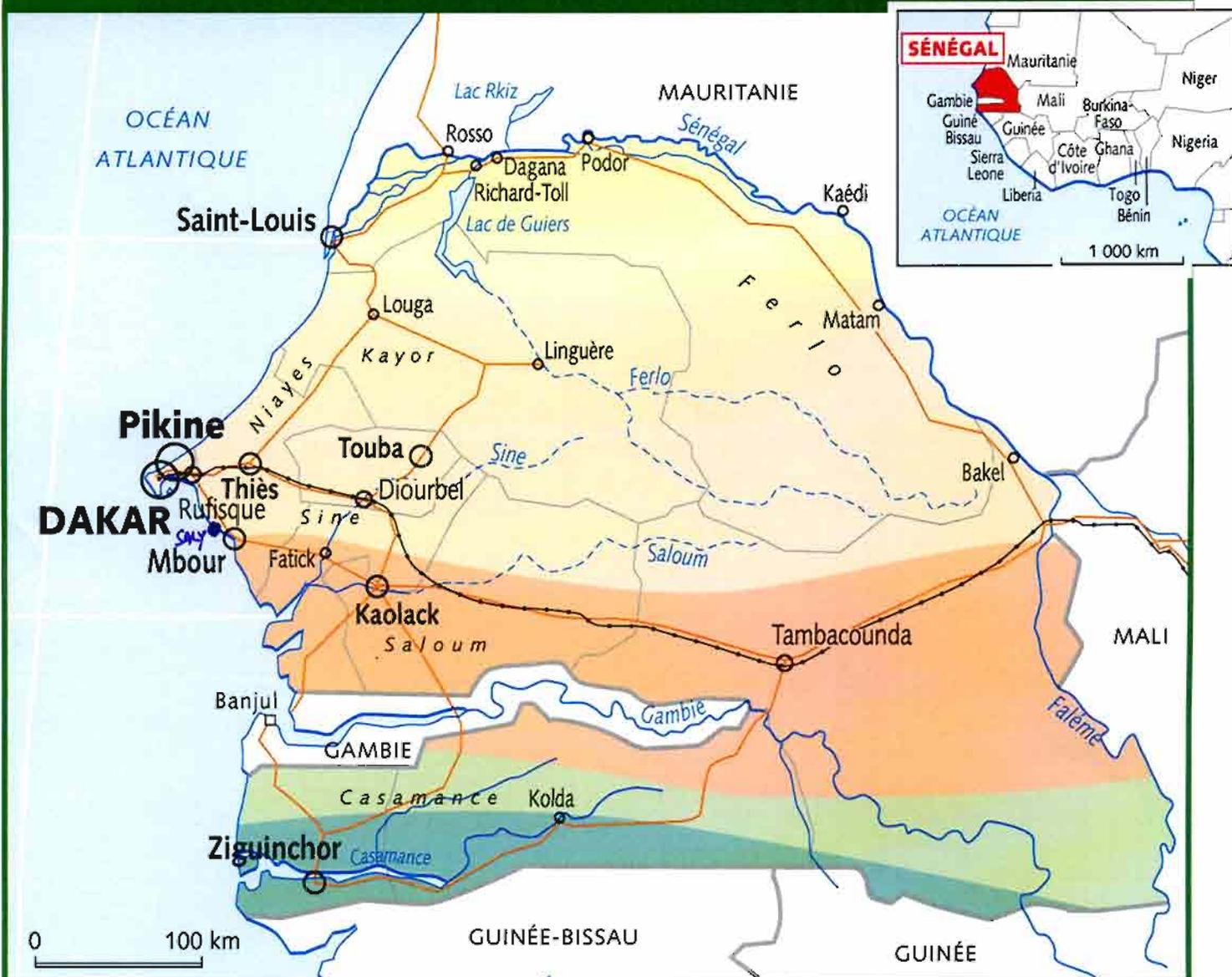


Une borne d'eau extérieure



La réserve d'eau à l'intérieur de la concession

# **ANNEXES**



### Grands domaines climatiques

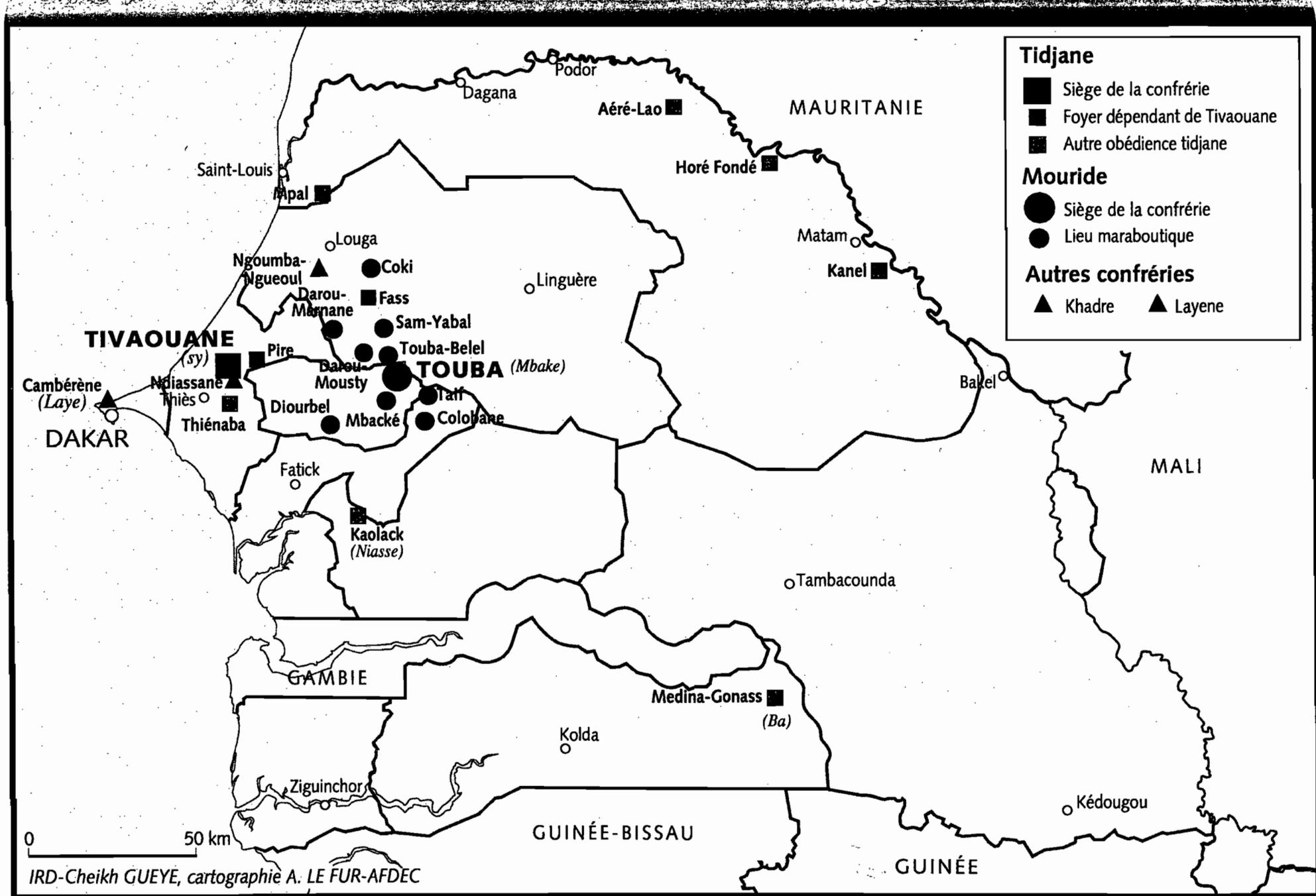
- Sahélien
- Sahelo-soudanien
- Soudanien
- Soudano-guinéen
- Sub-guinéen

### Villes, nombre d'habitants

- Plus de 500 000
- de 100 000 à 500 000
- de 50 000 à 100 000
- moins de 50 000

- Limite de région
- Route principale
- Chemin de fer

IRD - Cartographie A. LE FUR-AFDEC



## Regards de la recherche

Par Anne-Marie Moulin, directeur du département Sociétés/Santé

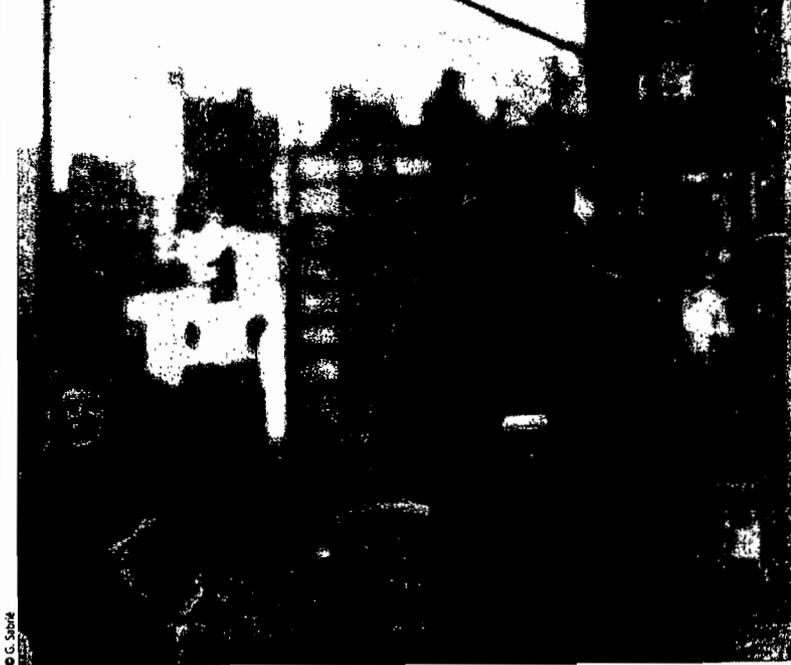
Le département Sociétés et Santé de l'IRD vient de se réunir autour du thème des migrations. Ce thème, invisible dans l'intitulé des unités de recherche, faufile plusieurs d'entre elles. Il est de nature à favoriser les échanges entre démographes, linguistes, économistes, anthropologues, biologistes...

L'ampleur des migrations et des exodes de réfugiés occupe l'actualité. Le HCR (Haut commissariat aux Réfugiés), créé en 1947 pour trois ans, fête son cinquantenaire. Le monde démène sous nos pieds. Nous-mêmes ne sommes-nous pas un institut de migrants, consacrés à une recherche éclatée dans l'espace qui fait notre originalité et notre modernité ? Migrations de réfugiés ou déplacements de main-d'œuvre saisonnière soulèvent la question : qui reste et qui part, et pourquoi ? Les familles et les groupes s'organisent en répartissant chances et risques. La mobilité est une ressource, l'accès au voyage un privilège chèrement acheté. Une sélection impitoyable s'exerce au passage des frontières et des barrages internes, qui suppose des mises de fonds considérables. Les flux peuvent être brutalement modifiés en dehors du contexte de guerre (voir la substitution éclair de la main-d'œuvre maghrébine par des travailleurs colombiens au sud de l'Espagne). La recherche pourrait remplir ici une véritable fonction d'alerte. Au terme migrations, les géographes préfèrent mobilités. Il suggère une grille d'analyse plus précise des activités humaines et un suivi des déplacements en temps réel, instructif sur les formes fluides de rencontres et d'interaction. Les outils des démographes et cartographes permettent de suivre les flux ville-campagne ou d'un quartier à l'autre. L'étude de la résidence, couplée à celle des transports, révèle l'extraordinaire brassage des villes.

Face à ces outils performants, l'épidémiologie apparaît en demande. Les migrations sont facteurs d'épidémisation ou de pathologies nouvelles (maladies contagieuses ou à transmission vectorielle) : à quel risque sont soumis les migrants et quel risque pour les populations d'accueil ? Les réponses imposent une analyse fine des conditions des migrants, illustrant la nécessaire solidarité des études à l'IRD sur la dengue, la tuberculose ou la maladie du sommeil. L'historien Wang Sonne de Yaoundé a rappelé le lien de cette dernière avec les mouvements de masses : expéditions militaires, grands chantiers de la colonisation ou globalisation du marché. Il ne faudrait pourtant pas tirer les migrations du côté du pathologique (« mais comment dire sans le dire que le mal souvent vient d'ailleurs », M.-E. Gruenais). Les bienfaits des migrations sont innombrables : innovations en tous genres, fruits et légumes, art et musique, et métissage heureux des cultures. Si la souffrance habite l'effort d'adaptation du migrant — « comme il est dur de descendre et de monter l'escalier d'autrui » disait le poète Dante —, c'est aussi un choix qui renvoie à des valeurs dont nous ne saurions nous passer. Un magnifique exemple en est l'art des nomades des steppes, présenté par l'historienne Véronique Schiltz. Les figures de cet art sont une des façons de comprendre le mariage de l'espace et du temps, du territoire et de la mobilité, qu'explorent nos chercheurs.

Au total, un moment fort qui annonce d'autres rencontres de ce type, s'inscrivant régulièrement dans la vie scientifique du département Sociétés/Santé. ●

# Migrations africaines



Migrant malien à New York.

## Entretien avec Jean Schmitz, anthropologue à l'IRD

**Deux confréries musulmanes du Sénégal, les Tijanes et les Mourides, constituent des réseaux de migrants extrêmement dynamiques. Sur quoi se fonde leur force ?**

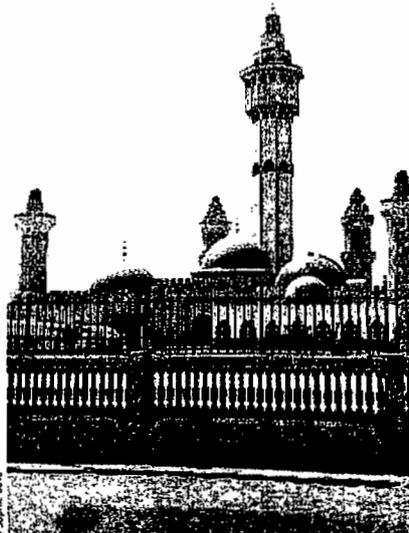
Depuis une dizaine d'années, on assiste au redéploiement des confréries musulmanes tidjane<sup>1</sup> ou mouride du Sénégal vers les États-Unis, l'Italie ou l'Espagne. Les Mourides constituent des réseaux de commerçants très actifs, le plus souvent spécialisés dans la vente d'art africain ou autres produits de colportage.

Cet islam transnational<sup>2</sup>, différent de l'islam politique, repose sur la mise en continuité de l'école coranique et des pratiques rituelles du soufisme à l'âge adulte. L'enseignement primaire coranique par le maître ou marabout vise moins à transmettre un savoir qu'à former le caractère du disciple (ou talibe), sinon à obtenir sa soumission. Éloignés très jeunes de leurs parents, les élèves peuvent être contraints au travail pour le maître comme apprentis au Sénégal ou « colporteurs » à l'étranger. A l'âge adulte, avec l'entrée

dans la confrérie, la tariqa, les disciples participent aux chants religieux ou aux louanges du Prophète dans les groupes de solidarité (dahira) de la diaspora qui dépendent du marabout. Ainsi s'opère une véritable « incorporation » de la culture islamique. La force de ces relations

maître-disciple tient également à ce qu'elles sont héréditaires et, parfois, matrimoniales : on est maître ou disciple souvent depuis une génération : il arrive que le marabout donne en mariage une fille reçue « en aumône » d'un disciple à un autre qu'il veut récompenser. Créant de puissants liens sociaux, les marabouts mourides ou tidjanes, riches hommes d'affaire au Sénégal, en Mauritanie ou en Côte d'Ivoire, apparaissent comme de véritables courtiers de la migration.

La connexion entre la migration et ces confréries est à l'origine d'un double mouvement. Dans les pays d'accueil, les migrants « exportent » leur religion, en créant notamment des lieux de prosélytisme ou de pèlerinage de substitution, comme les petits Magal de Pise, Marseille ou New York ou bien le Gamu<sup>3</sup> à Mantes-la-Jolie. Restés au pays, les marabouts continuent de contrôler leur réseau, prodiguant leurs « conseils » aux familles en exil, qu'ils visitent lors de « tournées ». Par là même, les confréries jouent un rôle pacifique et régulateur auprès de populations immigrées souvent en crise morale et identitaire : de ce fait aussi, leurs rassemblements sont tolérés par les autorités publiques qui y voient un facteur de cohésion sociale. De



Mosquée de Touba (Sénégal).

Migrations, exodes, exils sociétés africaines. Plus on penche sur ces déplacements à l'intérieur de l'Afrique (Au-delà de la diversité des ces travaux soulignent pourrait remplir une v En témoignent, entre a migrations

## Un espace rec



omme dans de nombreux pays ouest-africains, l'émigration internationale s'intensifie, se renouvelle et se diversifie au Sénégal. La crise, dans les campagnes (chute du cours de l'arachide) comme dans les villes (augmentation du chômage), contribue à accroître le potentiel migratoire, à élargir les zones de départ et à diversifier les régions d'émigration où, souvent, les possibilités comme la volonté d'accueil s'amenuisent. Si Dakar s'affirme comme la première région de départ et Saint-Louis, tournée essentiellement vers l'Afrique, la deuxième, Touba se caractérise par une émigration récente, sous-tendue par le réseau international de la confrérie musulmane mouride. Cette capitale religieuse constitue d'ailleurs souvent une zone de transit pour les candidats à la migration issus des villages ou des petites villes du bassin arachidier.

Globalement, ces dix dernières années, l'émigration sénégalaise vers d'autres pays africains a diminué (55 % des migrants récents contre 70 % des non récents) tandis qu'elle s'est accrue vers l'Europe (40 % contre 30 %) et ouverte à de nouvelles destinations, les pays arabes et les États-Unis notamment. L'espace migratoire du Sénégal, qui traditionnellement se structurait autour de la France (hier premier pays d'immigration), de la Mauritanie et de la Côte d'Ivoire, s'est recomposé au Sud comme au Nord. Les migrations inter-africaines se sont recentrées sur les pays frontaliers (40 % des migrations récentes) et les mouvements intercontinentaux privilégient désormais le sud de l'Europe. Ainsi, l'Italie et la Gambie deviennent les deux pre-

retour, les migrants « importent » au Sénégal la modernité. Non seulement sous forme de cigarettes américaines ou de marchandises électroniques qu'ils revendent, mais aussi en participant au développement des villes ou villages d'origine par la construction d'hôpitaux, d'école... Ce faisant, ils contribuent à renforcer la puissance de leur confrérie. ●

### Contact

Jean Schmitz, schmitz@ebess.fr

1. La confrérie tidjane est implantée en Mauritanie et au Sénégal jusqu'au Nigeria et Soudan.  
2. Cf. *L'internationalisation du religieux. Réseaux et politiques de l'islam africain*. Paris, Institut d'études de l'islam et des Sociétés du Monde Musulman avec la participation du Centre d'études africaines et de l'IRD (n° 107). Actes à paraître.  
3. Le grand Magal a lieu à Touba, capitale religieuse de la confrérie mouride au Sénégal; gamu : pèlerinage de la Tijanya.



**Sénégal: vu de Saint-Louis, "l'eldorado, c'est l'Espagne ou rien**  
25 Mai 2006 12:50 heure de Dakar

SAINT-LOUIS (AFP)-Saint-Louis, cité de pêcheurs de l'extrême nord-ouest sénégalais, est devenue au cours des derniers mois un point de départ majeur pour les candidats à l'immigration clandestine vers l'Europe via les îles Canaries.

Ce périlleux voyage par voie maritime vers l'archipel espagnol alimente toutes les causeries dans cette ville pauvre, où la crise engendrée par la chute des revenus de la pêche laisse peu de raisons d'espérer un avenir meilleur sur place.

"L'eldorado, c'est l'Espagne ou rien", estime Mactar Faye, manoeuvre au quai de pêche de Guet Ndar, un des quartiers les plus déshérités de la ville.

"J'ai hâte de partir, il n'y a rien ici!", râle Oumar Diallo, un jeune habitant du même quartier.

Assis devant une fabrique de glace, arborant un vieux tee-shirt noir, Daouda M'Diaye, 26 ans nourrit la même ambition.

"Je n'attends que le moment favorable pour embarquer. Ici, je gagne moins de 80.000 FCFA (122 euros environ) par mois, ce n'est rien comparé aux maisons et voitures que possèdent ceux qui sont déjà partis en Espagne", dit-il, les yeux rivés sur la mer.

Malgré son handicap, Ablaye Diagne est lui aussi déterminé à braver les pièges de l'océan Atlantique. "J'ai commencé à économiser l'argent nécessaire. Ce que je gagne ici ne me permet pas de vivre convenablement, en Espagne je travaillerai dans les champs", affirme-t-il en s'appuyant sur des béquilles en bois et son unique jambe.

Fin 2005, les départs pour les îles Canaries étaient principalement organisés à Nouadhibou (nord de la Mauritanie), mais avec le renforcement des contrôles, clandestins et passeurs ont peu à peu fait de Saint-Louis un point de départ privilégié, indiquent les autorités sénégalaises.

Dakar a donc renforcé les mesures de surveillance sur les côtes grâce à des patrouilles terrestres et aériennes et a annoncé lundi avoir arrêté en trois jours plus de 1.500 candidats clandestins, dont de nombreux avaient embarqué à partir de Saint-Louis.

"En dépit des dispositifs mis en place, les passeurs parviennent toujours à tromper la vigilance des contrôleurs pour partir", explique un pêcheur de Guet Ndar.

"Quels que soient les moyens de surveillance, il sera difficile d'empêcher ces départs", murmure Djiby Guèye, un diplomate à la retraite dont un des fils a réussi à entrer clandestinement en Espagne.

D'après M. Guèye, la "frénésie" de l'immigration se justifie par "la dégradation des conditions de vie des jeunes" au Sénégal.

Selon la police de Saint-Louis, les réseaux de clandestins sont entretenus par des personnes qui jouissent d'une certaine "notoriété" dans le milieu de la pêche et capables d'acheter le matériel nécessaire pour faire partir une pirogue pouvant contenir plus de 80 passagers.

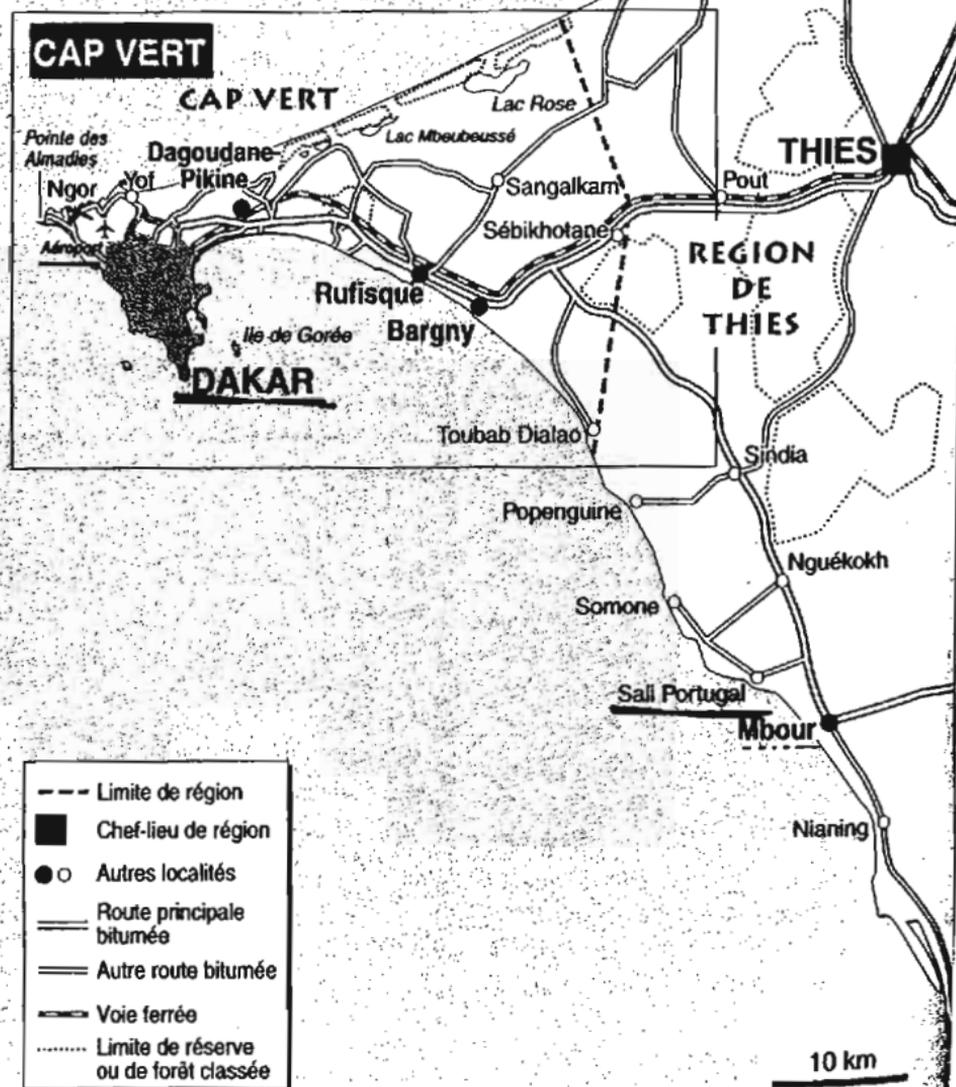
Les passeurs "sont d'excellents navigateurs, connaissent bien la mer et utilisent le système de navigation par satellite (GPS)", admet le chef d'état-major de la marine sénégalaise, le colonel Ousame Ibrahim Sall.

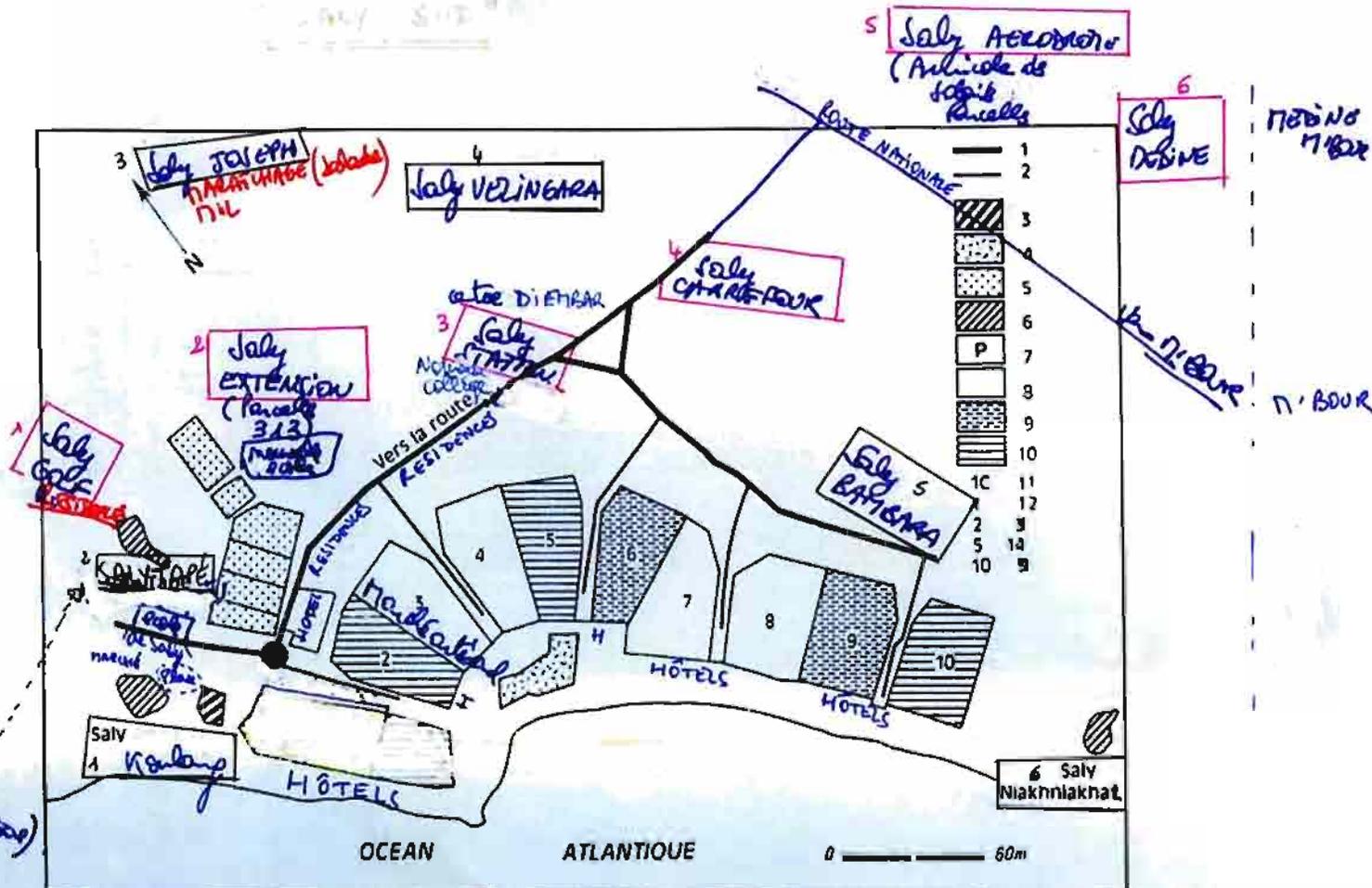
Les frais pour le voyage s'élèvent à 400.000 à 500.000 FCFA (de 610 à 762 euros environ) par passager et le voyage vers les Canaries peut durer de 5 à 7 jours.

"Aidez-nous à faire partir notre fils dans des conditions plus sûres qu'en la pirogue", lance l'une des rares habitantes à avoir pris conscience des dangers de l'immigration clandestine via la haute mer.

# DAKAR ET LA PETITE CÔTE

OCEAN ATLANTIQUE





6 Ancien quartier de Saly

- Zone d'aménagement de «Saly Sud»

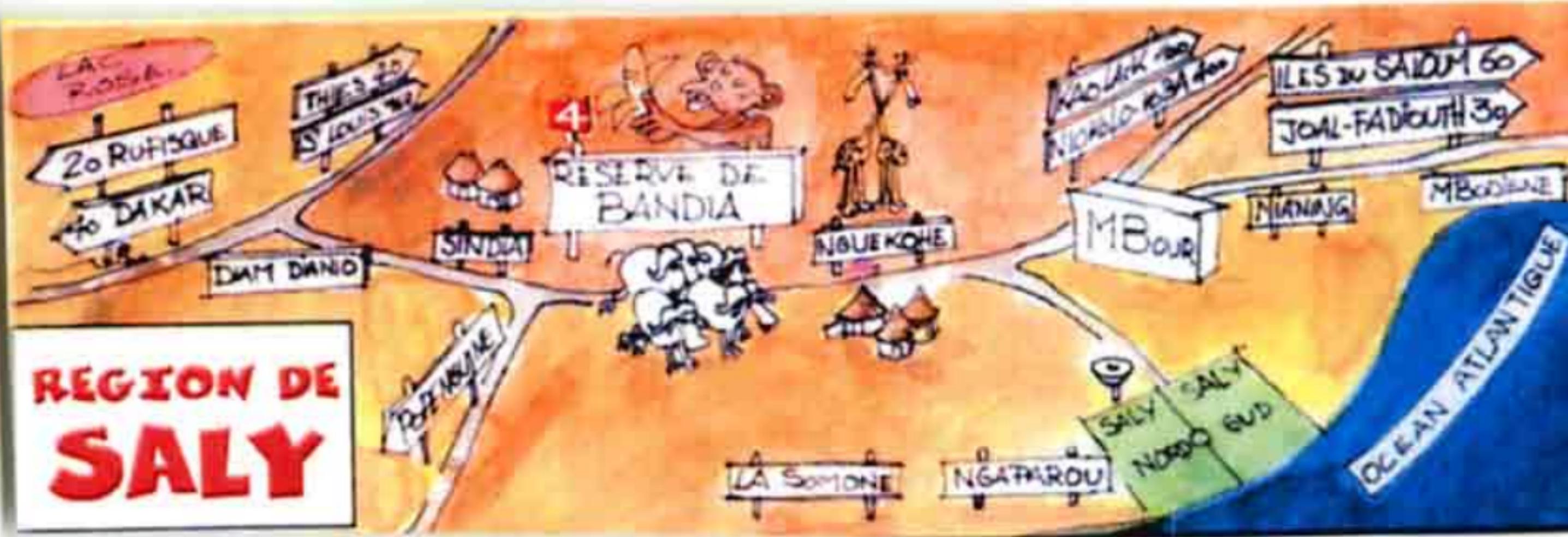
6 Nouvelle quartier de Saly

Ancien Saly TRIP (La châteline) Hotel

MEBINO 1782R

Saly DOBINE

N'BOUR



**REGION DE**  
**SALY**

Entretien avec Jean :

Je demande à Jean de me raconter son histoire et celle de sa famille :

« LH : Peux-tu me raconter l'évolution de Saly, que tu as connu avant le tourisme et après ?

Jean : Avant le tourisme on n'avait que l'agriculture et la pêche. Par la suite, il y avait des Français qui résidaient à Dakar et qui avaient des cabanons tout au long de la plage. Les jeunes du village travaillaient. Ils étaient les gardiens des cabanons. Les résidents venaient les week-ends et les jours fériés. Ils leur donnaient chaque semaine de l'argent ou les payaient à la fin du mois. Après, ça a évolué et on a commencé à implanter le Palm Beach. C'était vers 1981, c'est le premier hôtel à Saly. Il a été inauguré par le Président Abdou Diouf, je m'en souviens bien. Ensuite, il y a eu le Novotel, puis en 1984 le Savana, l'Africa village, après les Filaos.

LH : Quelle était l'activité de ton père ?

Jean : Au départ, mon père était agriculteur et pêcheur. Il avait une pirogue. Pendant les 9 mois, on pêchait et à la saison des pluies en juin jusqu'en aout/ septembre on reprenait l'agriculture. En octobre, on se remettait à pêcher.

LH : Quel type d'agriculture pratiquiez-vous ?

Jean : On cultivait le mil (*base de l'alimentation, aujourd'hui remplacé par le riz*) et l'arachide (*pour le commerce*).

LH : Et toi tu cultivais également ?

Jean : Oui, bien sûr, je cultivais et je pêchais. On se levait tôt le matin, à 6h00 du matin, on était dans les champs, pendant l'hivernage, jusqu'à 7h00 du soir au crépuscule. On passait toute la journée dans les champs. (*soit 12 à 13 heures de travail par jour*).

LH : Où se trouvaient les champs ?

Jean : Derrière le village à 1 km du village.

LH : Mais aujourd'hui cela correspond à quel quartier ?

Jean : C'est Saly Joseph. On y avait nos terres. Mon grand-père avait ses terres là-bas et il a donné pas mal de terrains aux gens du village qui ont fait des habitations. Jusqu'à maintenant on a des terres là-bas.

LH : Et plus personne ne cultive ?

Jean : Non actuellement non. Il n'y a plus de place. Il y a une société nationale la S.A.P.C.O qui avait pris toutes nos terres. Ils devaient dédommager les villageois, mais ils ne l'ont pas fait, ils ont pris les terres et on ne pouvait plus cultiver. Après les hôtels sont venus et on ne pouvait plus cultiver. Et la pêche n'était pas bonne. Avant il y avait plus de poissons, maintenant il n'y en a presque plus. Des fois les piroguiers reviennent bredouilles. On était obligé de travailler dans le tourisme. Mais c'était difficile, parce que si tu n'es pas hôtelier, que tu n'as pas fait la formation hôtelière, tu n'es pas intégré quoi.

LH : Et vous, vous avez toujours habité à Saly Koulang ?

Jean : Oui, toujours.

LH : Donc vous n'avez pas été déplacés.

Jean : Non, non.

LH : Et comment étaient les habitations.

Jean : Pareilles. Au début, on habitait dans des cases en paille. Et pour l'eau on avait des puits. Même ici dans la maison, on avait un puits. Mais l'eau des fois était salée. Et on désinfectait l'eau avec de l'eau de javel.

Lorsque j'ai eu mon brevet d'étude, j'ai travaillé comme jardinier pour la S.A.P.C.O et j'ai laissé mon emploi à mon papa parce que ça ne me convenait pas. C'est mon père qui a continué ce travail de jardinier jusqu'à sa retraite.

LH : Et toi tu as voulu changer de métier ?

Jean : Oui, ça ne m'arrangeait pas. J'étais obligé de chercher autre chose.

Par la suite j'ai rencontré un ami qui m'a aidé. Il m'a recommandé à un ami français qui était à Dakar. Alors j'ai fait la plomberie.

LH : C'était un ami français ?

Jean : C'était un professeur de français à Dakar.

LH : Et tu l'as connu comment ?

Jean : Je l'ai connu comme ça à la plage. Un jour je me promenais à la page. Il avait une moto et on s'est connu. Il y avait des cabanons. On a discuté. Il avait un ami français qui avait une société à Dakar.

LH : Et c'est lui qui t'a appris le métier ?

Jean : J'ai appris le métier, parce que quand il m'a présenté cet entrepreneur, heureusement pour moi, il a gagné le marché pour l'adduction d'eau de toute la station et l'assainissement.

Heureusement je ne suis pas resté à Dakar et j'ai travaillé ici avec eux pendant deux ou trois ans. Après je suis retourné à Dakar où il y avait mon beau-frère qui travaillait dans une entreprise. J'ai travaillé à Dakar avec lui pendant 4 ans et je suis retourné à Saly lorsqu'on construisait le Savana Koumba. J'ai fait les tests avant d'être recruté et ensuite j'ai été embauché.

LH : Et donc tu as travaillé dans la construction de quel hôtel ?

Jean : Le Savana Koumba. J'ai travaillé à l'Africana Village (devenu Bougainvillier), au Palm Beach.

LH : Dans la plomberie, pour le réseau d'eau ?

Jean : Oui.

LH : Et ils n'ont jamais prévu de le faire également pour le village ?

Jean : Non, à ce que je sache, non.

LH : Et donc après tu es rentré dans l'entretien.

Jean : Enfin, moi j'étais à mon compte personnel. J'avais des ouvriers. Ensuite le directeur d'un hôtel de Saly m'a proposé de m'embaucher pour assurer la maintenance en plomberie ».

# COÛTS ET BÉNÉFICES DU TOURISME

LES EFFETS QU'ON VANTE



mais : dans la dépendance

- a) d'une demande extérieure
- b) des variations saisonnières

— AFFLUX DE DEVICES, mais

- a) utilisées par qui? à quoi?
- b) supposent



mais : a) profitant surtout à qui ?

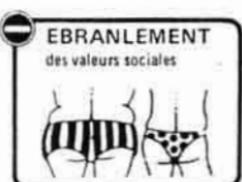
- b) biaisant les priorités d'aménagement
- c) engendrant en même temps :



mais :



- mais aussi : a)
- b) modèle extérieur de consommation imposé
- c) découragement dans l'effort autonome de développement



Source : documentation diffusée par le PNUE (Nairobi) pour la « journée de l'environnement » 1975 et établie par Peter SULLIVAN, Sunday Times, London.

## LISTE DES PERSONNES RENCONTREES

### La famille de Jean:

- Jean Faye et sa femme Amy.
- Moussa et sa femme Awa (qui est la demi-sœur de Jean, sa maman est la seconde épouse du père de Jean).

### Clients du complexe Les Alizés ou liés au complexe :

- Béatrice a 56 ans et vient cette fois-ci avec son mari Henry : des « quasi-résidents ».
- Nicole vient à Saly depuis 12 ans, une « revenante »
- Claude : un « quasi-résident ».
- Rébecca : une « revenante ».

### Le personnel du complexe Les Alizés:

- Cheikh: 32 ans, barman à l'hôtel Teranga depuis un an, natif du village de Saly (d'une famille Sérère vivant à Saly Koulang). Il vit actuellement en Espagne. (*entretien enregistré à l'hôtel et conversations téléphoniques*)
- Mbaye : 48 ans, barman à l'hôtel Teranga. Il cumule différentes fonctions : Président de l'Amicale des employés de l'hôtel Teranga, Secrétaire chargé de l'information de l'Association des Jeunes de Saly, Président de l'école de Football de Saly. (*entretiens non enregistrés avec prises de notes à l'hôtel*).
- Tamsir: 40 ans, contrôleur de gestion à l'hôtel Teranga depuis l'année 2000, originaire de Casamance. Il habite Saly Tapé. (*entretien enregistré à l'hôtel*).
- Younouss : 38 ans, responsable de la discothèque de l'hôtel Baobab, il est d'une famille Sérère. Il est Président de l'Association des Jeunes de Saly. Younouss est l'oncle de Cheikh . (*entretien avec prise de notes à l'hôtel*).
- Mariama: 38 ans, employée au bar de l'hôtel Baobab, ancienne animatrice, elle est native de Saly. Elle habite à Saly Tapé. Elle mariée. (*entretien à l'hôtel avec prise de notes*).
- Inès : 38 ans, responsable des excursions à l'hôtel Baobab depuis 10 ans, française installée au Sénégal (*entretien avec prises de notes et conversation téléphonique*).
- Adama, 55 ans, plagiste à l'hôtel Teranga, il vit à Saly, oncle Assane (ancien animateur) et de son frère Amadou qui vit en France depuis un an. (*conversation sur la plage*).
- Yves : 38 ans, natif de Dakar, gardien du complexe Les Alizés. Il habite chez son oncle à Mbour. (*conversation sur la plage*).
- Boubacar: 45 ans, natif de Dakar, responsable de la réception à l'hôtel Teranga, habite Mbour. (*entretien très court avec prise de notes, fermeture*).
- Alima : 26 ans, animatrice à l'hôtel Baobab depuis un an, originaire du Mali, elle est logée à l'hôtel. (*entretien court avec prise de notes*).

- **Assane** : 33 ans ancien animateur de l'hôtel Baobab, habite Saly Tapé (neveu d'**Adama** et frère de **Amadou**). (*conversations dans le village*).
- **Ibou** : 36 ans, ancien animateur de l'hôtel Baobab,. Il est marié, a un enfant et vit à Paris depuis 10 ans. **Ibou** est le frère de **Jean** (*entretien enregistré en deux temps à Paris*).
- **Adja** : 50 ans, « voyante de l'hôtel Baobab » depuis son ouverture. Elle habite vers Thiès et loue une chambre à Mbour. (*entretien court avec prise de notes à l'hôtel*).
- **Omar** : 43 ans, responsable de clientèle du complexe, il est Sérère originaire de Mbour et habite Mbour. Il est rentré dans l'hôtel Baobab comme serveur en 1988. il est marié et a trois enfants. (*entretien enregistré à l'hôtel*).
- **M. F**: 45 ans, natif de la Petite-Côte, directeur administratif du complexe Les Alizés (*entretien avec prise de notes*).
- Le directeur actuel du complexe : *juste entrevu*.
- **M. X** : premier directeur de l'hôtel Baobab en 1989 et responsable du complexe au niveau du siège du tour opérateur, rencontré à Paris en octobre 2005. (*entretien enregistré dans son bureau à Paris*).

#### Les acteurs extérieurs au complexe Les Alizés:

- **Souleymane** : 30 ans, directeur d'un petit hôtel dans Saly appartenant à un couple de français. Il vit à Saly Koulang dans la maison familiale. Il est célibataire. **Souleymane** est le frère de **Cheikh** (*entretien enregistré dans son hôtel*)
- **Abdou** : 47 ans, natif de Saly, il vit à Saly Tapé dans la maison familiale, il est marié, a des enfants. Il occupe diverses fonctions auprès : de l'Association des Jeunes de Saly, de la S.A.P.C.O et de la Communauté rurale de Malicounda (*deux entretiens avec prise de notes à son domicile*).
- **Bakari** : 33 ans, originaire de Thiès, il vit 6 mois de l'année à Saly, il est « antiquaire »/artiste peintre. Il n'est pas marié. (*entretien avec prise de notes dans le village*).
- **Doudou** : 35 ans le pêcheur sur Saly la moitié de l'année et l'autre moitié à Dakar. Sa famille vit à Dakar. C'est un ami de **Cheikh** et **Idrissa**. (*entretien avec prise de notes sur la plage*).
- **Sekou**: 32 ans, natif de Saly, il est propriétaire d'une agence immobilière a Saly. Il est Lébou. Il a vécu quelques années en France. C'est un ami de **Cheikh**. (*entretien enregistré à l'hôtel*).
- **Idrissa** : 28 ans, natif de Saly. Il vit dans la concession de **Jean** avec sa tante. Il est guide occasionnel et ami de **Cheikh** et **Doudou**. (*entretien court avec prise de notes à son domicile*).

- **Amadou** : 30 ans ancien guide sur Saly, frère de **Assane** et neveu de **Adama**. Il venait de Dakar spécialement pour travailler durant la saison touristique. Il vit en France depuis un an avec sa femme **Sandrine** rencontrée à Saly. (*conversations dans un café à Paris, refus d'être enregistré*).

**Les acteurs institutionnels du village :**

- Le Chef de village de Saly-Portudal : Monsieur Babacar Diome (*entretien avec traduction*)
- Monsieur Omar Sene, imam à Saly Koulang (*entretien avec traduction*).
- Le Directeur de l'école de Saly
- Deux instituteurs de l'école de Saly. (*entretiens avec prises de notes à l'école et à l'hôtel*).
- Un adjudant de la gendarmerie de Saly. (*entretien avec prise de notes*).
- M. Maur : responsable éducateur de l'Association Avenir de l'Enfant, de l'Observatoire e Mbour. (*entretien avec prises de notes*).
- Dr M. : médecin du rond point de Saly. (*entretien court avec prises de notes*).

01/02/06

## PROGRAMME DES EXCURSIONS AU DEPART DES HOTELS

Jours	Tarif en CFA	Départ	Retour
<b>SAMEDI</b>			
Excursions et loisirs à la carte en ½ journée : Demi-journée Brousse 4x4, Réserve animalière de Bandia etc...			
<b>DIMANCHE</b>			
½J réserve animalière bandia	21.000	08H30	12H00
Journée Brousse Saloum	32.000	08H00	18H30
<b>LUNDI</b>			
½ Journée Joal Fadiouth.....	17.000	14H30	19H00
½ journée Brousse 4X4	18.500	08H00	13H00
½ Journée Réserve animalière de Bandia...	21.000	08H30	12H00
Journée Brousse Saloum	32.000	08H00	18H00
<b>MARDI</b>			
Journée Dakar – Ile de Gorée...	31.500	07H00	19H00
Journée Réserve Bandia – Lac Rose.....	35.000	08H00	18H00
½ J Marché Brousse.....	19.000	08H30	13H00
½ journée Lac Rose en bus	19.000	08H00	13H00
<b>MERCREDI</b>			
Journée Ile de Gorée – Lac Rose	33.000	07H00	19H00
Journée Brousse Saloum.....	32.000	08H00	18H00
Journée combiné Joal Fajout / Marché brousse	28.000	08H00	18H00
Soirée Brousse.....	24.000	18H00	23H00
½ J Marché Brousse	19.000	08H30	13H00
<b>JEUDI</b>			
Journée Brousse Saloum	32.000	08H00	18H00
Journée Dakar – Gorée.....	31.500	07H00	19H00
Journée Réserve de Bandia – Lac Rose.....	35.000	08H00	18H00
½ Journée Lac Rose	19.000	08H00	13H00
journée Gorée-Lac Rose...	33.000	07H00	19H00
½ journée Joal Fadjout.....	17.000	14H30	19H00
<b>VENDREDI</b>			
Journée Brousse Saloum	32.000	08H00	18H00
½ Journée Réserve de Bandia	21.000	08H30	12H00
½ Journée Brousse 4X4	18.500	08H00	13H00

**TOUS LES JOURS**

Pêche en bateau ½ journée et journée -Plongée sous-marine (du 15 Juin 05 au 15 Mars 06)-Ballades en quad - Jet Ski- Equitation - ½ journée lagune Somone en catamaran - Pêche et ballades en pirogue - DVD et vidéos et de vos excursions - billets d'avions toute compagnie - transferts - Location de voitures et 4X4 avec et sans chauffeur - séjour hôtelier- accrobaobab – excursions à la carte

*Pour tout renseignement*

**TRES IMPORTANT !!!**

Seules les excursions et les activités de loisirs achetées auprès de notre bureau, engagent la responsabilité à pris pour votre couverture toutes les assurances nécessaires. Toutefois, nous ne sommes pas responsables de la délivrance d'un reçu. Par conséquent, nous dégageons toute responsabilité pour les excursions effectuées en marge de notre organisation.

**LE PRIX COMPREND**

Le transport, le guide parlant français, les tickets d'entrée, les repas (+ eau + café) pour les excursions d'une journée « **IL NE COMPREND PAS LA FORMULE « TOUT-INCLUS »** »

**REDUCTION ENFANT**

De 3 à 12 ans : 50% de réduction pour toutes les excursions

**INSCRIPTIONS**

Les impératifs liés à une gestion de qualité, tant de la programmation que des capacités des moyens de transport, nécessaires à l'exécution de certaines excursions et visites, nous obligent à vous inviter à **VOUS INSCRIRE LE PLUS TÔT possible**. La clôture des inscriptions et règlements se fera la veille du départ AU PLUS TARD avant 18H. Règlement par Carte Bancaire VISA, Eurocard, ou espèces. Annulations : Plus de 24h avant le départ : sans frais - La veille du départ : 50% de frais. Le jour du départ : 100% de frais. Si le nombre de participants s'avérait insuffisant, nous nous réservons le droit d'annuler l'excursion

## **DESCRIPTIF DES EXCURSIONS**

### **1/ EN DEMI-JOURNEE**

#### **1/2 Journée île aux coquillages JOAL-FADIOUTH bus climatisé**

Ville natale du Président et Poète Léopold Sédar Senghor, Joal est un ancien comptoir portugais qui marque l'entrée du Sine Saloum. A proximité, vous rejoindrez en pirogue l'île de Fadiouth, entièrement créée par un dépôt de coquillages. Marquée par les traditions Sérères, elle vous permettra de découvrir ses greniers à mil ainsi qu'un cimetière sur une autre île de coquillage reliée par un pont de bois où chrétiens et musulmans sont enterrés côte à côte, témoignant de l'harmonie dans laquelle vit le peuple sénégalais. L'arrivée de pêcheurs au coucher du soleil clôturera cette superbe découverte.

#### **1/2 Journée RAID BROUSSE en QUAD**

Découverte de la nature dans toute sa splendeur à travers villages et brousse en QUAD.

#### **1/2 journée marché de brousse traditionnel en 4X4**

Départ à 08h30 en 4X4. Lieu de rencontre et d'échange, le marché de brousse offre une autre manière de connaître et de découvrir le mode de vie et les traditions des populations sénégalaises. Retour vers 13h.

#### **1/2 Journée Réserve Animalière de Bandia en 4X4**

Safari exceptionnel qui permet de découvrir la faune du Sénégal (phacochères, rhinocéros, girafes, gazelles, singes etc...) dans la réserve de Bandia (proche de Saly)

#### **1/2 Journée Lac Rose en bus climatisé**

Le lac retba ou lac rose, curiosité géologique unique, rencontre avec les ramasseuses de sel puis tour du lac par les dunes de sable qui mènent sur la célèbre plage où arrive le fameux rallye Paris- Dakar.

#### **1/2 Journée brousse en 4X4**

En véhicule tout-terrain, visite des villages des ethnies sérères et peuls où les coutumes et traditions se rencontrent. Visite d'une école, ballade en bordure de lagune à l'ombre de grands fromagers

### **2/ EN JOURNEE**

#### **Journée Gorée -Lac Rose en bus climatisé**

Embarquement à bord de la chaloupe pour rejoindre l'île mémoire. Fascinante Gorée où charme et émotion se conjuguent au gré des ruelles et des vieilles maisons coloniales imprégnées d'histoire. Déjeuner au restaurant du Chevalier du Boufflers face à l'océan. Après-midi, direction Lac Rose, curiosité géologique unique avec ses ramasseurs de sel.

#### **Journée DAKAR - GOREE en bus climatisé**

Dakar la cosmopolite, harmonie des traditions de l'Afrique et de la modernité du XXIème siècle, Découvrez ses marchés, son front de mer, le palais présidentiel, la place de l'indépendance et de nombreux autres sites remarquables. A midi, direction du port et embarquement à bord de la chaloupe pour rejoindre l'île mémoire. Fascinante Gorée où charme et émotion se conjuguent au gré des ruelles et des vieilles maisons coloniales imprégnées d'histoire. Déjeuner au restaurant du chevalier de Boufflers, face à l'océan et visite de la maison des esclaves

#### **Journée BROUSSE- SALOUM en 4X4**

En empruntant des pistes à charrettes, découverte des villages sérères et peulhs où coutume et tradition se rencontrent, visite d'une école. Déjeuner au campement de Simal en bordure de lagune, à l'ombre des grands fromagers. Baignade puis balade en pirogue sur la lagune où se côtoient de nombreuses variétés d'oiseaux. Retour par la palmeraie de Sambadia où vivent des bergers peulhs nomades et leurs troupeaux de zébus.

#### **Découverte du Sénégal authentique.**

#### **Journée réserve animalière de Bandia - Lac Rose en 4X4**

Une journée exceptionnelle qui permet de découvrir la faune du Sénégal ( phacochères, rhinocéros, girafes, singes, gazelles...) puis de rejoindre par les pistes après les visites de villages traditionnels, le lac Rose pour déjeuner au campement. L'après - midi, rencontre avec les ramasseurs de sel, puis tour du lac par les dunes de sable qui mènent sur la plage qui marque l'arrivée du Paris-Dakar.

**Soirée Brousse en 4X4** Départ en 4x4 (10 km route, 4 km piste). Passage chez les peulhs pour le retour des troupeaux de zébus. Passage par un baobab. Arrivée dans un village Sérère, accueil par le chef de village et les villageois. Apéritif et dîner Ambiance qui évolue progressivement à la fête. Fête traditionnelle avec les habitants (on vise une ambiance saine et naturelle). Une soirée inoubliable au cœur de la brousse

#### **Combiné marché brousse - Joal Fadjout en bus climatisé**

Cette escapade vous permettra de découvrir à la fois les multitudes facettes de la vie des populations rurales sénégalaises exprimées à l'occasion des marchés hebdomadaires ou « LOUMA » ainsi que les curiosités de l'île aux coquillages ou Joal Fadjout.

(010206)

## Le paradis du pêcheur amateur

Symbole du farniente ensoleillé, la Petite Côte est aussi un terrain de prédilection pour les pêcheurs à la ligne, qu'ils opèrent du bord ou en bateau. De la palangrotte au surf-casting en passant par la traîne, toutes les techniques, même les plus simples, permettent de nombreuses captures : badèche, thonine, capitaine, tarpon, raie guitare, saint pierre, orphie, rascasse, merlu, courbine, sériole, chinchar, etc. Point n'est besoin de lancer son leurre comme un demi-dieu ni de posséder les biceps d'Hemingway pour capturer 10 ou 20 kg de poissons en quelques heures, tant la côte se révèle poissonneuse à Saly. La plupart des hôtels de la station sont en mesure d'organiser des parties de pêche pour leurs hôtes, d'une journée ou d'une demi-journée. Le matériel est fourni, mais vous pouvez aussi utiliser le vôtre.

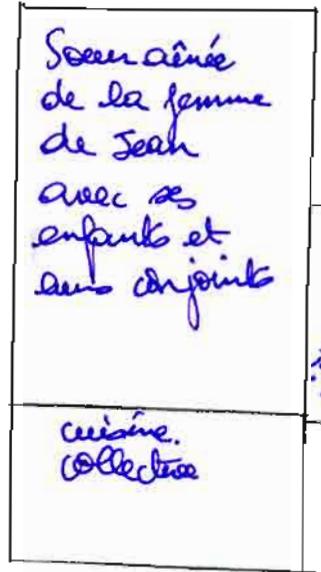
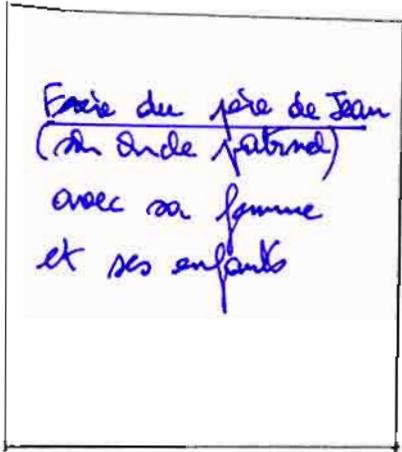
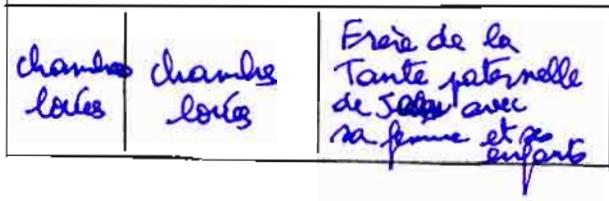
Créé de toutes pièces dans les années 1980, **Saly-Portudal constitue le plus grand complexe touristique de toute l'Afrique de l'Ouest**. A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, c'était un port très fréquenté par les marins portugais ; baobabs, acacias, jujubiers, manguiers dégingolèrent alors jusqu'au rivage et les fascinaient. Une succession de plages en pente douce, d'hôtels climatisés très grands ou très intimes et des tennis, des piscines, des restaurants, un centre équestre, un golf, des animations folkloriques, des discothèques, des boutiques... avec ses jardins en terrasses abondamment fleuris, ses filaos arachnéens que taquine la brise, ses pelouses à faire pâlir d'envie les Anglais, **Saly apparaît comme un petit paradis**. D'autant que les années qui passent ont gommé le caractère artificiel de son implantation. Depuis quelques années, de belles résidences y ont été construites.

*Douceur de vivre et nonchalance sur les  
plages de Saly.*

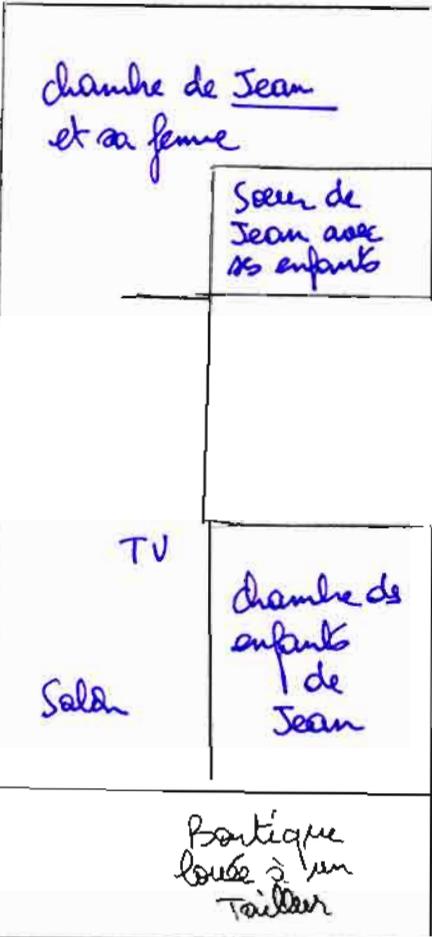


LA MER

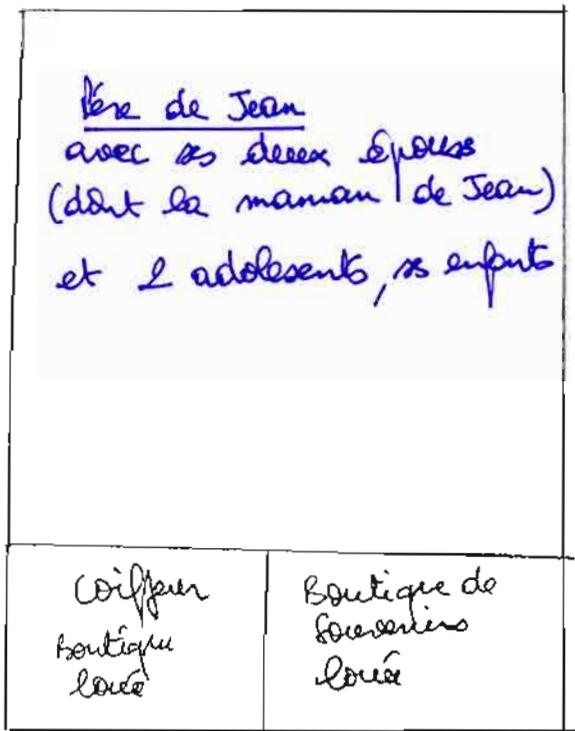
CONCESSION de Jean et de sa famille  
1700qée



pièce  
pour se laver



Loame eau  
de la famille



bonne fontaine

## Figuration

«*Quel que soit ton âge, si tu ne participes pas, tu es comme un mineur.*» Ces propos d'un jeune Dakarais illustrent, on ne peut mieux, la difficulté des jeunes à accéder au statut d'adulte dans nombre de familles dakaroises. Ils ont été recueillis par Tidiane Ndoye, un étudiant en sociologie à l'université de Dakar, qui collabore, par ses travaux de DEA, au programme de recherche mené par l'IRD et l'IFAN sur le passage à l'âge adulte dans les classes moyennes et pauvres de la capitale du Sénégal<sup>1</sup>. «*Les conditions des jeunes apparaissent essentiellement au travers des statistiques sur le chômage, peu d'études se penchent sur la manière dont ils vivent cette situation de précarité,* explique Tidiane Ndoye. *Mon objectif a été de comprendre les mutations qui s'opèrent par une étude qualitative et comparative sur les attentes et les prises de rôle au sein des familles de jeunes âgés de 20 à 29 ans dans trois quartiers plus ou moins pauvres de la ville.*»

La précarité soumet les jeunes à une grande vulnérabilité à la fois économique et affective. Disqualifiés, ils ne peuvent assumer de rôles conséquents au sein du foyer. «*Tu sens que tu as l'âge de prendre des responsabilités. Mais aussi longtemps que tu ne marques pas ta présence par une participation, tu n'es pas mieux traité que les enfants. (...).* En fait, c'est comme si on essayait de t'humilier. » (un jeune de 27 ans, HLM Grand-Médine). Exclues des délibérations, les jeunes voient leur statut menacé «*En cas de prise de décisions tu n'es même pas consulté. (...).* Dans la maison, tu fais vraiment œuvre de figurant » (un jeune de Médina Gounass).

La place des jeunes au sein des familles diffère cependant selon le niveau de vie. Ceux des milieux pauvres sont fortement sollicités pour contribuer économiquement à la gestion du quotidien tandis que ce rôle est différé lorsque les parents ont plus de moyens. Les relations avec les autres adultes de la famille sont complexes et les jeunes cherchent des alternatives en formant avec leurs pairs des groupes qui leur offrent un espace privilégié de ressourcement et de solidarité. «*Mon groupe d'amis est ma seconde famille. C'est avec eux que je passe le plus clair de mon temps (...). Ici, on partage tout. C'est le social-living.*» (un jeune de 29 ans, habitant Sicap Liberté 5).

La crise économique et le relâchement des solidarités intra-familiales conduisent les jeunes à élaborer des stratégies complexes de construction de la position sociale au travers d'espaces extérieurs.

### Contact

Tidiane Ndoye, ndoye@kad.ird.sn

### En savoir plus

Les jeunes, hantise de l'espace public dans les sociétés du Sud, Autrepap N° 18, IRD-Éditions/Éditions de l'Aube, 2001.

1. «*Crise, passage à l'âge adulte et devenir de la famille dans les classes moyennes et pauvres à Dakar.*» Ces recherches entrent dans le cadre d'un programme piloté par Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales (Codesia, Dakar) et l'IRD concernant les sciences sociales sur l'Afrique au Sud du Sahara.

Dans les pays du Nord, les jeunes entrent plus tardivement qu'hier dans la vie adulte. Observe-t-on le même phénomène en Afrique ? À la suite d'enquêtes dans trois capitales africaines, des chercheurs répondent par l'affirmative<sup>1</sup>. Mais cette évolution s'inscrit dans une crise économique prolongée dont, paradoxalement, les plus diplômés sont les premières victimes.

# Contraints de rester jeunes ?

Les démographes et des économistes de l'IRD et de DIAL ont analysé les données d'enquêtes biographiques réalisées auprès de plusieurs générations de citadins à Dakar, Yaoundé et Antananarivo<sup>2</sup>. Parmi les multiples événements marquant le processus d'intégration dans le monde des adultes, les chercheurs ont retenu trois étapes sociales majeures : l'obtention d'un premier emploi, la constitution d'un couple, l'autonomie résidentielle. Globalement, il apparaît que les jeunes générations franchissent ces trois étapes plus tardivement que leurs aînés. Ceci traduit clairement un recul du passage à l'âge adulte dans les trois villes ; et ce, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. A Dakar, la proportion d'"adultes" à 25 ans est passée de 15 % chez les aînés à 5 % pour la plus jeune génération et de 21 à 16 % à Yaoundé. C'est à Antananarivo que les jeunes gagnent le plus rapidement leur indépendance : à 25 ans, un quart des hommes et un tiers de femmes volent de leurs propres ailes ; mais ces proportions sont en baisse au regard de celles qui prévalaient dans les années 1970.

Cette évolution s'explique en partie par la formidable poussée scolaire et la montée générale du niveau d'étude chez les jeunes, en particulier chez les femmes. À Dakar par exemple, la proportion des hommes n'ayant jamais fréquenté l'école atteint 30 % pour la génération la plus âgée (née entre 1930 et 1944) contre 15 % pour les plus jeunes

(nés entre 1955 et 1964). Chez les Dakaraises, le bond est encore plus spectaculaire : les non-scolarisées sont passées en 20 ans de 83 à 32 %. Cependant, cette jeunesse prolongée résulte surtout des effets de la crise économique qui perdure depuis au moins deux décennies. Alors que 5 à 7 % de la génération la plus ancienne étaient chômeurs à 25 ans dans les trois capitales, cette proportion passe chez les jeunes à 10 % à Antananarivo, à 20 % à Yaoundé et à près de 25 % à Dakar.

### Précarisation

A cela s'ajoute une précarisation des conditions de travail avec une baisse très importante de la proportion d'emplois salariés et de ceux dans le secteur formel. Plus préoccupant encore, les nouvelles embauches se font à salaires décroissants : à Madagascar par exemple, la chute du pouvoir d'achat au premier emploi a dépassé 75 % en trois décennies. Enfin, contrairement au modèle occidental, ce sont les jeunes diplômés qui souffrent le plus de ce contexte défavorable. Non seulement le diplôme n'est plus un viatique contre le chômage, il est même devenu un facteur de risque pour trouver un emploi. À Yaoundé par exemple, le taux de chômage des jeunes diplômés (22 %) est aujourd'hui deux fois supérieur à celui des non-diplômés (10 %). Dans les deux autres capitales, le constat est le même. De manière générale, le diplôme semble constituer un frein pour accéder au statut d'adulte : les jeunes dont le niveau d'instruction

est élevé mettent plus de temps que les autres à franchir les trois étapes qui les conduisent à l'indépendance.

### La famille à l'épreuve ?

La difficile insertion sociale des jeunes dans ces trois capitales va mettre l'institution familiale à rude épreuve. Les générations plus âgées pourront de moins en moins assurer sur une longue durée la prise en charge de leurs descendants tandis que les jeunes ne seront pas en mesure d'apporter un soutien à leurs parents devenus inactifs. Même le modèle malgache, qui se distingue par une insertion relativement plus rapide des jeunes générations, mais dans des conditions financières peu enviables, devrait être confronté aux limites de la solidarité familiale, du fait de la très longue et forte récession qui touche le pays. Une question reste ainsi en suspens : cette dépendance accrue renforcera-t-elle les liens entre générations unies dans l'adversité ou, au contraire, sera-t-

elle source de tensions insupportables à l'origine d'une rupture ?

### Contact

Philippe Antoine, antoine@ird.sn

François Roubaud, roubaud@dial.prd.fr

Mireille Razafindrakoto, razafindrakoto@dial.prd.fr

1. Programme de recherche associant le Cus Dial (Développement et insertion internationale), le Ceped et l'Iao.

2. Ces enquêtes auprès d'individus de 25 à 54 ans ont été conduites à Dakar en 1989 par l'Ifan (Institut fondamental d'Afrique noire) et l'Orstom (aujourd'hui IRD), à Yaoundé en 1996 par l'Ird (Institut de formation et de recherches démographiques) et le Ceped (Centre français sur populations et développement), en 1998 à Antananarivo dans le cadre du programme de recherche Madio.

## Question à Philippe Antoine, démographe à l'IRD

Les femmes accèdent-elles au statut d'adulte de la même manière que les hommes dans ces trois capitales ?

Même si le retard scolaire des filles n'a pas toujours été comblé, on observe à des degrés différents selon les villes une réduction des inégalités entre hommes et femmes en matière de scolarisation. De manière générale, le niveau d'éducation n'a cessé de croître d'une génération féminine à l'autre. Malgré ces progrès, l'entrée dans la vie adulte obéit à des schémas différents selon le sexe. Dans les trois villes, les hommes débute leur vie professionnelle avant la vie matrimoniale. Chez les femmes, les situations sont plus contrastées d'une capitale à l'autre. A Dakar le mariage et l'arrivée des enfants précèdent nettement l'obtention d'un premier emploi. A Yaoundé la situation est un peu plus complexe, mariage et activité s'enchaînent tout au moins pour les générations les plus anciennes. Dans ces deux villes, les trois quarts des hommes ont un travail avant de se marier contre une femme sur cinq seulement. Les Tananariviennes présentent une singularité à cet égard. Leur mode d'accès au statut d'adulte ressemble à celui des hommes. Plus des deux tiers d'entre elles exercent un métier avant de fonder une famille. Dans les deux autres villes, les femmes restent plus longtemps dépendantes des hommes, en particulier pour leur survie économique pendant les premières années qui suivent le mariage. C'est le cas notamment à Dakar où environ une femme sur deux n'exerce pas d'activité (à l'exception de micro-commerce à la devanture de la porte) et se retrouve cantonnée toute sa vie dans la sphère domestique. Le mariage était la principale voie d'accès au statut d'adulte pour les femmes. Actuellement, la dégradation des conditions de vie contribue à différer de plusieurs années cet événement dans les trois capitales. Le recul de l'âge au mariage des femmes pourrait découler en partie d'une « pénurie », sur le « marché matrimonial », d'hommes capables de subvenir aux besoins d'un ménage.



Dans les capitales africaines, les jeunes entrent dans la vie active dans des conditions beaucoup plus précaires qu'auparavant.

## **People : Souleymane Faye épouse Brigitte Allamand**

**Souleymane Faye, chanteur auteur compositeur sénégalais est depuis le jeudi 20 avril polygame. L'ancien lead-vocal du mythique groupe Xalam s'est marié avec Brigitte Allamand, une française qui vit à Paris, à qui il vouait un amour pur depuis 20 ans.**

### **Source : Le Soleil**

Mardi 25 Avril 2006

Souleymane Faye s'est marié en deuxième nocces avec la française Brigitte Allamand, jeudi dernier, à Saint Louis. Le mariage a été célébré à la mosquée El-hadj Madior Cissé de Saint-louis, sise au quartier Sud. Comme témoin de mariage, Jules s'est attaché les services d'un ami, El-Hadj Top, et Brigitte Allamand a fait appel au batteur du groupe, Ekankan. Brigitte Allamand a été, selon certaines indiscretions, une amie, une « sœur » proche de certains membres du groupe Xalam, dans les années 1980, en France. Ce mariage a surpris plus d'un, dans la capitale saint-louisienne, localité retenue pour officialiser cette union. Saint-Louis, de par son statut de ville d'adoption pour la seconde épouse de grand Jules, a reçu les amis de Brigitte qui ont fait le déplacement. Un fait rarissime, cette européenne a accepté d'être la seconde épouse d'un artiste sénégalais. Le projet de mariage devenu effectif, depuis quelques jours, aurait fait l'objet d'une information préalable à la première dame de Souleymane (Penda) qui a accepté l'option de son mari. Penda, héroïque dans cette épreuve, aurait même eu un entretien, suivi d'un tête à tête, avec sa nouvelle co-épouse Brigitte, la veille du mariage, pour lui réaffirmer toutes ses considérations en tant que son « aînée dans le mariage ». Pour rappel, Brigitte fut le manager du groupe « Nakodjé » dont une frange constitue actuellement l'orchestre Ekankan. Une soirée est prévue ce samedi, dans un bar de la place où Jules Faye va chanter avec les membres du groupe « Ekankan » dirigé par Brigitte Allamand. N'est ce pas une belle manière de plaire à sa douce moitié, à travers, sans nul doute, le morceau « Noo boulo maa.. » « tu m'aimes pas.. » ? L'annonce de ce mariage a été faite par le chanteur sénégalais, au cours du concert apéro-jazz animé par le trio Xaban Thiam, Brown et Fadel, à l'institut culturel français de Saint-Louis. Une contribution de taille de Jules, sur fond de blues, a donné une autre dimension du concert.

[http://www.rewmi.com/index.php?action=article&id\\_article=285475](http://www.rewmi.com/index.php?action=article&id_article=285475)

**«MBARAAN»**

**La frivolité du couple de hasard  
(un article de Sud quotidien du 9 juin 99)**

Les femmes «*mbaraan kat*» (frivoles) n'ont cure du Sida. Elles ne se préoccupent pas de la publicité tapageuse sur sa prévention ni contre les Maladies sexuellement transmissibles (MST). Préserver la virginité jusqu'au jour du mariage n'est plus leur souci, parce qu'elles entretiennent des relations intimes avec tout postulant qui peut aider à régler quelques problèmes d'ordre financier, matériel ou même «*passager*».

Idem pour les hommes qui passent leur temps à courir tranquillement après les jupons, en faisant montre d'une grande générosité, au point de se compromettre et de sacrifier les dépenses familiales sur l'autel de la recherche du plaisir. Ces hommes ne sont pas que des victimes, bien au contraire. Toutefois, le plus souvent, ce sont les femmes, de plus en plus jeunes aujourd'hui, qui prennent les initiatives, faisant valoir leurs mensurations et d'autres arguments corporels. Au même titre que les garçons dont on dit qu'ils passent tout leur temps à papillonner les jeunes filles (il se disait, il n'y a guère, que le «*mbaraan*» est le fait exclusif des dames) collectionnent les amants qu'elles appellent leurs «*mbaraan*». Ils sont des hommes pour qui elles n'éprouvent aucun attrait sentimental, sinon celui du gain. N'ignorant pas souvent les intentions affichées ou cachées de ces jeunes filles, des hommes participent volontiers au jeu, généralement à l'insu de leurs épouses et au détriment de leurs familles, pourvu seulement qu'ils arrivent à satisfaire leurs désirs de posséder de la «*chair tendre*».

«Je suis une femme divorcée. J'ai déjà comptabilisé plusieurs années de mariage et je suis mère de deux enfants. Avec tout cela, j'estime avoir dépassé l'âge où il faut développer des sentiments d'amour-passion. Actuellement, si je sors avec un homme, il doit être en mesure de m'entretenir financièrement et de m'aider dans la scolarisation de mes enfants», explique Aïssatou, 39 ans, opératrice de saisie dans une entreprise de la place. Selon elle : «*cela n'est pas de la prostitution, mais simplement un réalisme qui découle d'une certaine maturité dans les relations entre garçons et filles*». Pour satisfaire ces préoccupations, Aïssatou déclare qu'elle ne peut se suffire d'un seul amant. Qui plus est : «*la plupart des coureurs de jupons sont des salariés, responsables de famille. Ils n'ont pas souvent assez de moyens pour prendre en charge financièrement et leur famille et leurs maîtresses*».

Dans les boîtes de nuit, les cafés, cinémas et même dans la rue, ce sont des jeunes adolescentes que l'on voit en compagnie d'hommes mûrs, dont certains ont l'âge de leur père. Le jour, elles font le tour des bureaux des administrations des entreprises pour empocher quelques billets leur permettant de s'acheter des habits ou plus généralement de menues choses.

Interpellée, Absa, 26 ans, explique que : «*la plupart des jeunes filles, adeptes du mbaraane ont déjà leurs petits amis, qu'elles aiment jalousement. Mais, comme les temps sont durs, leurs petits copains n'ont pas souvent les moyens de régler leurs problèmes. Vous savez, avec la mode qui évolue régulièrement, nous sommes obligées de renouveler nos gardes-robes. Tout le monde sait que ce ne sont pas les garçons d'aujourd'hui qui donnent l'argent de poche à leurs copines*». Son amie, Bineta de poursuivre : «*au contraire, maintenant ce se sont les jeunes-filles qui dépensent pour leurs copains afin de les retenir. Pour cela, il faut trouver de l'argent, même si on ne travaille pas, car il existe des femmes, des drianqués sans pudeur, qui sont prêtes à dépenser des fortunes pour nous prendre nos petits amis. Que voulez-vous que nous fassions alors ?*» Anta, une étudiante en première année de Sciences économiques, est plus tranchée. Selon elle : «*aucun garçon n'ose jurer que sa petite amie ne fait pas de mbaraane. Car, ils nous aiment belles et élégantes, mais rechignent à nous demander de l'argent. Pourtant, ils savent pertinemment que nous ne ramassons pas ce que nous portons. De même, quand nous leur faisons des cadeaux, ils ne nous les retournent pas, ni ne nous demandent comment nous avons pu nous les procurer*».

Ainsi, pour gagner de l'argent facilement et se faire belles, ces jeunes filles multiplient leurs partenaires en faisant fi des risques encourus sur les plans de la santé et de la morale. Abdou

Sall, appelons-le ainsi, un comptable, la cinquantaine consommée, est fêru de disquettes (Ndlr : les adolescentes mondaines). Selon lui : *«les disquettes sont fascinantes. Elles vous amusent, vous aident à faire le vide»*. A l'en croire : *«à longtemp fricoter avec elles, on se fait une nouvelle jeunesse, on comprend mieux leur génération. Il suffit seulement de savoir se comporter avec elles»*. Interrogé sur les sommes importantes d'argent qu'elles exigent aux hommes, Abdou Sall trouve que : *«cela n'est rien comparé à tout ce qu'elles vous rapportent. Surtout que leurs exigences ne sont que des caprices de jeunes filles»*.

Pour cet autre quinquagénaire : *«ce qui est intéressant chez les jeunes filles, c'est qu'elles nous permettent de changer de discours. Elles nous stimulent et nous incitent à être plus regardant sur notre mise, entre autres»*. Et de préciser que : *« nous prenons toutes nos dispositions pour éviter les travers»*.

**Bassirou SOW**

[http://www.senegalaisement.com/senegal/mbaraan\\_prostitution.html](http://www.senegalaisement.com/senegal/mbaraan_prostitution.html)

# Vers le Sud

## Tropiques amers



Après *Ressources Humaines* et *L'Emploi du temps*, tous deux centrés sur des personnages masculins, Laurent Cantet adopte dans *Vers le Sud* un point de vue féminin à travers la quête amoureuse de trois touristes dans le contexte troublé du début des années 80, à Haïti.

Ellen, Brenda et Sue font partie de ces nombreuses nord-américaines d'âge mûr venues oublier sur les plages des Caraïbes leur quotidien peu satisfaisant. Sur le sable, entre l'océan et les bungalows d'un hôtel de luxe, de jeunes hommes échangent faveurs et tendresse contre quelques billets, un repas ou une belle chemise. Ce qui semble être réductible à une forme de tourisme sexuel prend cependant une autre dimension, plus complexe et aussi plus humaine.

Sous des dehors sûre d'elle et d'une lucidité cynique, Ellen, une belle femme d'environ cinquante ans, laisse peu à peu percer son désarroi et son amour pour le jeune Legba. Véritable Adonis haïtien, Legba, aussi chaleureux que mystérieux, fascine également Brenda, une Américaine plus jeune qu'Ellen. Entre les deux femmes naît un profond sentiment de jalousie. Le trio de clientes de l'hôtel de La Petite Anse est complété par Sue : bonne vivante, elle vit à Montréal et fait preuve de davantage

de bon sens et de simplicité que ses compagnes dans ses rapports avec Neptune, un pêcheur avec qui elle entretient une relation quasi-maritale.

### Nord et Sud

De leur côté, Legba, Neptune et leurs compagnons trouvent sur cette plage et dans les bras de ces femmes occidentales un répit, une pause apaisante face à la dureté de leur existence. L'hôtel, son confort et son décor naturel paradisiaque constituent une enclave sécurisante pour ces Haïtiens confrontés sans cesse à la misère, à la corruption et à la violence des "tontons macoutes".

Inspiré par trois nouvelles de Dany Laferrière, écrivain d'origine haïtienne, le scénario inscrit ces trois portraits de femmes dans une réalité sociale et politique aux antipodes des préoccupations immédiates de ces dernières, révélatrices de l'abîme séparant ces deux mondes. Laurent Cantet pointe



d'ailleurs l'incapacité de ces touristes à réellement prendre en compte l'environnement extérieur, sans pour autant porter de jugement. Magnifiquement interprété par Charlotte Rampling, qui trouve avec le personnage d'Ellen un nouveau rôle marquant dans une carrière qui connaît un nouvel élan depuis *Sous le sable* de François Ozon en 2000, *Vers le Sud* révèle également un jeune comédien haïtien charismatique, Ménothy Cesar, lauréat du prix Marcello Mastroianni, attribué au meilleur espoir à la dernière Mostra de Venise.

JULIE LAUGIER

### Tourner à Haïti, par Laurent Cantet



de violence comme une rencontre avec une personne avec laquelle on peut passer trois heures à parler de tout et de rien. Lors du tournage de la scène de la limousine, sur le Champ-de-Mars, non loin du palais présidentiel, une fusillade a éclaté. Les passants se sont mis à l'abri quelques minutes, puis ont repris leur vie. Et nous, on a recommencé à tourner...

La vie touristique que décrivent les nouvelles de Dany Laferrière n'existe plus à Haïti, qui est un pays en ruine, et que le monde entier abandonne à sa ruine. Difficile d'imaginer aujourd'hui que, sous la dictature de Jean-Claude Duvalier (Baby Doc), il y a une vingtaine d'années, Haïti était le lieu de la jet-set. J'ai vu, sur les livres d'or des grands hôtels, les noms d'Elisabeth Taylor, Mick Jagger, Jackie Kennedy...

"Je souhaitais tourner le film à Haïti, en janvier 2003, mais, en raison des événements (la chute d'Aristide et son exil), je suis allé dans les autres îles pour chercher un équivalent que je n'ai pas trouvé. En décalant le tournage d'une année, j'ai pu tourner quelques scènes à Port-au-Prince. Celles en voiture, de l'aéroport à l'hôtel avec Brenda, et le trajet inverse avec Ellen à la fin. Celle de la limousine et surtout la scène du marché avec Brenda et Legba. Le reste a été tourné en République Dominicaine. Le projet étant né du choc avec la réalité d'Haïti, il me paraissait inconcevable de ne pas y retourner avec une caméra.

À Port-au-Prince, j'y suis resté en tout quatre mois, pour le casting et les repérages. On sent que tout peut arriver, une explosion

Port-au-Prince était un peu comme la Havane avant la révolution cubaine. Les décors de cette période n'existent plus. Pour cela, et pour des raisons de sécurité, le tournage, qui a duré huit semaines, a été scindé en deux, entre Haïti et la République Dominicaine."

PROPOS EXTRAITS  
DU DOSSIER DE PRESSE

#### Vers le Sud

France, 2005, 1h47

Sortie le 25 janvier

Réalisation : Laurent Cantet

Scénario : Laurent Cantet et Robin Campillo

Image : Pierre Milon

Montage : Robin Campillo

Son : Claude Lahaye

Interprétation : Charlotte Rampling, Karen Young, Louise Portal, Ménothy Cesar...

Production : Haut et Court

Distribution : Haut et Court Distribution

**Extraits du roman « Le ventre de l'Atlantique » de Fatou Diome édition France Loisirs (roman paru en 2003 aux éditions Anne Carrière).**

Sur le thème des mariages :

« Les Africaines se marient, comme on descend au fond d'une mine de diamants, avec des croulants occidentaux qui n'ont plus que le charme de leur bourse pour séduire. Conscientes de traîner un utérus inutile, elles espèrent être veuves avant la ménopause et luttent pour rester belles. Martyres de la pauvreté, seules les sommes qu'elles envoient au pays, pour nourrir les leurs les consolent. Tenez mes frères prenez et mangez, ceci est ma chair, ratatinée occidentalement pour vous.

Les Cupidons d'ébène dans la même situation sont plus chanceux. Certains pour s'assurer une descendance, se trouvent une seconde épouse qu'ils laissent au pays et viennent visiter à intervalles réguliers ». p 181

« L'Atlantique peut laver nos plages mais non la souillure laissée par la marée touristique » p 182

Sur le thème du football :

« Le football est un gagne-pain de choix ; en fait, l'issue de secours idéale pour les enfants du Tiers-Monde. Mieux que le globe terrestre, le ballon rond permet à nos pays sous-développés d'arrêter un instant le regard fuyant de l'Occident, qui, d'ordinaire, préfère gloser sur les guerres, les famines, les ravages du Sida en Afrique, contre lesquels il ne serait pas prêt à verser l'équivalent d'un budget de championnat » p 217

« En dépit des efforts de Schoelcher, le vieux maître achète toujours ses poulains, se contente de les nourrir au foin et s'enorgueillit de leur galop. Puisque l'Afrique est jugée inapte au point de ne pas mériter sa propre sueur, son indépendance est un leurre qui nous invite à garder l'œil sur les chiffres du prédateur. Aussi, je déclare 2002 année internationale de lutte contre la colonisation sportive et la traite du footeux ».p 219

L'observateur: Vendredi 31 Mar 2006

### SCENE DE JALOUSIE D'UN COUPLE HOMOSEXUEL A SALY:

Moïse retrouve et embarque de force son copain

Après 48 heures de fugue du domicile de son copain gay, Moïse est retrouvé en compagnie d'une jeune prostituée à Saly Niakh Niakhal. Les faits se sont déroulés le mercredi aux environs de minuit devant la boîte de nuit « Le Barracuda ». A quelques mètres des lieux, un véhicule gris est garé depuis une trentaine de minutes. A son bord, un homme âgé d'environ 30 ans, discute et chambre une jeune fille. Soudain un taxi arrive à leur niveau. Après avoir identifié le véhicule et l'homme qui tient le volant, un individu de race blanche, la soixantaine environ, descend du taxi et se dirige vers la portière où est assise la fille. Sans poser de question, il tire violemment la fille du siège et s'engouffre dans le véhicule. L'effet de surprise aidant, il s'empare de la clef du véhicule et demande des explications. Bruyamment. « Tu es parti de la maison depuis 48 heures, où étais-tu ? ». Il lui répond qu'il était parti rendre visite à ses parents à Sandiara comme convenu ». « C'est faux! lui rétorque-t-il. « Tu étais au Moon-light avant-hier en compagnie d'une fille et même Elisa t'a vu en compagnie d'elle au Rolls ». Le ton commence à monter entre les deux hommes. Le fugueur prend au collet son copain en lui assénant : « j'en ai assez de vivre tout le temps avec toi, tu ne peux pas m'empêcher d'aller avec les filles ». « On verra ça arrivé à la maison » réplique l'Européen. L'assistance, composée de quelques personnes, reste médusée. Pour tous, c'était la première fois qu'ils assistaient à une scène de jalousie engageant un couple gay. Nous avons voulu en savoir davantage en nous approchant de l'Européen. Il nous demande de nous occuper de nos affaires. Tout au plus, consent-il à lancer que son copain n'était pas reconnaissant après tout ce qu'il a fait pour lui. Ensuite, le véhicule démarre et prend la direction de Saly Bambara pour disparaître dans les ténèbres . Abandonnée et prise au dépourvu, la fille reste de marbre. Ses jambes chancèlent. Elle est obligée de s'appuyer sur une murette pour ne pas tomber. Elle explique que son sac contenant ses pièces d'identité et son argent étaient restés dans la voiture. « Comment vais-je faire maintenant » se demande-t-elle. Elle raconte qu'elle vient de Dakar et est venue à Saly pour se faire un peu d'argent. Elle dit par ailleurs avoir connu Moïse (c'est le nom du fugueur ), qui l'a prise en auto-stop depuis deux jours sur la route qui mène à la station. Elle poursuit que Moïse lui avait dit qu'il vivait avec une Européenne et que cette dernière était en voyage. Elle déclare enfin n'avoir jamais imaginé que Moïse vivait avec un homme.

# BAMBI elle est noire mais elle est belle

## DU 21 MARS AU 22 AVRIL 2006

Du mardi au samedi à 20h, le dimanche 16h. Relâche le lundi  
Une coproduction Le TARMAC de la Villette - SCÈNE 2

De **Maïmouna Gueye** / Mise en scène **Richard Bean** / Assistant à la mise en scène **Jérôme Lang** / Lumière **Maurice Fouilhé** / Costume **Myriam Drosne** / Musique **Quentin Sirjacq** / Avec **Maïmouna Gueye**

"C'est le cadeau que mon fils nous a rapporté d'Afrique. Elle est noire mais elle est belle"... ainsi parle Marie-France Séguin, la belle-mère française de Bambi. Bambi la Sénégalaise a quitté l'Afrique pour suivre Antoine et, de maladroites en malveillances, d'humiliations en déconvenues amoureuses, découvre, sous le regard de l'autre, la douleur de la solitude et de l'exil. Bambi comme le faon de Walt Disney, pour dire les mirages de l'en-

chantement et dénoncer leurs revers tout aussi brutaux qu'ils ont été étincelants. Bambi comme Maïmouna Gueye, seule en scène, poursuivant l'intimité de sa quête afin de déjouer les pièges de l'intégration, se débarrasser de l'artifice et des faux semblants, parvenir à l'évidence, à la "nudité toute simple", celle qui permet de dire : "Me voici aujourd'hui, simplement moi. Je suis."

Richard Bean metteur en scène : "Bambi c'est l'histoire d'une femme dans le monde des hommes, autant que celle d'une immigrée en proie aux difficultés absurdes d'intégration à la société française."

Comédienne née au Sénégal, **Maïmouna Gueye** a présenté en 2003 sur cette même scène *Les Souvenirs de la dame en noir* "Un rendez-vous incontournable, qui résonne avec la force de conviction du témoignage." *Libération*. "Un acharnement à construire et à rêver." *Le Monde*.

RESERVATIONS : 01 40 03 93 95

[www.fnac.com](http://www.fnac.com)

[www.theatreonline.com](http://www.theatreonline.com)

[www.ticket-théâtre.com](http://www.ticket-théâtre.com)

Fnac, Kiosques, Crous, Starterplus.

PROXIMES PLACES :

15 euros : plein tarif.

10 euros : habitants du 19<sup>ème</sup>

et de Pantin, seniors, carte Villette

et collectivités, étudiants,

RMistes, chômeurs, intermittents.

5 euros : enfant de moins de 12 ans

et scolaires, toutes séances cinéma.

Carnet de 6 billets : 45 euros



→ **EN ÉCHO** : mercredi 29 mars à 21h30, Paris-Dakar au féminin

→ **CAFÉ - CINÉ**

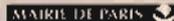
Dimanche 2 avril à 11h30 "VIENS VOIR MA BOUTIQUE"

un documentaire de Daisy Lamothe

Dimanche 9 avril à 11h30 "AL'LEESSI UNE ACTRICE AFRICAINE"

un documentaire de Rahmatou Keita

→ **Le TARMAC de la Villette** Parc de la Villette, 211 avenue Jean Jaurès  
75019 Paris. M° Porte de Pantin M° Porte de la Villette Bus PC ou 75  
[www.letarmac.fr](http://www.letarmac.fr)



Cette œuvre  
a bénéficié de l'aide  
à la production  
et à la diffusion du Fonds

## Venir en Europe : mode d'emploi

**Article du 9 juin 2006 de Christian COSTEAUX**

Ces dernières semaines la fréquence des fuites migratoires atteint sont rythme de croisière (sans jeux de mots) : des milliers de Sénégalais arrivent chaque semaine en Europe. C'est du jamais vu. Chacun veut participer à la grande aventure encouragée par toute la classe politique européenne au pouvoir sans exception. Ferez-vous partie des prochains partants ?

Dans le présent dossier, Senegalaisement.com vous indique les différentes pistes à suivre. Cinq packs différents en fonction de votre situation, de votre sexe, etc... A imprimer et à distribuer partout au Sénégal !!!

### Extrait

#### Se Marier (Pack n°3):

Un des 5 packs migratoires de Senegalaisement.com

(si au bout des trois prochaines lignes vous avez envie de vomir, ne continuez pas ou lisez le (1) en bas de cette page)

(1) J'ai hésité à utiliser le terme "". Car même si c'est du second degré, cela peut choquer certaines personnes mais surtout faire se méprendre les lecteurs sur l'utilisation de ce terme. Une partie non négligeable de ces femmes sont **avant tout des victimes** qui sont tout simplement assez naïves pour se faire piéger. Victimes de la vie, victimes d'une société qui n'accepte plus le vieillissement, victimes de leur néant métaphysique ou parfois victimes simplement d'une solitude inexorable : elles ne croient plus en rien. La lecture d'un texte aussi dur, leur rendra j'espère service. Car mieux vaut un petit chagrin en faisant une croix sur son adolescence de jadis qu'un gros chagrin d'amour car, dans le sens Nord-Sud, il s'agit le plus souvent d'amour, dans le sens inverse, c'est plus rare...

Maintenant si c'est effectivement (et pour de bon) une "" qui piège le gigolo tout en se faisant plaisir (du genre l'arroseur arrosé), la situation devient beaucoup plus amusante et on peut applaudir des deux mains. Car au moins, au lieu de susciter la pitié une fois larguée, elle suscitera au moins toujours au pire l'amusement au mieux l'admiration. Et ça nous rassurerait de savoir que c'est le cas le plus typique (hélas j'en doute). Une femme rendant la monnaie de leur pièce à ceux qui profitent de la naïveté des gens est toujours agréable à voir...

C'est la solution la plus sûre et la moins chère, que vous soyez sénégalais ou sénégalaise.

Le Sénégal reçoit chaque année un nombre toujours plus important de . Leur naïveté . Une immense partie de ces ont choisi de *vivre leur vie de femme en toute liberté.*

Pour cela, il est néanmoins nécessaire de faire des séjours réguliers dans les zones touristiques (Saly, Gorée, La Somone, Nianing, etc...). S'approcher des grands hôtels est nécessaire.

A la vue d'une vioque célibataire de plus de 38 ans, il ne faut pas hésiter à la complimenter sur son physique. Le contact peut être assez rapide. La désespère depuis de nombreuses années de trouver un mari en Europe. Elle fonce donc tête baissée. >>> **C'EST GAGNE !!!**

En attendant le départ, réclamez à intervalle régulier des transferts d'argent avec Western Union. Avancez toutes les excuses qui vous passent par la tête. Les sont connes et raquent sans généralement discuter. A titre d'exemple, avancez le fait qu'il vous faut de l'argent pour payer les taxis vous emmenant à l'ambassade ou les frais médicaux de votre maman, voir même si la rombière est exceptionnellement connue dite lui qu'avant de partir il faut sacrifier un boeuf pour remercier les ancêtres de cette union. Une fois arrivé en Europe, ne succombez pas à la tentation de vous tirer immédiatement. **VOUS DEVEZ ATTENDRE UN CERTAIN TEMPS D'AVOIR EFFECTUE TOUTES LES FORMALITES.** Cette attente vous semblera longue mais l'issue est joyeuse : vous aurez **LA NATIONALITE !**

L'attente semblera longue car évidemment les gens se demanderont ce qu'une de 40-50 ou 60 balles fait avec un Sénégalais beau et musclé de 20 ou 30 ans. Il se retourneront sur votre passage car il faut savoir que la tient souvent à emmener son nouveau mari sénégalais un peu partout (le montrer à la famille, aux collègues de bureau, à la boulangerie, etc...). En outre, coucher avec elle pendant 15 jours lors de ses vacances à Saly pouvait être difficile, mais rester dans le même lit chaque jour pourra être encore plus problématique.

**CE N'EST QU'UN MAUVAIS MOMENT A PASSER !!!! EN EFFET, UNE FOIS LA CARTE DE SEJOUR OBTENUE VOUS POURREZ VOUS CASSER.** Vous pourrez même tenter d'en trouver une plus jeune et plus

appétissante pour toujours être hébergé et nourri à l'os ! RENSEIGNEZ-VOUS CEPENDANT SUR LA VALIDITE DE VOTRE CARTE DE SEJOUR car ce serait dommage d'être expulsé.

Pour ceux qui maîtrisent internet, une nouvelle technique d'approche, plus rapide et plus fun consiste à prendre contact avec les sur internet ( forum, petites annonces, etc...). Après quelques échanges de courriers, les plus connes seront disposées à vous envoyer des transferts d'argent avec Western Union. Il est possible de prévoir leur date de voyage au Sénégal pour le mariage à l'ambassade sans devoir remuer les chairs molles de ces vieilles gerses. C'est la solution d'avenir pour deux raisons :

1 - L'internet est de moins en moins cher et de plus en plus accessible au Sénégal

2 - Le nombre de celles qui ont *choisidevivreleurviedefemme*

*Comparatif : LONASE/PMU : 1 chance sur 2 869 320 - Pack WEDDINGS : 23 chances sur 100* (chiffres pour Saly)

**Avantages >>>**

- L'adhésion aux principes de base de la France (ou autre pays européen) et la maîtrise de la langue ne sont pas obligatoires
- Investissement nul
- Technique sûre
- Mandat Western Union durant la période d'attente (vous pouvez cumuler plusieurs liaisons durant cette période)
- Confort du voyage en avion
- Hébergement, nourriture et blanchissage dès l'arrivée

**Inconvénients >>>**

- Devoir coucher avec une qui a 10,20 voir 30 ans de plus que vous.
  - Devoir coucher avec plusieurs avant d'en trouver une assez conne pour vous remmener Devoir marcher à côté d'elle dans la rue et de partout où elle tente de vous exhiber (bureau, supermarché, etc...)
  - Devoir marcher à côté d'elle dans la rue et de partout où elle tente de vous exhiber (bureau, supermarché, etc...)
  - Devoir l'entendre déblatérer des mots d'amour du matin au soir
  - Vos amis au Sénégal vont se moquer un peu de vous
  - Votre première épouse dont vous avez caché l'existence risque de ne pas vous pardonner
- COÛT DU PACK WEDDINGS : 10€(prix du Taxi Mbour>Saly + djembé ou carte d'antiquaire)

[http://www.senegalaisement.com/senegal/venir\\_en\\_france.php](http://www.senegalaisement.com/senegal/venir_en_france.php)

HAUT ET COURT réserve

CHARLOTTE RAMPLING KAREN YOUNG LOUISE PORTAL MENOTHY CESAR

# VERS LE SUD

UN FILM DE LAURENT CANTET



EN COMPETITION  
FESTIVAL DE VENISE

fip

Liberation

cine  
CINEMA  
autentic

PREMIERE  
LE PREMIER WEEK-END DE LIBERATION